

Henri Chil ELBERG

interviewé par Jacques DEOM,
chercheur à la Fondation de la Mémoire contemporaine

1999

Table des matières

Premier entretien – 8 avril 1999	4
Histoire de la famille – Séjour du père en Palestine – Volonté d’émigration familiale vers la Palestine – Accident de la mère – Etablissement à La Calamine – Travail du père à la mine – Traditions juives – Passage de Juifs polonais vers la Palestine – Chômage du père – Déménagement à Bruxelles – Ecole à Molenbeek – Travail dans la maroquinerie – Hanoar Hatsioni – Exclusion de l’école – Habitudes familiales	
Deuxième entretien – 22 avril 1999	31
Activités sionistes du père – Proche de la Résistance – Volonté de passer en Angleterre – Enregistrement au registre des Juifs – Arrestation – Breendonck – Caserne Dossin – 7 ^{ème} transport - Séparation des hommes à Kozel – Sakrau – Anhalt – Fürstengrube	
Troisième entretien – 6 mai 1999	59
Fürstengrube – Gleiwitz (?) (Peterswalda) – Faulbrück – Reichenbach – Annaberg – Birkenau – Sélections – Sonderkommando – Expériences médicales	
Quatrième entretien – 20 mai 1999	83
Buchenwald – Kommando Niederauschil (?) – Zwiebergen – Marche de la Mort – Evasion – Hôpital de Halle (Allemagne) – Rapatriement (Verviers)	
Cinquième entretien – 3 juin 1999	101
Arrivée à Bruxelles – Retrouvailles avec une cousine – Solidarité juive (place Rouppe) – Home de repos de Tervuren – Emménagement dans un appartement à Bruxelles – Premier emploi (maroquinerie) – Retour sur la déportation de ses parents – Associations de déportés – Reconnaissance et nationalité – Départ pour la Palestine – Vie à Tel Aviv – Relations entre anciens déportés en Israël – Indépendance d’Israël – Mariage avec Lucienne Slepac	
Sixième entretien – 17 juin 1999	124
Vie professionnelle à partir de 1960 (atelier de maroquinerie, magasin, restauration) – Séquelles des camps – Cauchemars – Retour sur la visite de la Croix-Rouge à Fürstengrube – Transmission – Procès de Kiel	

Premier entretien – 8 avril 1999

Histoire de la famille – Séjour du père en Palestine – Volonté d'émigration familiale vers la Palestine – Accident de la mère – Etablissement à La Calamine – Travail du père à la mine – Traditions juives – Passage de Juifs polonais vers la Palestine – Chômage du père – Déménagement à Bruxelles – Ecole à Molenbeek – Travail dans la maroquinerie – Hanoar Hatsioni – Exclusion de l'école – Habitudes familiales

Jacques Déom: Chil, aujourd'hui, comme je vous le disais, nous allons parcourir toute votre existence avant la guerre, en remontant à vos grands-parents, à ce que vous en savez, à votre vie à La Calamine, etc.

Henri Elberg: Malheureusement que je ne sais pas grand'chose de mes grands-parents, parce que j'avais que huit mois, quand je suis venu... Je suis venu en juillet 1925 en Belgique et je suis né en octobre 24. Alors, j'étais trop petit pour savoir. Je sais qu'est-ce ce que mes parents m'ont dit. Autrement, je ne sais pas grand-chose de ma famille.

Jacques Déom: Vous n'avez jamais rencontré votre famille ?

Henri Elberg: J'ai juste rencontré en 1936 le frère de mon père, qui est parti pour Israël - dans ce moment, c'était la Palestine - pour former une banque à Tel Aviv, avec le capital de mes grands-parents. Et cette banque s'appelait la Bank Mizrahi. Et il avait déjà été là en 1930 avec sa famille, qu'il a fait venir en Palestine et ils sont partis pour Tel Aviv.

Jacques Déom: Comment s'appelait-il ?

Henri Elberg: Mon oncle ? An Chloyme Elberg.

Jacques Déom: D'accord. C'est la seule personne de votre famille...

Henri Elberg: C'est le seul, avec ses enfants. Il a sept enfants. Ils sont morts presque tous. Il y en a encore exactement trois qui vivent, des sept enfants. Les autres sont tous déjà morts. Ils étaient beaucoup plus âgés que moi. Et le frère de mon père était au moins dix ans plus âgé que mon père.

Jacques Déom: Pouvez-vous vous présenter, donner votre nom...

Henri Elberg: Moi, je m'appelle Chil Elberg:, mais mon nom... On m'appelle ici en Belgique Henri. C'est la même chose. Et je suis venu en Belgique en 1925 avec mes parents. Et ma mère me tenait sur le bras. On est partis pour partir en Palestine. On n'est pas partis pour rester en Belgique.

Jacques Déom: Est-ce que vous pouvez me présenter d'abord votre maman ? On va commencer par ce côté-là.

Henri Elberg: Ma mère...

Jacques Déom: Comment s'appelait-elle ?

Henri Elberg: Ma mère, elle s'appelait Hinda Bitter. Elle a connu mon père...

Jacques Déom: Quand est-ce qu'elle est née ?

Henri Elberg: Elle est née en... 1901, je crois...

Jacques Déom: Et elle venait de quelle famille ?

Henri Elberg: Elle venait d'une famille très aisée aussi de Linczytsa, de Pologne. Et mon père était de Kutno. Linczytsa et Kutno, c'est deux villes un à côté de l'autre... Mais l'université se trouvait à Kutno et c'est comme ça, elle a connu mon père à l'université.

Jacques Déom: Qu'est-ce qu'elle étudiait ?

Henri Elberg: La philosophie.

Jacques Déom: Elle venait d'un milieu aisé, vous dites...

Henri Elberg: Très aisé...

Jacques Déom: Vous avez quelques souvenirs...

Henri Elberg: Je ne sais pas vous dire ça, mais je sais... Elle était très instruit. Et on pouvait parler à mes parents de n'importe quel quoi, elle savait répondre. Elle parlait plusieurs langues. Et j'ai une mère qui était très doux... Une gentillesse envers les enfants. C'était tout qui comptait pour elle. C'était comme une mère doit être. Je saurais pas dire un mot de mal de ma mère, parce que ma mère savait partager tout. Le peu qu'on avait, elle savait le partager, tellement elle avait un cœur d'or. Et, à part ça, elle lisait beaucoup, énormément. J'ai connu ma mère avec... Je voyais jamais

ma mère sans bouquin, parce que, dans ce temps-là, ça n'existait pas la radio. La radio est venue en 1936, je crois. Avant ça, elle lisait beaucoup.

Jacques Déom: Qu'est-ce qu'ils faisaient, ses parents à elle ?

Henri Elberg: Je ne sais pas. Mais je sais une chose. Elle avait deux sœurs et un frère. C'est tout. Et j'ai plus jamais eu de nouvelles après la guerre. Ma mère correspondait encore avec ses sœurs et son frère et sa maman en Pologne. Mais, après la guerre, je ne sais plus... Ils étaient tous exterminés. J'ai demandé à l'ambassade de Pologne pour savoir des nouvelles de la famille Bitter. On trouve rien sur les archives. Toutes les archives étaient détruites. Même mon acte de naissance, je pouvais pas avoir.

Jacques Déom: Elle vous a raconté quelque chose de son histoire à elle, des souvenirs ?

Henri Elberg: Non. Elle avait connu mon père à l'université. Il travaillait énormément pour la Hagana. Ensemble.

Jacques Déom: Du côté de votre maman, est-ce qu'elle racontait des souvenirs d'enfance ?

Henri Elberg: Non, non. Elle était trop occupée avec elle-même, parce que j'étais trop petit, moi, j'avais que un an, quand je suis venu en Belgique. Et malheureusement, ma mère est restée. J'ai connu ma mère vraiment quand j'avais trois ans. Je connaissais ma mère, mais je ne savais rien... J'étais trop petit... Parce que ma mère a eu un accident...

Jacques Déom: On y reviendra, si vous voulez bien... De ce côté-là, vous n'aviez rien...

Henri Elberg: J'ai rien à raconter...

Jacques Déom: Ça ne l'a pas dérangée, quand elle est venue en Belgique ? Est-ce qu'il y a eu un problème ?

Henri Elberg: Oui, elle-même avait un problème: ne pas être ensemble avec toute la famille. Il lui manquait ses sœurs, il lui manquait toute la famille. Elle était très sensible envers ça.

Jacques Déom: Elle en a souffert...

Henri Elberg: Oui, elle a souffert de ça. Mais elle voulait partir, comme mon père, pour la Palestine.

Jacques Déom: C'était une sioniste par elle-même ?

Henri Elberg: Par elle-même, elle était sioniste. Elle était née sioniste. Toute sa famille était sioniste, comme la famille de mon père. Ils étaient exactement la même chose.

Jacques Déom: Et sur le plan de leur attitude vis-à-vis du judaïsme, c'était...

Henri Elberg: Ma mère était très libre, mais il fallait tous les vendredis elle allume les bougies. Et elle nous montrait la table juive. Elle voulait pas qu'on perde les coutumes juives. Parce qu'on habitait dans un village où... J'étais le seul Juif dans tout le village. Le premier Juif habitait à trente kilomètres, à Eupen.

Jacques Déom: Et dans le sionisme, elle se trouvait en sympathie avec quel courant ? C'était un sionisme de gauche ?

Henri Elberg: Non, elle suivait mon père. Mon père était plutôt un sioniste un peu... révisionniste. Pour mon père et ma mère, c'était faire un Etat juif de la Palestine, l'Etat d'Israël. C'était toute leur vie. Ils ont vécu pour ça. Et ils voulaient aussi que ses enfants perdent pas leur judaïsme. Ils voulaient qu'ils sont encore élevés comme eux s'étaient élevés et ils avaient... Ils nous expliquaient beaucoup de choses, que l'antisémitisme en Pologne qu'il y avait. Et c'est pour ça il faudrait faire un pays pour nous, Juifs, parce que nous sommes chassés de partout. Ils m'expliquaient de la Bible beaucoup, pour que je sache tout de même de quelles racines je suis.

Jacques Déom: Ses parents à votre père, vos grands-parents...

Henri Elberg: J'ai jamais connu...

Jacques Déom: Par contre, là, on vous a raconté...

Henri Elberg: On m'a raconté.

Jacques Déom: Votre grand-père, comment s'appelait-il ?

Henri Elberg: Il s'appelait Elberg, le même nom que moi, mais... Ils étaient à cinq enfants. Il y avait trois frères et deux filles. Et toute la famille se trouvait presque en Palestine, sauf à partir de 1930, sauf mes grands-parents, qui étaient restés en Pologne. Mes deux oncles sont partis en Palestine et ses deux sœurs. Et les deux sœurs, ils se sont mariées et... Elles étaient mariées en Pologne, mais ils sont partis

avec toute la famille en Palestine en 1930, sauf mes grands-parents qu'il fallait rester là-bas, parce qu'il a liquidé son affaire seulement en 1933. Il était très fortuné, il avait un bois de milliers de hectares de bois. Avec ça, il avait une usine. Il y avait plus de cent ouvriers qui travaillaient là, une scierie de bois, dans ce moment-là. Il avait une scierie de bois, préparer des planches pour faire des meubles. Il avait voulu vendre ça. Justement, il a trouvé un amateur en 1933. Parce que, avant de partir pour la Palestine, il fallait vendre tout ça et garder la fortune pour... Il avait dans l'idée faire une banque en Palestine pour financer le sionisme. Que tout passait par lui. Il avait fait son planning comme ça. Il avait d'abord envoyé, mon grand-père, presque toute la famille... Il y a un frère qui est pas parti, le plus jeune, qui était pas marié, qui est resté avec mon grand-père et c'est lui il s'est occupé à liquider le... chose... l'usine de bois. Mon oncle est parti. Il est retourné en Pologne. Il est reparti avec toute la fortune vers la Palestine et, là, il a formé la Banque Mizrahi, en Palestine, la première banque juive, Mizrahi, ça s'appelait. Et cette banque, c'était tout l'argent pour le sionisme, c'est rentré dans cette banque pour financer tout qu'est qu'on avait besoin pour faire des kibboutz, pour tout ça... Mon père était avant, quand il était jeune, il est parti en 1911 ou 12 en Palestine, et là il était dans un kibboutz. Et là, il partait toujours avec une dizaine de copains de l'université de Kutno. C'est mon grand-père qui finançait cette plouga. Une plouga, ça veut dire un groupement qui se préparait pour partir en Palestine. Et mon grand-père finançait ça. Et on avait le contact à Herbesthal. De là, ils partaient vers Marseille et, de Marseille, ils prenaient un bateau pour partir en Palestine, ces groupes. Il a fait ça pendant... cinq fois et, en 1914, il est retourné juste avant la guerre de 14-18 et il est retourné en Israël. Et il est revenu seulement en 1916. Il est resté deux ans dans des kibboutz, parce qu'il y avait la guerre: il savait pas revenir. Parce que c'était la guerre, pour continuer. Alors, ils étaient bloqués dans des kibboutz. Et là-bas, il faisait chmira, ça veut dire la garde des kibboutz. Et il était blessé là: il a reçu une balle d'un Arabe. Il était sur un cheval, pour garder le... comment on appelle ça ? Les jardins des oranges... les vergers d'oranges. C'est lui faisait garder... Ils étaient une vingtaine. Il y avait pas beaucoup dans ce kibboutz. Il y avait deux cents personnes environ dans ce kibboutz, qui venaient de le monde entier. Et mon père était justement sur un cheval à garder le champ et il a reçu une balle par un Arabe dans le bras. Il était blessé... Il était à Petah Tikva. Il y avait un hôpital à Petah Tikva et là, il est rentré dans un hôpital. Et il est retourné en Pologne après et, quand il est arrivé en Pologne, on l'a arrêté. Comme déserteur pour la Pologne. Il était... Il a eu des tribunaux et mon grand-père a payé une fortune pour le faire sortir. Avec l'argent, il y avait moyen de le faire sortir. Il l'a sorti de prison. Mon père avait... J'ai encore des photos de ça... Après le... Après, quand on l'a sorti, il avait ses cheveux coupés et avec un uniforme comme un prisonnier. Dans ce temps-là, ils avaient des uniformes comme de l'armée polonaise. Et comme ça, mon père rentrait. On l'a photographié et j'ai cette photo encore, comme il est sorti de prison en 19... Il est resté environ quatre mois en prison. Pas plus. Alors mon père a décidé... Il est retourné à l'université. Il a décidé de continuer son travail qu'il a commencé avec mon grand-père. Mon grand-père, ça

jouait pas un rôle de l'argent. C'est lui préparait pour de nouveau faire des plouga. Mais mon père, il a commencé à avoir peur pour retourner en Pologne. Il a connu ma mère à l'université de Kutno. Là, j'ai encore une photo, qu'il est ensemble avec Cholem Aleichem, Peretz, le plus grand écrivain... Il était invité. Justement, à ce moment-là, c'était le 25^{ème} anniversaire de Cholem Aleichem de mariage et mon père était invité à cette mariage. Et cette photo, je l'ai encore, où ils sont assis. Ils sont plus de dix personnes sur cette photo. Et sur ces dix personnes, il y a tout des philosophes comme Peretz, des autres noms je connais pas... Je connais Cholem Aleichem, Peretz, mais les autres je connais pas. Mais c'étaient tous des hommes qui étaient invités, très connus dans le milieu... Et il était très fier d'ailleurs pour montrer cette photo.

Jacques Déom: Il les connaissait personnellement ?

Henri Elberg: C'était son professeur de littérature! Cholem Aleichem était son professeur de littérature à l'université!

Jacques Déom: Et qu'est-ce qu'il en disait ? C'était un bon professeur?

Henri Elberg: C'était un homme... Il m'a souvent lu des choses en yiddish de lui, quand j'étais petit. Il m'a lu ses poèmes, des livres qu'il avait écrits et tout ça. Il était pas chaud de rester ici en Belgique. Il voulait absolument arriver à son but.

Jacques Déom: Votre père a fait des études.

Henri Elberg: Ingénieur chimiste pour montage de machines et pour la chimie.

Jacques Déom: Donc, il a eu son diplôme à Kutno ?

Henri Elberg: Il a eu son diplôme de Kutno. Et nous sommes venus en 1925 de Kutno...

Jacques Déom: Est-ce qu'il parlait de sa plouga, est-ce qu'il évoquait des souvenirs ?

Henri Elberg: Si, si, il parlait souvent de... dans le kibboutz. Il y avait un amitié formidable. Il y avait une entente. Et il faudrait continuer, s'il lui arrivait quelque chose, plus tard continuer son travail. C'est pour ça il m'a envoyé à l'Hanoar Hatsioni, pour... Parce que mon père, c'était un homme... Il avait son idéal. Et c'est dommage qu'il a dû mourir si jeune et à cause de la guerre ici. Il était exterminé pendant la guerre ici.

Jacques Déom: C'était le même genre de famille que du côté de votre maman ?

Henri Elberg: Non, non. La famille de ma mère était plutôt plus familiale. Et la famille de mon père, c'était plus idéaliste. C'était des idéalistes et ma mère, c'était pas tout à fait la même chose. Mais ma mère, il n'y avait un mot plus haut entre eux deux et ils étaient toujours d'accord. J'ai vu mes parents... Une gentillesse et une entente, je ne sais si ça existe encore. Si quelqu'un avait quelque chose chez nous, ou ma sœur ou moi ou ma mère ou mon père, tout le monde était choqué et tout le monde était... Il y avait un lien unique.

Jacques Déom: Ils se sont rencontrés à l'université. Il se sont mariés en quelle année ?

Henri Elberg: Ils se sont mariés en... 1918. Deux ans après. Ma sœur est née en 1920.

Jacques Déom: Ça a été un mariage de quel type ?

Henri Elberg: Je ne sais pas vous dire. Je sais seulement que j'avais vu sur des photos que ils avaient énormément des amis, des groupements universitaires ensemble avec... Ils sont habillés avec leur chapeau, leur casquette d'université. Et il y avait... c'était mixte. Il y avait des femmes, il y avait des hommes. C'est vraiment, voyez... D'ailleurs, je peux vous montrer encore des photos de mon père. On voyait... Il leur manquait rien. Ils vivaient normal. Ils avaient pas une vie comme ouvriers. Même sans luxe, il était tout de même pour partager malgré tout, sans luxe.

Jacques Déom: (Vos parents étaient) sionistes, idéalistes. Est-ce qu'il y a un événement précis qui les a décidés à partir ?

Henri Elberg: Non, il y avait... En Pologne, on nous aimait pas beaucoup parce que... Ils voyaient bien. Ils avaient réussi, mes grands-parents, et tous les enfants qu'il a, ce sont tous <ou « tout »> des universitaires et c'est tous <ou « tout »>, comme mon oncle... Il était philosophe, mon oncle, il écrivait. L'autre frère, c'était aussi un... Lui était plutôt aussi dans la philosophie, mais plutôt dans la croyance. Plus religieux. Le frère le plus jeune était plus religieux.

Jacques Déom: Il était dans une yechiva ?

Henri Elberg: Non, non, c'est pas de yechiva. C'était plutôt un laïque. Il voulait... Ils avaient tous le même idéal. Sauf le plus jeune, qui était laïque. Il voulait... Il était pour le judaïsme. Mais libre. Pas le judaïsme pour la yechiva. Le deuxième oncle, lui, il était pour la yechiva. Il avait une grande barbe et il voulait m'envoyer même, quand moi j'étais en Israël, venu après, il voulait m'envoyer dans une yechiva, à Bne Brak.

Jacques Déom: Il n'y avait pas de difficulté dans la famille, on ne se disputait pas ?

Henri Elberg: Non, pas du tout. Chacun avait son opinion et chacun pouvait discuter sur son opinion. D'ailleurs, on a reçu énormément de lettres, ici en Belgique, de Pologne. Il n'y avait pas une semaine ou deux, trois jours qu'on n'avait pas de lettre de l'un ou de l'autre de la famille de mon père, de la famille de ma mère. On était loin, mais on n'était pas loin. Dans ces moments-là, une lettre durait quatre ou cinq jours...

Jacques Déom: Alors, qu'est-ce qui les a décidés à partir ?

Henri Elberg: Mon père avait déjà formé le kibboutz et il voulait partir avec toute la famille en Israël avec ma mère, ma sœur et moi en 1925... parce que tout était prêt.

Jacques Déom: Le kibboutz, c'était... Son nom, c'était ?

Henri Elberg: C'était à Petah Tikva. C'est un grand kibboutz, je ne sais pas le nom exact, mais c'était à Petah Tikva. Il avait déjà préparé tout pour la famille là-bas. Nous sommes partis en 1925 de Pologne. On est arrivés jusqu'à Herbesthal. Ma mère avait moi sur le bras. Et, à Herbesthal, il y avait des escaliers en fer. C'était au mois de février. Il y avait un peu de neige et il glissait. Et elle est tombée des escaliers. Et moi, j'étais tout petit, j'avais six mois, moi. Non, c'est arrivé en novembre. Et elle s'est cassé sur quatre places la jambe. On a dû urgent l'emmener à Verviers. Parce que, à Herbesthal, il n'y avait pas un hôpital. C'était à Verviers. Et ma mère est restée à Verviers dans un hôpital à Verviers. On avait de l'argent. Mon père avait préparé de l'argent. Mais l'argent reste pas là longtemps... Alors, mon père travaillait pas. Alors, comme il y avait, pas loin de Herbesthal, l'usine La Vieille Montagne, à La Calamine, c'était juste à la frontière de l'Allemagne, juste à côté d'Aix-la-Chapelle et c'était les trois frontières... la Hollande, la Belgique. Il voulait s'installer là, parce qu'il avait déjà dans l'idée de faire quelque chose là et, comme La Vieille Montagne... Il était chimiste, il croyait tout de même savoir travailler à La Vieille Montagne. Alors, ma mère se trouvait à l'hôpital...

Jacques Déom: Je vous interromps. Votre maman a été lourdement handicapée pendant longtemps...

Henri Elberg: Pendant deux ans, elle est restée à l'hôpital.

Jacques Déom: Et après ?

Henri Elberg: Il avait demandé quelqu'un et... Ma sœur avait quatre ans et moi, j'avais huit mois, même pas un an. Et alors, il a dû prendre quelqu'un à la maison pour tenir les enfants et lui, il a dû prendre chaque fois le chemin avec nous pour

aller de La Calamine à Verviers. C'est tout de même quarante kilomètres. Et c'est chaque fois le train aller-retour. On restait parfois loger à Verviers. Et, dans ces moments-là, l'argent part. Quand vous faites ça pendant deux ans, l'argent part. Alors mon père a dû entretemps chercher un travail.

Jacques Déom: Donc, c'est vraiment l'accident de votre maman qui...

Henri Elberg: Surtout, on était très attachés un à l'autre. C'était une catastrophe. Qu'est-ce que mon père a fait ? Il a été demander pour travailler à La Vieille Montagne comme ingénieur, mais son diplôme n'était pas valable pour la Belgique. Alors, il fallait faire tout de même quelque chose. Mais, comme mon grand-père envoyait chaque fois de l'argent de Pologne vers chez son fils, on a été... Il voulait travailler, alors on lui a engagé comme mineur. Mais au-dessus. Alors, il a fait connaissance avec des ingénieurs là-bas, chimistes. Et il a expliqué. Il a dit: voilà, je suis chimiste, mais je ne peux pas travailler comme chimiste, on ne veut pas m'engager. Alors les ingénieurs, ils se sont pris... Comme mon père, il jouait très très bien l'échec, il allait jouer avec les ingénieurs le soir l'échec. Ils ont dit: voilà, tu vas travailler avec nous et tu vas plus faire le mineur, tu vas travailler comme ingénieur avec nous. Il travaillait comme ingénieur, mais il avait la paye d'un mineur. On ne pouvait pas, c'était la loi. Vous comprenez l'histoire ? Lui, il travaillait comme ingénieur... Et ça a duré pendant... Ça a duré jusqu'en 1936. Il est revenu sur le... chose... Pendant ce temps-là, on soignait ma mère. Ma mère est rentrée à la maison. C'était en... 1927. On habitait à La Calamine dans une petite maison de la firme.

Jacques Déom: Vous pouvez me la décrire ?

Henri Elberg: J'habitais à La Calamine dans une petite maison de la firme.

Jacques Déom: L'adresse exacte, c'était ?

Henri Elberg: C'était Kaldenbach. C'était une petite maison de deux places et pas plus, mais on était déjà contents. On avait ça! Les voisins étaient très gentils avec nous, mais très. Ils voyaient bien qu'on était israélites d'abord. Entre 6.000 catholiques, on était les seuls israélites là. Mais les gens disaient: Jude ? Oui, Jude ? Et ils savaient même pas qu'est-ce que ça veut dire, dans ce moment-là. C'était un village, un petit village, je vous dis, de six mille... Mais d'un gentillesse...

Jacques Déom: Il n'y avait pas d'antisémitisme ?

Henri Elberg: Non, rien du tout. Ils ne savaient même pas qu'est-ce que c'était un Juif. Ils savaient qu'est-ce que c'était un protestant, parce qu'il y avait une église protestante et une église catholique, mais ils ne savaient pas qu'est-ce que c'était un

Juif. Moi, dans ce moment-là, je commençais à grandir. J'avais déjà trois, quatre ans. Mon père avait pris la clé... On menait les Juifs qui voulaient partir pour Israël, pour la Palestine, ils passaient la frontière à La Calamine.

Jacques Déom: On va y revenir, si vous voulez bien. A la maison, vous parliez quelle langue ?

Henri Elberg: A la maison, on parlait l'allemand, parce que le village parlait que l'allemand. Alors il fallait parler... les enfants savaient correspondre avec les autres. Mais entre eux, ils parlaient le polonais. Mon père et ma mère parlaient le polonais et le yiddish aussi. Avec nous, ils parlaient l'allemand, parce que le village... Personne là parlait le français, ni le fla... et ma mère savait pas le français et le flamand. On parlait l'allemand. Les écoles étaient en allemand. Comme ça, j'ai fait l'école en allemand.

Jacques Déom: Communale ?

Henri Elberg: Communale. On n'avait pas d'argent pour prendre une autre école. Mais à La Calamine, il y avait que l'école communale. Autrement, il fallait se déplacer à Verviers, ou à Liège, dans des collèges! Il y avait des collèges, mais alors catholiques, qui étaient très très bien... comme écoles, mais ça coûtait de l'argent. C'était des écoles payant. On pouvait pas se permettre ça.

Jacques Déom: La vie était difficile...

Henri Elberg: C'était très dur pour eux. Mais eux, qui venaient d'un autre niveau, ils ont très souffert à cause de ça. D'abord, on avait acheté des meubles: on avait un fauteuil... Vous savez, on n'avait que deux places: une cuisine et une chambre pour dormir. En-dessous de la petite maison, c'était la cuisine. On se lavait dans un... Il n'y avait pas de... La toilette était dehors au jardin. Je vous dis, c'était vraiment le village. Et eux venaient du grand luxe... Alors imaginez-vous! Leur vie était vraiment brisée. Mais mon père avait le courage, parce qu'il avait un travail qui lui tenait au cœur. Pour ça, il voulait rester là-bas, pour continuer ce travail.

Jacques Déom: Vous disiez tout à l'heure: ils sont restés en correspondance avec leur famille en Pologne. Par contre, ils étaient très seuls comme Juifs.

Henri Elberg: Seuls, oui. Mais, par exemple, il y avait quelques intellectuels là-bas, comme les ingénieurs là-bas. On fréquentait les ingénieurs avec leur femme. C'était des gens d'un autre niveau que les villageois. Et alors, mon père fréquentait ces gens et ma mère parlait avec les dames aussi. Alors, quand quelqu'un du village avait besoin quelque chose, d'un renseignement sur un livre ou sur... chose, ma mère, elle était très instruite dans toutes les... En allemand surtout. Les gens

demandaient, par exemple, ou pour le médical ou n'importe quoi... ils demandaient à ma mère tout ça, tout le monde. Elle lisait tous les jours au moins un ou deux livres, parce qu'elle avait rien d'autre à faire là-bas.

Jacques Déom: Elle était à la maison ?

Henri Elberg: Elle faisait la cuisine. Elle s'occupait de nous autres, des enfants. Mais les années passent et on devenait toujours plus pauvres, plus pauvres, vous comprenez ? L'argent venait de Pologne. Il y a des moments où le postkonto suivait pas, des moments, des mauvais moments... Mon père gagnait pas une fortune. Il gagnait très très peu. Parce qu'il était payé comme un mineur et, comme mineur, qu'est-ce qu'il gagnait ? Il avait juste assez pour acheter du pain et payer son loyer.

Jacques Déom: Vous diriez aujourd'hui que vous avez manqué, matériellement, de quelque chose ?

Henri Elberg: Oui, il me manquait d'abord mes études que j'ai pas su faire, parce que tout qu'est ce que j'ai fait, j'ai dû le faire par moi-même. J'ai dû le voler d'un autre. L'instruction, j'avais de mes parents. Mais il me manquait des professeurs... Vous savez, quand je suis parti de là-bas, je savais pas dire "fermez la porte!" en français. Et j'étais très doué pour les langues.

Jacques Déom: Vous vous souvenez d'avoir eu faim à ce moment-là ?

Henri Elberg: Faim, on n'avait pas. Mais on ne savait pas se faire de luxe. On pouvait pas manger tous les jours la viande. On mangeait comme les villageois. Ils étaient comme ça habitués: une fois par semaine la viande. Chez nous, c'était le vendredi soir, mais on mangeait des œufs, on mangeait du poulet, on mangeait des fruits, mais des fruits de saison, pas des fruits... C'est très rare qu'on voyait une orange ou des fruits comme ça, ou une banane... très rarement.

Jacques Déom: Vous n'aviez pas de famille en Belgique ?

Henri Elberg: On n'avait personne en Belgique. Oui, on avait des cousins de loin, mais ils savaient même pas qu'on existait. Et nous, on le savait seulement quand nous sommes partis de là-bas.

Jacques Déom: Où étaient-ils ?

Henri Elberg: Ils étaient à Bruxelles. Mais c'était très loin. C'était la troisième génération. Autrement, il n'y a personne.

Jacques Déom: Et pour ce qui était par exemple des fêtes juives ?

Henri Elberg: Tous les vendredis, ma mère faisait le chabbat. Ça veut dire qu'elle allumait les bougies, elle priait devant les bougies et elle montrait que... chose. Mon père... On se lavait tous, on se lavait toujours, on était toujours propres, mais, ces jours-là, on mettait une chemise blanche, pas une chemise en couleur. Et ma mère mettait sa plus belle robe. Et les enfants, on était toujours très propres, parce que ma mère était très maniaque. Et elle voulait absolument nous montrer... ne pas laisser perdre le judaïsme. Le vendredi soir, elle faisait un dîner juif. Elle faisait tout qu'est-ce qu'il y avait dans le dîner juif. Elle faisait, par exemple... Elle faisait du bouillon, du poulet avec... Elle faisait elle-même les pâtes dans le bouillon. Elle faisait vraiment la cuisine juive comme ça doit être traditionnel de Pologne qu'elle a appris. Elle faisait ses confitures elle-même, ses gâteaux elle-même. Le jeudi, elle commençait déjà à faire ses gâteaux pour le vendredi soir.

Jacques Déom: Et pour des fêtes comme Pessah, par exemple ?

Henri Elberg: Pessah... Ecoutez qu'est-ce qui est arrivé. Pessah, c'était un jour pas comme les autres. Le jour Pessah, on se préparait. On était déjà très content... Mon mère, mon père m'expliquait Pessah arrive. Quand je commençais à comprendre, à 4 ans, alors on mange... Le poisson. Le poisson, il fallait le chercher à Eupen. Mais comme j'ai des amis qui allaient à la pêche, ils pêchaient des carpes. Alors je leur ai demandé pour Pessah: ton père va à la pêche, tu peux pas me vendre du poisson ? Alors, pour Pessah, les non-Juifs savaient: ils doivent nous apporter des carpes. C'est les non-Juifs qui nous apportaient des carpes! Tellement ils étaient gentils envers nous! Et ma mère faisait le poisson d'une façon... Une délice! Et alors le pain juif... Il n'y avait pas de pain dans ce moment-là... Les matses, le pain juif de Pâque, venait de Pologne, des caisses. Il y avait des caisses en bois qui arrivaient, avec même de trop, de Pologne avec là-dedans tous les produits pour Pâque étaient dans cette caisse de mes grands-parents envoyés. Tout qu'est-ce que vous pouvez s'imaginer pour la rite juif, sauf le poisson et le poulet. Ça, on achetait. Mais elle faisait une table... Elle faisait tous les matins de la farine de matzes... comment ça s'appelle... la farine de pain azyne, parce qu'on ne peut pas manger du pain. Elle faisait des petits gâteaux avec des œufs tournés, etc. Ça s'appelle "boubele", on appelle ça. Vous connaissez ça ?

Jacques Déom: Je connais le nom!

Henri Elberg: Et elle faisait le matin des "matses bra", elle trempait le pain azyne dans de l'eau... chose... un peu salé. Alors, elle tournait dans les œufs... C'était une "matze braye", on appelait ça.

Jacques Déom: Et vous faisiez le Seder chez vous ?

Henri Elberg: Oui, oui, oui, oui. Mon père faisait le Seder. Mais, par miracle, il avait connu des Juifs d'Eupen. Ils habitaient à Eupen - parce que il n'y avait pas beaucoup de contacts - parce qu'il y avait des commerçant juifs, une dizaine de familles qui habitaient à Eupen. Quelques habitaient à Herbesthal et quelques habitaient dans les environs. Et on se rassemblait à Eupen le jour de Pâque, les années après. Alors, on logeait dans une famille juive à Eupen. On mettait tout ensemble...

Jacques Déom: Comment ils s'appelaient ?

Henri Elberg: Je crois c'est Boulka. On était invités là et on se partageait les frais, on faisait une table de Pâque avec dix familles ensemble. A partir de 1930, je crois, ils ont pris une pièce et ils ont fait une synagogue à Eupen.

Jacques Déom: C'était un contact qu'avait votre famille avec une communauté...

Henri Elberg: Il y avait une communauté de dix personnes juives à Eupen. Et alors, un moment, on était invités à Verviers aussi. Une fois, on allait à Verviers, une fois on allait à Liège, une fois à Eupen. On était toujours invités dans une famille, quand il y avait une fête comme Roch ha-Choune, Yom Kipper. On était invités, parce que mon père savait bien, il faisait la prière pour tout le monde, parce que mon père, il n'était pas croyant mais, ce jour-là, il avait toujours son tales, et il avait toujours ses livres de prières et, une fois par semaine, il ouvrait ce livre, le vendredi soir. Toute ma vie, j'ai connu mes parents comme ça. Ils étaient juifs à l'intérieur et ils voulaient pas que la racine se perd de ses parents. Mon père m'a toujours dit: n'importe quoi arrive, n'oublie jamais que tu es juif...

Jacques Déom: Vous avez été à l'école primaire...

Henri Elberg: J'ai été à l'école normale à La Calamine. Et moi, j'arrivais pas à 8 heures à l'école. Moi, j'arrivais à 9 heures. Pourquoi j'arrivais pas à huit heures à l'école ? Parce, de 8 à 9, on faisait le catéchisme. Et moi, j'apprenais que la Bible, deuxième partie de la Bible, l'Ancien Testament, pas le Nouveau Testament. Et comme, une fois par semaine, on donnait la Bible Ancien Testament, je venais pour écouter l'Ancien Testament. Mais mon père m'avait déjà tout expliqué de l'Ancien Testament, parce que, à la table, chaque prière mon père me traduisait qu'est-ce que ça veut dire. Lui, il priait en hébreu, il s'arrêtait, il le traduit en allemand pour me dire: je prie pour ça et... tout qu'est-ce que j'ai dit en hébreu, je vous explique qu'est-ce que ça veut dire. Même à la table, on ouvrait la porte... Un morceau de pain azyme, elle le cachait pour que... C'est vraiment le... Et je vous dis, je parle de mes parents, je ne sais pas si... Ça existait encore des gens qui s'occupaient de ses enfants comme ça.

Jacques Déom: A l'école, vous aviez des camarades...

Henri Elberg: Oui, non juifs, et tout. Mais parfois, j'étais un peu gêné. Tout de même, ils savaient pas qu'est-ce que c'était juif. Mais eux, un jour, il y a un qui dit: vous avez crucifié Jésus! J'ai dit: non, j'ai dit, je regrette, je dis. Vous avez votre religion et moi, j'ai la mienne. Alors, gardez votre religion en respect, moi je garde la mienne en respect. Ne parlez plus jamais de ça. Et j'étais gamin, je me rappelle, et je me suis presque battu à cause de ça. Jamais j'ai entendu un affront: "Juif!" de quelqu'un. Sauf ça a commencé en... 1935. Il y avait l'hitlérisme qui arrivait à Aix-la-Chapelle. Alors, les journaux parlaient beaucoup des Juifs. Alors, ils commençaient à comprendre qu'est-ce que c'est un Juif. Mais les journaux allemands salissaient tellement les Juifs...

Jacques Déom: ... dans le village, il y a une...

Henri Elberg: Il y avait déjà un changement d'antisémite, parce qu'il y en avait beaucoup qui étaient pour les Allemands. Il y en avait déjà qui voulaient rentrer dans les Hitlerjugend, parce que c'était la Belgique, mais ils voulaient aller de l'autre côté. On les a invités de l'autre côté, à Aix-la-Chapelle, pour rentrer dans les Hitlerjugend ... Eviter le fascisme. Alors là, ça devenait très dangereux pour mon père, il trouvait.

Jacques Déom: On revient en arrière, sur les activités sionistes de votre père.

Henri Elberg: Mon père, il avait continué... C'est pour ça d'abord on n'était pas si pressés pour retourner en Palestine, parce qu'il devait d'abord continuer. Il y avait toutes les semaines, pas toutes les semaines, tous les mois ou tous les deux mois, dix personnes qui partaient pour la Palestine, qui étaient envoyés par mon grand-père et par plusieurs autres encore, parce que il y avait déjà comme ici une Résistance en Pologne, qui se préparait pour envoyer les jeunes en Palestine. Et mon père était le passeur d'Aix-la-Chapelle, la nuit, jusqu'à Herbesthal. Et de Herbesthal à Marseille, il y avait déjà une autre personne qui les attendait à Marseille, et parfois à Verviers, pas à Verviers, à Liège. Il y avait le Juif de Liège, il avait déjà organisé ça avec des autres, des amis juifs.

Jacques Déom: Est-ce que vous avez un nom en tête ?

Henri Elberg: Warszawski, à Liège, Warszawski, qui avait un magasin à Liège. Et, en même temps, il... c'était relié avec mon père: au cas le train restait stoppé à Liège, de Herbesthal il le poussait vers Marseille. Il le mettait sur le train vers Marseille. Et c'est comme ça, mon père a continué comme ça. Mais ils venaient parfois la nuit. Ils ne savaient pas où aller dormir. Alors ils venaient dormir chez nous. Et les voisins, ils trouvaient ça un peu louche. A maman, ils disaient: comment ça se fait, vous avez toujours des gens, des étrangers qui viennent, des Polonais et tout ça, chez vous ? Et ils avaient pas dit "des Juifs": "des Polonais"... Parce que

mon père voulait... C'était discret, parce que c'était dans ce moment risqué, hein, malgré tout. Il allait les chercher à Herbesthal. Mais tout ça était payé par mon grand-père. Il allait chercher à Aix-la-Chapelle, ça s'appelle Aachen, et il les conduisait jusqu'à Herbesthal. Mais quand c'était la nuit, il pouvait pas la nuit aller. Il fallait faire ça le matin vers 8, 9 heures. Mon père allait travailler à 8 heures du matin, mais fallait avant. Et tout ça...

Jacques Déom: Vous personnellement, vous avez le souvenir d'avoir parlé avec ces gens ?

Henri Elberg: Oui, certainement. Mais ils ne parlaient que le polonais, ces gens-là, et le yiddish, que le yiddish ou le polonais. Et comme le yiddish, ça ressemble à l'allemand, je comprenais tout de même tout. Et tout ça était en secret. Et les voisins disaient: comment ça se fait que vous avez... ? Ça sont tous des amis de mon grand-père qui viennent nous dire bonjour. Tant des amis ? Oui, mais ils partent pour les écoles, pour les universitaires! Alors, ils ont plus rien dit. Ils étaient déjà habitués à ça. Et ça a duré comme ça jusqu'en 1936.

Jacques Déom: Je suppose que votre père, en dépit de cette mission-là, avait quand même un problème, lui de rester et de permettre à d'autres de partir ?

Henri Elberg: Dans ce moment-là, mon grand-père était mort. Il est mort en 1938... en 39. Ma grand-mère est morte avant. Et mon oncle restait en Pologne, il y a un oncle qui est resté en Pologne, le plus jeune. Et lui était resté la-bas pendant la guerre et on ne savait plus nous aider avec l'argent: tout est parti pour la Palestine.

Jacques Déom: Ca, c'est plus tard, mais avant 36, avant que vous arriviez à Bruxelles ?

Henri Elberg: Mais justement, mon grand-père était mort, il ne savait plus nous aider. Mon oncle savait plus nous aider, parce que toute la <ou "ma"> fortune est partie pour la Palestine. Il fallait bien vivre. Et alors, comme La Vieille Montagne commençait à fermer... En 1935, elle a commencé à fermer, parce que La Calamine fermait la mine en 1935. Et mon père est devenu chômeur. Et comme il avait plus de travail et, de l'autre côté, ça était très mauvais, ils savaient plus venir. Il y avait déjà les pogromes commençaient en Allemagne en 36. Alors il fallait temps qu'on parte, mon père dit.

Jacques Déom: Je vous arrête là encore. De la situation internationale... En Allemagne, vous parliez l'allemand, vous aviez des renseignements sur ce qui se passait. Comment est-ce que, à l'âge que vous aviez, vous...

Henri Elberg: Mon père avait tous les journaux. Et dans ce moment-là écoutait la radio avec un... Il avait fait une radio, il avait une petite radio... à moteur <sic>. Et comme ça, il avait des nouvelles et tout. Il travaillait avec un... moteur <sic>, mon père. Je sais pas comment c'est fait, moi j'étais trop jeune. La radio n'existait pas encore. Et il avait tous les journaux de Pologne qui venaient et il avait tous les journaux d'Allemagne qui venaient. Alors, comme ma mère lisait beaucoup, mon père lisait beaucoup, il avait tout... Il savait tout de nouveau, tout qu'est-ce qui se passait.

Jacques Déom: Comment est-ce que vous, vous viviez ça ? On vous racontait, on vous...

Henri Elberg: Non... Mon père dit: tu dois plus aller près de la frontière jouer, parce que c'est très dangereux. C'est très, très dangereux, il dit, pour nous. Parce que n'oublie pas que tu es juif et, en Allemagne, on extermine les Juifs. On voyait déjà... Il y avait des Juifs qui partaient d'Allemagne et, justement dans ce moment-là, des émigrants juifs partaient de l'Allemagne et mon père le voyait aussi. Ils venaient aussi par Aix-la-Chapelle. Il y avait des gens, des émigrants qui venaient chez nous. Ils disaient, voilà je viens de Colone <sic> et à, Colone, ça va très mal. Nous sommes juifs. Je me rappelle d'une famille Laufer, et Rosenzweig, qui venaient d'Aix-la-Chapelle. Ils ont dû s'encourir, parce qu'ils ont cassé les vitrines de leur magasin. Les Rosenzweig, c'était un très grand athlète, il courait leur fils. Et ils sont venus chez nous dormir pour repartir. Eux sont partis en Amérique. Ils ne sont pas partis en Israël. Dans ce moment-là, en 36. Nous, on n'avait plus d'argent déjà. Mon père travaillait déjà plus. Pendant presque deux ans, il était chômeur. Il a dû se débrouiller: l'argent venait plus de Pologne.

Jacques Déom: S'il n'y avait pas eu la question d'argent, il serait allé en Israël ?

Henri Elberg: Si on avait de l'argent, on était directement en Israël! Mais on ne savait plus partir en Israël. Dans ce moment-là, on n'avait plus d'argent et le contact était coupé. On ne savait plus passer l'Allemagne. L'Allemagne était fermée, les frontières pour les Juifs polonais dans ce moment-là. Tout était coupé. Son travail était coupé, son... Et le seul moment... On va aller habiter à Bruxelles. Et là, je va voir de la communauté juive qu'est-ce que je peux faire pour partir en Palestine.

Jacques Déom: Donc ils sont venus à Bruxelles, parce qu'il n'y avait plus de...

Henri Elberg: Il n'y avait plus de travail. Il y avait très... Mon père est venu d'abord à Bruxelles et il nous a laissés à trois. Il nous envoyait de l'argent de Bruxelles pour voir, tâter le terrain à Bruxelles qu'est-ce qu'il pouvait faire, voir, trouver de la famille ou dans la communauté juive. Alors il a trouvé un cousin, Max Katz, qui était ??? que c'était de la famille de loin de mon père. Il nous a aidés un peu. Alors, il a connu

les Kilewnik, des Gavarnik, des Chernik: c'est des Juifs russes, et eux, ils nous ont aidés. Quand nous sommes arrivés après, quand mon père était deux mois à Bruxelles, et nous on était tout seuls à trois à La Calamine. Ma mère, elle boîtit toujours, elle était toujours infirme. Il nous envoyait de l'argent par la poste et il avait préparé à Bruxelles une chambre misérable. Un petit appartement qu'on a eu...

Jacques Déom: Où ça ?

Henri Elberg: Rue de la Princesse, on est restés là. On est déportés de là. Mais c'était une chambre avec une cuisine. C'était tout pour quatre personnes. Moi, je dormais dans la cuisine. Ma sœur dormait dans la chambre à coucher. Il y avait une petite chambre peut-être de 3 mètres sur 4 mètres, c'est tout. Et là, c'était la chambre à coucher. On avait une cuisine de 4 mètres sur 5, c'est tout. C'est tout qu'est-ce qu'on avait. Le wc était sur le corridor. On était très pauvres, quand nous sommes arrivés à Bruxelles. Parce que il y avait presque deux ans mon père avait plus de travail, plus d'argent qui venait de Pologne, plus de contacts avec la Pologne, presque. Mon oncle qui est resté là-bas. On n'avait pas de nouvelles de Pologne. Mon père, comme c'était un intellectuel, il voulait faire le commerce, mais il savait pas. Il a commencé avec les fournitures pour tailleur, mais c'était pas un commerçant, il savait pas vendre. Un paquet d'allumettes il savait pas vendre. C'était pas son style. Alors, il a eu très dur. Alors ça commençait très bien. Moi, j'avais quatorze ans à ce moment-là. Quand je suis venu à Bruxelles, j'avais 13 ans, et j'ai été à l'école jusqu'à 14 ans. J'ai été que six mois à l'école flamande, parce que l'école française je savais pas dire en français "fermez la porte!". Le flamand, c'était plus près vers l'allemand.

Jacques Déom: C'était quelle école ?

Henri Elberg: L'école communale de Molenbeek, à l'Ecole 1. Et là-bas, je suis arrivé à l'Ecole 1. J'ai commencé... Je parle allemand. Je connaissais même pas, rien rien en français. On m'a dit: voilà! maintenant vous allez à l'école et c'est l'école flamand. Je suis arrivé à l'école. On m'a très bien reçu à Molenbeek et j'habitais rue de la Princesse et c'est rue des Quatre-Vents j'ai été à l'école, à l'école 1. Là, j'ai eu un professeur flamand qui était charmante. Vraiment, j'ai été gâté dans cette école, parce que vraiment... ils m'ont aidé. Et j'ai pas cru... que je ferais attirer... Mais comme on n'était pas riches justement, six mois après, j'avais 14 ans et j'ai quitté l'école.

Jacques Déom: Je vous arrête. Vous avez un souvenir de votre Bar Mitsva ?

Henri Elberg: J'ai pas fait de Bar Mitsva. Mon père avait pas de l'argent pour m'apprendre <ou "ma prendre"> un rabbin pour me faire... chose... C'était justement le très mauvais moment, c'était en 38. J'ai 13 ans, attendez: je suis né en 24, c'était

en 37. C'était le plus mauvais moment. Mon père était chômeur. Et on était en transit pour aller à Bruxelles et on n'avait pas d'argent pour moi faire ... D'ailleurs, mon père voulait prendre quelqu'un. Il y a quelqu'un qu'est venu pour m'apprendre l'alef-bet en hébreu. Mais j'avais pas la tête de ça. J'avais besoin de travailler pour aider mes parents. Alors j'ai été travailler à 14 ans.

Jacques Déom: Et vous êtes resté encore combien de temps à l'école à Bruxelles ?

Henri Elberg: Je suis resté un an à l'école...

Jacques Déom: Et alors, vous avez dû aller travailler ?

Henri Elberg: Et alors, j'ai dû aller travailler. Et au travail... J'ai trouvé un patron qui m'a envoyé à l'école Arts et Métiers pour le soir j'apprends. D'abord, j'ai été... Un cousin m'a pris pour apprendre le tailleur, pour être tailleur. Mais j'avais pas de patience pour être tailleur. Ça me plaisait pas.

Jacques Déom: Qu'est-ce que vous auriez voulu faire à l'époque ?

Henri Elberg: A l'époque, moi je voulais faire le mécanicien. Mais j'avais pas assez de l'argent pour apprendre le mécanicien. Et on n'avait pas besoin de mécaniciens pour le moment. Il y avait pas de voitures presque, hein! Mais moi, j'aimais bien le montage comme mon père faisait, le montage pour la chimie. Mais j'avais pas... aucune... Ecoutez! J'avais pas dans la tête... J'avais le tête travailler pour rapporter de l'argent pour aider mes parents. Il fallait aider à la maison. Habiter dans une petite... Je voyais les autres habitaient à trois places. Moi, j'avais deux petites places. Et alors il fallait bien... Et ma sœur commençait directement à travailler dans une fabrique de chapeaux chez un cousin aussi. Et là, elle a gagné de l'argent, elle rentrait avec un peu d'argent. Avant ça, ma sœur travaillait à Welkenraedt, quand on était à La Calamine. Elle apportait aussi un peu d'argent... dans une céramique, pour faire les céramiques, les petites pierres de céramique près de Welkenraedt. Et comme ça, on avait tout de même ma sœur aidait à la maison. Et moi j'apportais. On avait pas d'argent pour acheter du charbon. Moi, j'apportais du bois. J'ai été chercher du bois pour chauffer en hiver. Mais j'ai tout de même une très bonne anecdote. Un jour, on n'a pas eu de poisson... Je crois que j'ai eu des miracles dans ma vie! On n'avait pas de poisson pour Pâque à la Calamine. Ça je me rappelle toujours, je n'ai jamais oublié ça. Et il y avait une usine à La Calamine qui lâchait de l'eau un peu tiède de leur... chose... qui venait de la Göle ... ça s'appelle la Göle, qui coulait là. Et je dis: maman, moi je vais à la pêche, je vais aller voir, peut-être je vais trouver tout de même du poisson. Et maman, elle pleurait... Une semaine après, on n'a pas de poisson et les colis de Pologne sont plus. C'était en 19... chose... Mais on a reçu des mases de Verviers ou de Liège. On a acheté des mases de là-bas. Ils venaient de là, mais il fallait les acheter, cette-fois ci. Mais ils avaient tous mis ensemble: on a

reçu un colis. Par des amis juifs, parce qu'ils savaient qu'on n'avait pas d'argent. Et on n'avait pas de poisson! Moi je dis, moi je vais aller voir à la Gôle, peut-être je vais trouver des petits... des poissons. Je vais me promener, j'avais dans ce moment-là 13 ans. Je me promène... Même pas 13 ans. Je me promène. Je vois tout des carpes qui sont là au-dessus, qui nagent. C'est des miracles, ça... C'est des miracles. Je mets mon pantalon au dessus... Je tourne mon pant... Parce que j'avais des courts pantalons... Et je suis rentré dans la Gôle et la Gôle, c'était presque jusqu'à... J'ai mouillé mes bas... Et je les ai attrapés à la main! Je suis arrivé à la maison à 11 heures du matin avec deux carpes de presque deux kilos! On n'a jamais eu de si beaux carpes! Ma mère m'a dit: mais d'où tu... ? C'est pas possible, elle dit. Cinq heures avant le Seder, j'ai pêché des carpes! J'ai pêché des carpes! Imaginez-vous! C'est un miracle. J'ai souvent eu des miracles. Mais ça, c'était vraiment un miracle, parce que l'eau était tiède et les carpes sont venues au-dessus et j'avais pas difficile à les attraper, mais je les attrapais avec les mains... glissait... et je les ai eues ! Et je suis rentré à la maison. Alors, le soir, mon père vient et il voit... Mais d'où tu as été chercher ? Et elle lui explique. Je crois il y a tout de même un miracle, il dit, dans la vie. C'est vraiment... J'ai jamais oublié ces jours-là. Voyez je suis pas... à la synagogue... je suis pas pratiquant, mais je suis croyant. Voyez, il y a toujours quelque chose de juif ici <geste montrant l'appartement> Voyez, regardez l'étoile, ça c'est ... ça, c'est le... chose... de déportation, l'étoile de déportation, voyez! Comme on a eu ça sur le... Je voulais mettre sur mes portes. Il y a toujours quelque chose. Pourtant, je suis pas croyant, je suis intérieur, on appelle ça. A part ça, je suis très... Comment on appelle ça ? Jamais blesser une autre religion. Il faut garder... Chacun doit garder sa religion et doit la respecter. Comme il est né, il doit rester. Ca, c'est... Justement, je voulais vous dire de cette miracle-là.

Jacques Déom: Je reviens à votre travail. Vous êtes dans la maroquinerie...

Henri Elberg: Oui! Mon père m'a envoyé chez un ami... Enfin, ma voisine, où on habitait, c'était des Juifs aussi, rue de la Princesse. Il m'a dit: voilà! je travaille comme servante dans quelqu'un qui a une fabrique de maroquinerie. Et je lui ai demandé qu'il a besoin un apprenti. Pour tu peux aller te présenter. Je vais me présenter et il dit une fois: écoutez! Moi, j'ai personne besoin, mais mon façonnier qui travaille pour moi, il a besoin de quelqu'un. Bon, j'ai été me présenter. J'avais 14 ans, je me rappelle toujours. Voilà! vous venez travailler chez moi. C'était rue de Pasteur. Il m'a dit: venez le matin à huit heures et vous finissez à midi. On mangeait une demi-heure et, après, vous mangez à l'atelier. C'était pas un atelier, c'était un petit maroquinier qui travaillait dans sa cuisine. Il avait pas un atelier, c'était... Il avait mis une machine, et sa femme travaillait avec lui et c'est comme ça je travaillais. Et alors, il me dit, voilà, tu vas coller, je vais m'apprendre à coller, tout ça... Tout ça allait très bien, j'étais content. Et, à la fin de la semaine, il me donne 50 francs. A ce moment-là, 50 francs...

Jacques Déom: ... c'était une somme!

Henri Elberg: C'était pas une somme, mais c'était déjà pour aider mes parents. Avec 50 francs, vous savez vivre à une personne toute une semaine. Vivre, vivre, du pain, pommes de terre. Enfin, c'était 50 francs. J'étais tout fier de gagner 50 francs. La deuxième semaine, je vais travailler. Le vendredi après-midi, il me fait nettoyer comme une femme à journée chez lui. Je dis rien à mes parents. 50 francs. La troisième semaine... Toujours, le vendredi après-midi, il me fait nettoyer, comme une femme à journée, à l'eau avec du savon et tout ça. Il a vu que je savais le faire, parce que je donnais un coup de main à ma mère quand j'étais petit. C'est comme ça que je savais faire ça. Et il m'a pris pour une femme à journée. Je raconte ça à mon père. Mon père dit: c'est fini. Tu vas plus travailler. Mais alors, où je vais travailler... ? Trouver quelqu'un autre... Et mon père avait un ami qui avait une maroquinerie: pourquoi tu ne l'as pas envoyé chez moi ? Alors mon père a été engueuler ces gens-là, parce que je suis venu chez eux pour travailler et apprendre le métier, mais pas pour femme à journée. Et c'était rue de Pasteur, chez Guimann, qui se trouvait... Mais, deux ans après, ils sont partis en Australie, ces gens-là. Après ça, mon père m'a dit: voilà! tu vas te présenter chez <Abram> Winnik, et chez Winnik, c'était rue Eloy et là... J'arrive là-bas. Monsieur Winnik, c'était un homme formidable. Celui-là il dit: voilà! tu vas commencer à travailler, à coller comme tu as déjà fait là et, en même temps, tu vas remborder, ça veut dire surplier... Enfin, tous les travaux depuis... Le soir, tu finis à 5 heures et, à 5 heures et demi, tu vas à l'école, jusqu'à 7 heures. Parce que je vois que tu es capable. Et comme ça, je suis resté chez Winnik jusque il avait plus de travail. Il avait plus de travail: la guerre s'est déclarée.

Jacques Déom: Quel personnel il y avait chez lui ?

Henri Elberg: Il y avait une douzaine de personnes. Et j'étais bien aimé: je faisais des courses pour un, pour l'autre, j'envoyais des fleurs et tout. J'ai apporté des fleurs pour quelqu'un. Je faisais toujours de l'argent supplémentaire là-bas, parce que j'avais le sens de travailler et me débrouiller.

Jacques Déom: Est-ce que vous vous souvenez qu'il y aurait eu parmi ces gens, dans la maroquinerie, étant donné qu'il y a des mouvement sociaux à l'époque dans ces milieux, est-ce que vous avez entendu parler de syndicalisme, de politique ?

Henri Elberg: Non, ça n'existait pas. Aucune politique. On était trois Juifs sur une douzaine de personnes. Les autres étaient non-Juifs. Mais on était tous amis et une entente formidable. Par exemple, y avait un morceau de chocolat à gauche, parce que j'étais le jeune là-bas et on m'aimait bien et on m'a appris à couper, dans ce moment-là. Je faisais la coupe, je faisais tous les travaux... Sauf la machine, parce que la machine coûtait très cher pour pas que je les abîme, des machines à piquer.

Le restant, à tous les travaux que il y avait à faire, je faisais déjà. Et ça marchait très bien, parce que il voyait que j'étais... Et après, on m'a mis sur une machine à piquer et je commençais à piquer aussi. Et comme je vous dis, la guerre est arrivée. C'était pas la guerre commençait. Il y avait pas de travail. C'était la crise en 1938-39, il y avait des crises... On faisait des porte-monnaie là-bas. Il n'y avait plus de ventes... Et lui travaillait pour son beau-frère, Winnik. Il avait un beau-frère qui était grossiste et il a dû mettre tout le monde au chômage. Moi, dans ce moment-là, j'ai cherché un autre travail. J'ai trouvé, parce que j'allais porter... Glacé et paré, c'était mis ailleurs. Et moi, j'apportais de chez Winnick toutes affaires qui allaient de glacé... des choses spéciales... chez cette glaceur. Et ce glaceur, il habitait rue Raphaël. Et alors, comme j'avais pas de travail, je dis: écoutez, vous avez besoin d'un homme fort pour tirer la presse. Mais tu sais jamais faire ça, il me dit. Tu sais pas tirer cette presse pour glacer. Glacer, ça veut dire, c'est une plaque de glace et il faut tirer une presse qui pèse au moins soixante kilos... descendre chaque fois. Tu sais pas faire ça! Mais moi, j'étais un homme très costaud, autrement j'aurais pas tenu. Il me dit: voilà! essaie toujours! J'essaie ça. Ça va pas. Tu vois que ça va pas. Maintenant je vais te montrer le truc comment tu dois faire. Tu dois tirer d'abord vers chez toi et puis pousser! J'ai fait comme il a dit: et voilà! Maintenant tu es engagé, il m'a dit. Et j'allais travailler rue Raphaël pour la presse, pour parer les portefeuilles, faire les commissions. Le travail me faisait pas peur. A un moment, j'ai gagné la vie. Jusqu'à un jour, c'était en 40, la guerre est arrivée. Je me rappelle très bien. Mon père, il disait: ça va pas longtemps durer. On ne sait pas quoi faire, on doit absolument partir de là, parce que les Allemands ont attaqué la Pologne...

Jacques Déom: Je vous arrête. Il sentait venir ce qui allait se passer ?

Henri Elberg: Il sentait venir, parce qu'il avait tous les journaux. Comme mon père était très instruit, il savait. Il dit: écoutez! ça va être très très mal pour nous. On extermine les Juifs en Allemagne déjà...

Jacques Déom: Il vous avait dit ça ?

Henri Elberg: Oui, oui, oui, oui. On les envoie dans ce temps-là à Dachau, à Buchenwald, ça existait déjà. C'était les deux camps qui existaient. Et mon père me disait: les Juifs sont très très mal traités là-bas. On les jette dehors, on prend tous ses affaires, on brûle les synagogues et tout ça. Dans ce moment-là, j'avais déjà 16 ans, et j'ai commencé à comprendre. Alors, il fallait...

Jacques Déom: Est-ce que je me trompe: vous avez été dans un mouvement de jeunesse ?

Henri Elberg: Oui, j'étais dans l'Hanoar Hatsioni. Mon père m'a envoyé en 19... Quand je suis venu à Bruxelles, comme le samedi, le dimanche que je travaillais

pas, j'allais aux scouts juifs, l'Hanoar Hatsioni. Comme ça, j'avais fait des connaissances, des copains juifs. Pas seulement ça, on était... Le local était rue Fossé-aux-Loups. Et l'Hanoar Hatsioni, on a préparé les jeunes scouts pour partir en Israël, pour justement... pour aller faire des kibboutz en Israël. C'était déjà en 38. J'ai même une photo là, de 37... En 37... Je suis arrivé à Bruxelles et, six mois après, j'étais déjà à l'Hanoar Hatsioni.

Jacques Déom: C'est votre père qui vous y a mis ?

Henri Elberg: Oui, mon père m'a dit: voilà! il y a une dame qui vient te chercher et tu vas avec cette dame. Et j'avais, à ce moment-là, je vous dis, j'avais peut-être treize ans. Et j'ai encore la photo de l'Hanoar ensemble... Il m'a dit: voilà! tu vas à l'Hanoar. Et tu vas une fois par semaine ou deux fois par semaine à l'Hanoar. A treize ans. C'était très bien. On apprenait un peu l'hébreu, on apprenait chansons... chose. On faisait des mahaneh, ça s'appelle. Et le mahaneh, ça veut dire du camping. Et on est allés même en jamboree. Parce qu'on était inscrits dans les scouts juifs, mais... belges. 90%, c'était des Juifs belges qui étaient là dedans, et il y avait 10% de Juifs étrangers qui étaient...

Jacques Déom: Il n'y avait pas de problèmes entre Juifs belges et Juifs étrangers ?

Henri Elberg: Non, pas du tout! Au contraire! Ils nous... On avait de différents groupes, des six à douze ans les petits... chose... les louveteaux. Et après, c'était les "necher", les aigles, et après... Moi, j'étais dans necher, le groupe necher, on était une quinzaine. Et on allait faire de mahaneh.

Jacques Déom: Qu'est-ce qu'on se disait entre soi, à ce moment-là ?

Henri Elberg: C'était un climat... Pour moi, c'était une très bonne leçon. D'abord, aimer un à l'autre et avoir la confiance un à l'autre, faire confiance un à l'autre, parce que on avait des amis et c'était des vrais amis. Nous, on partait le samedi, souvent jusqu'au dimanche soir. Et parfois, on partait le dimanche matin jusqu'au dimanche... six heures on rentrait. On arrivait là à 8 heures ou à 9 heures du matin et on rentrait vers 6 heures du soir. On allait à... chose... au Bois de La Cambre. On faisait là... On jouait là, on faisait différents jeux de scouts et, en même temps, on faisait des camps de toutes sortes. Et c'était mixte. C'était pas, les garçons les filles... Alors chacun avait sa copine là-bas et on aimait bien et... Mais c'était très correct et c'était... Je me rappelle très bien... Le chef de ça, c'était Marie Albert. Vous avez connu peut-être Marie Albert ? C'est Madame Blum.

Jacques Déom: C'est ça, oui...

Henri Elberg: Marie Albert, c'était une femme formidable. C'est elle qui dirigeait cette organisation avec les Muskat. Il y a un frère et deux sœurs Muskat. Une sœur est mariée avec un général israélien et l'autre, elle a été déportée avec son frère. Alors, il y avait les frères Lévi. C'était eux les principaux à l'Hanoar. C'est eux qui formaient des plouga. Il y en avait déjà qui s'inscrivaient pour partir en Israël. Mais c'était vraiment très secret dans ce moment-là. C'était... par exemple, il nous a appris dans le mahaneh... De un camp à l'autre... Il y avait plusieurs organisations, il y avait sept, huit organisations: il y avait l'Hashomer, il y avait la Gordonia, il y avait le Betar, il avait de toutes sortes. L'Hanoar, c'était plutôt des scouts libres, en même temps une autre classe: c'était pas... C'était presque tous des garçons le plus âgé allait directement dans l'université. On nous appelait les snobs, d'ailleurs! On nous appelait les snobs, parce qu'on avait un bel uniforme comme des scouts et eux avaient une chemise bleue avec un... Et nous, on avait comme les scouts belges, la même chose, habillés comme les scouts belges, sauf qu'on avait quelque chose en hébreu sur l'épaule, c'est tous des badges...

Jacques Déom: Ça a été une bonne expérience pour vous ?

Henri Elberg: Une très bonne expérience. On partait le samedi, hein, ou le dimanche. On partait le matin à neuf heures. Chacun devait prendre ses tartines avec. On prenait ses tartines avec et, au lieu chacun mangeait ses tartines, tous les tartines... au milieu. Tous ensemble. Et chacun prenait qu'est-ce qu'il voulait. Il y avait pas l'un qui avait la viande ou l'autre avait le ci... C'était pas croyant, c'était pas le Mizrahi, c'était tout à fait libre. Alors là, il y avait la viande koucher, non koucher. C'était vraiment les scouts libres. Et on avait souvent des rendez-vous avec les scouts belges qui étaient catholiques. On faisait des changes <sic>, des jeux et tout ensemble. Il y avait des jamborees. Une fois, à Malines, je me rappelle, il y avait un très grand jamboree avec international. On était invités, on est allés.

Jacques Déom: Vous avez gardé des amis de ce groupe ?

Henri Elberg: Oui, j'ai gardé des amis de ce groupe et, malheureusement, ils ont été déportés presque tous. Alors, après la guerre, ils habitent en Israël maintenant. Il y a encore deux, trois amis qui... Jacques Shapiro, justement, un chimiste. Il est allé dans l'armée en Israël. Il travaillait à l'armée comme chimiste en Israël. Dans ce moment-là, il y avait des recherches atome... Je connais Martin Epstein, son frère. Il y avait toute le... chose... C'est Marie Albert que j'avais vu après la guerre. Mais je suis pas resté en contact avec... Après ça, c'était tout à fait autre chose. C'est plus du tout la même atmosphère. On devient plus âgé, vraiment on a... vraiment...

Jacques Déom: Je reviens à l'école un instant. Sur les cours du soir que vous avez suivis... Vous pouvez expliquer...

Henri Elberg: Oui, les cours du soir! Malheureusement, on m'a dit en 1942, en janvier 42, j'étais un des meilleurs élèves de l'école, pas pour me vanter, mais j'avais... J'étais tout fier, mais j'avais les plus belles pièces fait à l'école en maroquinerie. J'avais fait un sac, là, qui partait dans une exposition à l'école, que tout le monde admirait. Et c'était un sac tout à fait spécial. Un jour, le directeur m'a dit: Ecoutez, Monsieur Elberg, vous pouvez plus venir à l'école, les Juifs peuvent plus fréquenter l'école. Et c'est comme ça, je pouvais plus aller à l'école. Et j'ai pleuré à ce moment-là, que je plus pouvais... Surtout... j'aimais ça. J'aimais cette école, parce que j'étais respecté et tout le monde me demandait à moi: comment tu as fait ça ? Comment tu as fait ça ? Parce que j'étais plus avancé comme les autres. Parce que j'ai dû travailler et, en travail, j'ai beaucoup appris, parce que je faisais des sacs déjà à la maison. Je recouvrais des fermoirs pour gagner de l'argent. Je gagnais beaucoup d'argent. Même je venais de l'école et je travaillais encore jusque minuit à la maison pour les ateliers. Je couvrais des fermoirs en cuir. Dans ce moment-là, il y avait des fermoirs, et ils étaient recouverts, en cuir et moi je prenais ça avec à la maison pour les terminer et, le lendemain, je l'apportais. Même je travaillais jusqu'une heure du matin, mais ça devait être terminé. Je prenais dix fermoirs, les dix fermoirs devaient être fermés. J'avais 25 centimes dans ce moment pour un fermoir. Ça faisait 2,50 francs par jour. C'était beaucoup dans ce moment-là.

Jacques Déom: Je vois que nous arrivons petit à petit à la fin de la bande. On abordera la guerre la prochaine fois. Mais, dans ce climat qui monte, je reviens au problème... Vos parents, est-ce que c'est la question de l'argent qui fait qu'ils ne peuvent pas quitter la Belgique ?

Henri Elberg: Oui, on est devenus très très pauvres. Mon père, il avait pas de travail. Il y avait pas de chômage <sic> dans ce moment-là. Il fallait... On était aidés... par les autres, des amis. Et mon père, il faisait le change, il achetait des dollars pour quelqu'un qui avait de l'argent, et il revendait pour un autre. Comme ça, il avait son pourcentage. Il se débrouillait comme ça. Mais il s'est bien débrouillé après, après il arrivait très très bien. Mais, au début, c'était très dur. Avant avoir confiance donner de l'argent... Il avait pas l'argent pour acheter ces dollars...

Jacques Déom: Petit à petit, il a fait son métier de ça.

Henri Elberg: Il a fait son métier... Agent de change en noir.

Jacques Déom: En noir, c'est ça. Avec tout ce que ça suppose... Il risquait...

Henri Elberg: Il risquait beaucoup. Mais il l'avait fait et il gagnait beaucoup d'argent avec ça, à la fin. Ma mère pouvait se permettre déjà ça. Et à la maison... Mais on a toujours mangé sur une nappe blanche à la maison. On n'a jamais mangé sans nappe ou sur la table.

Jacques Déom: Qu'est-ce que vous lisiez à cette époque-là ? Vous m'avez dit que vos parents lisaient beaucoup.

Henri Elberg: Moi, j'avais pas le temps de lire. J'avais pas le temps de lire. D'ailleurs, pour moi, c'était très difficile d'entrer dans l'allemand vers le français et en flamand, du flamand... J'avais... Je lisais le journal flamand. Le français, ça commençait seulement après la guerre. Mais avant la guerre... J'avais pas le temps de lire, j'avais pas le temps de m'instruire. Il fallait que je travaille pour gagner la vie à la maison. Mais j'avais tout de même la racine de mes parents. Ma racine était bonne. Et j'avais ça de... Si on avait les moyens..., j'aurais pas été qu'est-ce que j'ai fait là, malgré tout j'ai pas de honte de tout qu'est-ce que j'ai fait. J'ai travaillé toute ma vie et tout qu'est-ce que vous voyez ici, j'ai fait ça avec mes mains. Il y a personne qui m'a donné. La vie est parfois très dure, mais si vous avez une vie très dure dans la jeunesse, vous comprenez l'autre. Mais il faut comprendre l'autre. Il n'y en a pas beaucoup de gens qui comprennent l'autre. Et ça, mes parents ont toujours compris. S'il y avait quelqu'un qui avait faim, il avait toujours à manger chez nous à la maison.

Jacques Déom: Il y a des amis qui venaient à la maison chez vous ?

Henri Elberg: Oui, ils venaient manger à la maison. La table était ouvert. Ma mère faisait toute la semaine... elle faisait des petits gâteaux et tout ça. Il y avait toujours du thé et des gâteaux à la maison. Chacun qui venait, il avait du thé et des gâteaux. Et il savait ça. Et on allait chez les autres aussi et c'était la même chose.

Jacques Déom: Vous diriez que c'était une vie bien remplie...

Henri Elberg: Bien remplie, mais très dure, difficile... Mais avec un gentillesse formidable à la maison.

Jacques Déom: Le mot "gentillesse" revient souvent dans ce que vous dites, pour l'intérieur de la maison et pour l'extérieur aussi... On dirait que, dans cette période-là, vous n'avez pas connu, à part la difficulté matérielle...

Henri Elberg: J'ai dû travailler très dur dans ma vie. Et j'ai eu difficultés matérielles Malgré tout ça...

Jacques Déom: Mais des gens méchants, vous avez rencontré... ?

Henri Elberg: Non. Si j'ai encore rencontré des gens méchants, je l'évitais et je les voyais plus. Mais je me suis jamais attaqué à quelqu'un.

Jacques Déom: Et par exemple au travail ?

Henri Elberg: Au travail, il y avait déjà des jalousies là-dedans mais alors je me disais...

Jacques Déom: Mais les conditions de travail étaient quand même difficiles ?

Henri Elberg: Les conditions de travail, elles étaient pas faciles, mais j'étais content de ce que je faisais, parce que j'étais récompensé à la fin de la semaine. Quand je travaillais dur dans la... je tirais des presses là, je vendais des cigarettes en noir pendant là g... et je gagnais de l'argent avec ça. J'avais des clients qui venaient pour recouvrir: Henri! tu m'amènes des cigarettes. Et moi, j'allais acheter des cigarettes chez quelqu'un qui me les vendait. Et moi, je mettais 10% pour moi là-dessus et, à la fin de la semaine, j'avais un paquet d'argent. Et je me habillais bien. En 41, j'étais habillé comme un dandy. Parce que, mes parents, il ne lui a plus jamais rien manqué depuis que j'ai... chose...

Jacques Déom: Et votre sœur, comment est-ce qu'elle... ?

Henri Elberg: Ma sœur, elle s'est mariée en 42, pendant la guerre. Elle a donné un coup de main à mes parents aussi.

Jacques Déom: A cette époque-là ?

Henri Elberg: Elle a donné un très bon coup de main. On était... Il ne manquait plus rien. Une fois 42, il manquait plus rien. Depuis 41, depuis 40, depuis fin 39, il nous manquait plus rien. Fin 39. Parce que moi je travaillais, ma sœur travaillait, mon père se débrouillait. Alors, il y avait déjà... De tous les côtés, ça rentrait. Mais on a eu très dur au début, très très dur. Mais si on a eu dur au début, il y a toujours une récompense à l'après. Parce que vous avez souffert, comme je vous dis, alors le bonheur vient toute seule après.

Jacques Déom: On va s'arrêter là-dessus, et la prochaine fois nous entamerons...

Henri Elberg: La guerre...

Jacques Déom: La guerre proprement dite.

Henri Elberg: Ça, c'est le plus terrible...

Jacques Déom: Ça sera plus dur...

Henri Elberg: On se voit dans quinze jours.

Deuxième entretien – 22 avril 1999

Activités sionistes du père – Proche de la Résistance – Volonté de passer en Angleterre – Enregistrement au registre des Juifs – Arrestation – Breendonck – Caserne Dossin – 7^{ème} transport - Séparation des hommes à Kozel – Sakrau – Anhalt – Fürstengrube

Jacques Déom: Chil, la dernière fois, nous avons, en gros, suivi toute votre vie jusqu'à la guerre. Je voudrais revenir, avant que nous abordions la période de guerre, sur une question. Vous m'avez longuement parlé de votre père, de ses activités sionistes à La Calamine, mais vous m'avez peu dit ce qu'il faisait comme sioniste, quand vous étiez à Bruxelles.

Henri Elberg: A Bruxelles, mon père était... Quand nous sommes venus à Bruxelles, mon père était toujours en contact avec plusieurs amis de Pologne qui étaient dans le même groupement que lui de sionisme et il continuait la même activité qu'il faisait à La Calamine, s'il y avait des passages à Bruxelles. Mais, malheureusement, la guerre a commencé en 40 et là, ça a stoppé.

Jacques Déom: Ça a stoppé. Est-ce que vous avez des souvenirs de contacts qu'il avait, par exemple, avec l'organisation sioniste ici à Bruxelles ? De gens qui seraient venus à la maison, par exemple ?

Henri Elberg: Oui, il a eu un contact avec... Il avait Max Katz, grand sioniste. Chose... qui était aussi, Abram Winnick, et il avait contact avec Nathan Kilewnik. Et c'était tous des gens qui étaient pour l'Israël et pour le sionisme. Mais il me racontait presque plus rien dans ce moment-là, parce que c'était très dangereux. La guerre était trop proche.

Jacques Déom: Donc, c'est tout ce que vous avez encore à raconter sur lui et ses...

Henri Elberg: C'est tout qu'est-ce que... Mais moi, dans ce moment-là, moi j'étais devenu déjà un peu plus âgé. J'avais 15 ans, et j'ai dû me... Je prenais mon chemin à part.

Jacques Déom: Vous n'êtes plus allé à l'Hanoar, par exemple ?

Henri Elberg: Je ne suis plus allé à l'Hanoar, parce que c'était très très dangereux. Le 10 mai, quand la guerre est déclarée, j'ai mis l'uniforme de scout et j'ai travaillé à la Croix-Rouge à la gare du Midi.

Jacques Déom: On va y revenir, si vous voulez. Toujours à propos de votre père: étant donné ses activités sionistes, est-ce que vous n'avez jamais entendu qu'il a regretté, par exemple, qu'ayant fait ce travail sioniste, il ne soit pas l'un des premiers auxquels on permette de partir?

Henri Elberg: Il a toujours regretté ça, mais il savait pas nous laisser... Il voulait pas nous laisser tomber, parce que il y a quatre personnes. S'il était seul, il y a longtemps il était parti! Et quatre personnes, c'est pas la même chose que une personne. Et surtout, ma mère était encore toujours invalide. Elle avait très difficile à marcher.

Jacques Déom: Je voulais aussi qu'on précise une chose, c'est la date approximative du décès de votre grand-père qui finançait tout ça, qui explique les difficultés que vous avez eues.

Henri Elberg: La date, ç'a dû être en 1935.

Jacques Déom: C'est ça, donc avant que vous arriviez à Bruxelles. D'accord, c'est ce que je voulais savoir. Bien, donc, dans ces années tout de suite avant guerre, vous avez peur ? Vous êtes conscient de la situation internationale ?

Henri Elberg: Je suis très conscient, parce que mon père me mettait toujours au courant de tout qu'est-ce qui se passait. Parce que, comme mon père était un politicien, il donnait même les informations aux autres. Il avait un groupement. Il m'a jamais parlé de ça... Et surtout, il allait au collège rue de Fiennes, où il y avait des jeunes gens de La Calamine, qui étaient cachés. Il fallait leur donner...

Jacques Déom: C'est pendant la guerre déjà, ça...

Henri Elberg: Oui, mais la guerre, c'est à 40. Nous sommes arrivés à 40. C'était en 40. Tout au début de 40, quand moi j'ai travaillé à la Croix-Rouge en gare du Midi, je voyais des gens passer qui venaient de La Calamine. Je les connaissais, et donc je les faisais partir et je devais conduire rue de Fiennes, au collège Notre-Dame. Et là, ils étaient cachés là, parce que, pour les Allemands, ils voulaient pas se rendre aux Allemands, parce que c'était des réfracteurs <sic>. Alors, au moment que je les passais là-bas, eux s'occupaient de ça. Il y avait le curé et les... Il y avait des curés qui s'occupaient d'eux et ils ont porté... Pendant toute la guerre, ils ont eu des uniformes de curé. Ils étaient sept. Et alors, le grand ami de mon père, c'était l'ex-bourgmestre de La Calamine, Schincks, qui était caché à Bruxelles ce moment-là, parce qu'il était recherché comme communiste, là-bas à La Calamine. Et il était caché, mais mon père lui fournissait du pain. Je fournissais du pain, je fournissais des cigarettes et c'est Schincks qui était le dirigeant de tous ces jeunes, parce que

c'était lui le dirigeant de La Calamine, de la Résistance de La Calamine. C'était des réfracteurs.

Jacques Déom: Je reviens un peu en arrière...

Henri Elberg: Ces patriotes, c'est Belges, hein! C'est pour la... On avait... Moi, j'étais dans ce moment-là. J'avais 15 ans et je fréquentais tous les amis de l'école 1 de Molenbeek et là, il y avait plusieurs garçons qui disaient: écoute! Viens jouer avec moi. Ça s'appelait le vieux cimetière à Molenbeek. Ça donnait rue Quatre-Vents... rue des Quatre-Vents. Et là, il y a un bunker. Et il y a un monsieur qui travaillait au téléphone, et il...

Jacques Déom: Je me permets de vous interrompre, parce que, avant qu'on arrive à la période vraiment de guerre, de résistance, je voudrais... voulais vous demander: comment est-ce que vous avez vécu le 10 mai ?

Henri Elberg: C'est arrivé... Mon père... On entendait... Je me rappelle que, vers 10 heures du matin, on entendait des avions qui passaient. Et ma mère et mon père... Nous sommes allés chez le voisin, parce qu'ils habitaient l'appartement avant, et on a été tous sur le balcon. Et j'ai vu ma mère, elle dit: c'est la guerre! Elle pleurait, ma mère pleurait. Et alors j'ai compris c'est la guerre. Et mon père dit: c'est la guerre. Les Allemands sont... Et sur cette balcon, mon père me dit: maintenant, il faut être très courageux, on doit se tenir tous ensemble. Comme moi j'étais... jeune... Je savais pas qu'est ce qu'était une guerre, parce qu'on a pas vécu une guerre. Rien qu'en parlant, on nous a dit à l'école: la guerre c'est très dangereux, et ci et ça. Alors, je me suis justement intéressé avec ce groupement. Alors, finalement, tout doucement, comme j'étais scout, j'avais déjà... Alors moi, je me suis engagé directement à la Croix-Rouge à la gare du Midi pour donner du café, des pistolets et tout ça. Le premier jour de la guerre. Pendant cinq jours, j'ai fait ça. Et alors, j'ai sorti des garçons de là, comme j'ai expliqué, pour les mettre au couvent, mais moi... La guerre continue. Et moi, les amis des écoles. Je travaillais déjà ce moment-là. Mais j'avais des amis de l'école qui m'ont... On se réunit toujours là, au vieux cimetière et là, il y avait un monsieur qui travaillait au téléphone et que lui il disait: c'est possible pour partir en Angleterre.

Jacques Déom: C'est celui que vous appelez Jef ?

Henri Elberg: ... chose, il... allait... Il dit: il y a moyen par Dilbeek, il y a un avion qui vient toutes les semaines chercher des jeunes gens pour partir en Angleterre.

Jacques Déom: Comment savait-il ça ?

Henri Elberg: Il était au téléphone. Il était... C'était un des premiers résistants en Belgique. Il avait déjà un réseau en 40. Et...

Jacques Déom: Comment il s'appelle ? C'est Jef comment ?

Henri Elberg: Je ne sais pas le nom. Il avait un café sur un coin, rue Quatre-Vents, et il avait deux filles. Et dans ce café-là... C'est le coin du vieux cimetière. Il venait nous rejoindre au vieux cimetière pour nous dire: voilà, qui veut partir ? Faut le signaler. Moi, j'avais peur... J'avais pas peur, j'avais mal au cœur pour laisser mes parents. On était tellement une famille qui était... Si moi je pars pour le moment... On ne dit rien aux Juifs, mais on savait les pogroms juifs vont arriver, parce que il y avait déjà en Allemagne... Il y avait déjà beaucoup de... En 39, il y a beaucoup d'immigrants allemands venaient à Bruxelles et ils expliquaient qu'est-ce qui se passait en Allemagne. Et on était au courant: ça va venir en Belgique la même chose. Au moment que l'Allemagne occupe la Belgique, ça va être la même chose. Alors, on disait en nous-mêmes... Je me disais en moi-même: je veux partir pour l'Angleterre, comment je vais expliquer ça à mes parents ? C'est très difficile. Alors je dis, je vais aller avec... Attendre encore une semaine, et encore une semaine. Et alors, la troisième semaine, j'ai rien dit, je suis parti. Mais avant ça, ce même groupement se donnait rendez-vous au parc Marie-José...

Jacques Déom: Qui est-ce qu'il y avait dans ce groupement ? Vous avez des noms ?

Henri Elberg: C'étaient deux frères, c'étaient des vendeurs de charbon de... Ce groupement... Ecoutez, il y a tellement des années. Je savais les noms, mais... Il y avait... On était en tout peut-être huit, neuf. Pas plus. Parce que c'était trop dangereux de se rassembler de trop. Et on était au parc Marie-José et là, on se rassemblait l'après-midi. Soit-disant, on allait jouer au parc Marie-José. Là, on se rassemblait. Mais il y avait un Allemand qui avait... chose... qui avait arrêté un jeune gens belge... de Todt...

Jacques Déom: ... de l'organisation Todt...

Henri Elberg: ... qui regardait partout où il y avait des jeunes gens pour emmener en Allemagne pour travailler en Allemagne. Alors, il y avait un Allemand... Moi, dans ce moment, j'avais 15 ans. Je sortais avec mes copains, j'allais... Et un jour, on est allés le soir prendre un verre dans un café rue Ransfort. Et là, il y avait plein des Allemands. Et alors, ils sont rentrés les Allemands là... Des Allemands de la Wehrmacht qui étaient là, qui venaient parce que le Petit Château était pas loin. Il y en avait... Parce qu'il y avait des filles, alors les Allemands sont rentrés. Alors, les Allemands ont commencé à danser et alors... Ils avaient pendu leur ceinturon à un porte-manteau. Il y avait un copain de nous qui a volé un revolver dehors, dans ce

moment-là. Et quand j'ai vu ça, moi je suis directement parti. Moi je dis: ça va sonner... Et tout le monde est sorti... Et alors, on a fermé le café, on a cherché le révolver et on l'a pas trouvé. Mais on a arrêté une ou plusieurs personnes ils étaient arrêtés... Parce que ils m'ont raconté. Ils ont emmené à Breendonck...

Jacques Déom: Les clients du café ?

Henri Elberg: Les clients du café! On les a amenés à Breendonck, des adultes...

Jacques Déom: Donc personne de votre groupe ?

Henri Elberg: Non, personne de notre... Des adultes. Mais il y avait un garçon de notre groupe qui était arrêté aussi. Et cet Allemand qui a fait ça, on a décidé l'avoir. Alors, il y avait une très jolie fille avec nous dans le groupe, qui a dit... Elle a commencé à fréquenter un peu avec cet Allemand spécialement. Elle l'a amené au parc Marie-José. Et là-bas, il y avait un petit étang. Et alors, je savais qu'est-ce qui va se passer. Il a dit: toi, tu vas rester là, parce que... comme tu es juif, c'est trop dangereux pour toi. Toi, tu vas faire attention il y a pas des Allemands qui rentrent dans le parc. Et nous, on va déjà faire son affaire. La jeune fille a eu rendez-vous avec lui. Il est venu et ils l'ont, avec un fil de fer, étranglé et mis un grand... une grande pierre. On l'a tué et on l'a mis dans l'étang au parc Marie-José. Mais les Allemands ont cherché ce soldat qui... ce bonhomme-là. Ils ont cherché partout. Et ils voulaient arrêter dix jeunes gens, mais ils l'ont pas fait, mais ils ont... Mais, après quelques jours, le corp est remonté. Ils l'ont trouvé. C'était même dans les journaux. Ni vu ni connu qui a fait ça, mais... Moi, j'étais au courant. Nous, on était au courant, car c'était notre groupement qui avait fait ça.

Jacques Déom: Qu'est-ce qu'on se disait dans le groupe après ça ? On...

Henri Elberg: Non. On avait peur. Il y avait personne qui a pas... On a tous peur, parce qu'on avait tué. C'était la première fois qu'on avait tué. Maintenant...

Jacques Déom: Et vous vous sentiez tous solidaires ? Il n'y en a pas qui ont dit: non, c'est trop dangereux...

Henri Elberg: Non, non, non. Il fallait défendre notre cause. Et alors, un ami me dit: écoute! toi, c'est trop dangereux, tu as une carte d'identité où y a marqué "Juif" dessus - c'était déjà en fin 41, c'était début 42 même - où il y a "Juif" dessus. Je vais te donner une carte d'identité de mon grand-père qui est mort. Et tu n'as qu'à faire changer la photo. Tu mettras une autre... tourner la date. Et on a fait une carte d'identité fausse d'un mort, d'un grand-père qui est mort. Mais mes parents savaient de rien! Quand je rentrais cette carte d'identité... A la maison, il y avait comme ça... de tapisserie qui était un peu défaite. J'ai glissé ça entre... Et quand je sortais, je

remettais dans la poche. Parce que, au début, je portais pas... Il y avait pas d'étoile au début. On portait pas l'étoile jusqu'en 42! Au moment que l'étoile est arrivée, j'ai dit: maintenant je vais partir pour l'Angleterre.

Jacques Déom: C'est donc en 42 que vous avez...

Henri Elberg: En février 42, je voulais partir en Angleterre. Parce que tous mes amis étaient partis. Si j'avais de l'argent, je pouvais partir. Parce que il y avait des passeurs demandaient 200.000 francs par personne pour partir en Angleterre. J'avais de la famille qui habitait rue Birmingham: eux sont partis pour la Suisse. Eux, ils avaient de l'argent, ils ont payé le passeur. Mais nous, on n'avait pas d'argent, on ne savait pas passer. On était bloqués. Alors, comme c'était le seul moyen de sortir, j'ai rien dit à mes parents. Je me suis préparé, sans rien, et je suis parti. On était cinq personnes. On est partis pour Dilbeek. Et l'avion n'est pas venu! On a dû retourner. C'était en 41, je vous parle. Il y avait pas encore la résistance officielle. Et après ça, j'ai dit à un ami à moi, de La Calamine justement, et je lui raconte l'histoire de... il s'appelle Marcel Stammen. Lui était policier à Anderlecht. Un policier à Anderlecht, normal. Il était plus âgé que moi, beaucoup plus âgé. Il avait cinq ans en plus de moi. Et il venait de La Calamine. Et lui, il travaillait à la police et, en même temps, il travaillait... Il avait déjà... le premier noyau de résistance. Je lui ai mis dans la main la résistance qui était là, chose... qui était rue de Fiennes, qu'il s'occupe de eux. Et, en même temps, il donnait tous les nouvelles. Il travaillait chez des Allemands, à la Brusseler Zeitung. Et là, il avait des nouvelles. Il a dû porter... Moi, je me rappelle... Il m'a dit: Henri <il prononce "Hori">, écoute! Moi, j'ai une mission à faire à la Brusseler Zeitung. Je vais au Brusseler Zeitung. Quand je sors, tu restes pas avec moi, tu me suis. Fais attention qu'on me suit pas. Il avait un point dans un autre côté, à Schaerbeek, pour remettre le message. Je ne sais pas qu'est-ce que c'était, mais il avait peur qu'il était suivi. Alors, comme ça, je faisais de temps en temps avec lui... chose... de la résistance. Moi, j'ai mon ami... Il y a un Juif allemand...

Jacques Déom: Je me permets de vous arrêter, parce qu'il y a beaucoup de choses là-dedans... Je voudrais qu'on revienne un peu en arrière, parce, là, on est déjà en 41. En octobre 40, il y a l'enregistrement au registre des Juifs.

Henri Elberg: Oui, il fallait que je m'enregistre. Il fallait que je m'enregistre, parce que si on nous enregistrait pas, ils avaient tout de même notre nom. Il avaient tout de même... chose... On prenait le chose... On était inscrits au comité... au chose des Juifs, parce que j'étais à l'Hanoar... J'ai fréquenté les Juifs. Et si on avait besoin quelque chose, des papiers ou quoi, on allait au chose... au comité juif. Et c'est comme ça le comité juif avait toutes les listes. Si je le faisais pas, les Allemands le... Ils avaient toute la liste de tous les Juifs de Bruxelles par le comité juif, rue de la Caserne.

Jacques Déom: Vous n'avez pas envisagé de vous cacher à ce moment-là ?

Henri Elberg: Non, il y avait pas moyen. Il y avait pas moyen de se cacher, parce qu'on ne savait pas qu'ils allaient si loin! Il fallait s'inscrire, c'est tout! Alors mon père nous a inscrits au registre des Juifs.

Jacques Déom: Il y a eu une discussion en famille à propos de ça ou ça a été évident ?

Henri Elberg: Non, c'était tout à fait normal. C'était normal. On nous laissait tranquilles à ce moment-là, en 41! On ne savait pas qu'est-ce que ça faisait après. On n'avait pas l'idée qu'ils vont nous exterminer... déporter! C'était justement pour le registre comme... Et on s'est inscrit dans le registre juif. En face de chez moi, il y a un garçon qui vient habiter, un réfugié de l'Allemagne, de Berlin. Il s'appelle Jakubowicz. C'est devenu mon copain et je dis: voilà! tu vas avec moi...

Jacques Déom: C'est Sigi ?

Henri Elberg: Sigi, oui. Tu vas avec moi, on va sortir ensemble, tout ça. Mais je lui ai jamais parlé de la Résistance. C'était trop dangereux et je voulais pas mettre... Depuis qu'on a tué ce garçon, je me suis éloigné, parce que ça devenait trop dangereux comme juif. Pour moi, c'était devenu trop dangereux. Je me tenais dans le côté de Marcel Stammen, où je pouvais travailler de cet côté-là, parce que il venait de La Calamine comme moi. Et alors je dis: Sigi! ça c'est Marcel et tout ça, c'est en ordre. Il dit: nous allons avoir une réunion au... chose... au petit Casino, en dessous de l'Atlanta. Ça s'appelait le Petit Casino. C'était une salle de danse... Une salle où on se rencontrait tous des jeunes. En 42.

Jacques Déom: Vous y alliez déjà en 41 ? Vous y alliez régulièrement?

Henri Elberg: Oui, parce qu'on se rencontrait tous les jeunes Juifs on se rencontrait là et les jeunes filles juives on se... C'était le seul endroit qu'on était tranquilles. Parce que on était en-dessous. On nous voyait pas avec l'étoile. Et on était... Et il y avait des non-Juifs aussi naturellement. On était mélangés là. Et un jour, il y a une rafle. C'était un jeudi, je me rappelle. C'était en 42. C'était en juillet 42, il y a une rafle là... Août 42, il y avait une rafle là. En août 42, et on allait tout le monde dehors, tous les jeunes gens dehors. Rien que les jeunes gens. Il y avait Sigi Jakubowicz, il y avait encore plusieurs... On était sept, huit...

Jacques Déom: Berber et les frères Fessel, ils étaient déjà là ?

Henri Elberg: Non, ils étaient pas là. Eux, ils étaient pas là. Et alors, Sigi était avec moi. C'était seul, et encore deux, trois autres, mais je les ai plus vus après. D'abord,

on nous met en-haut. Il y avait un camion devant la porte. Non-Juifs et Juifs, tous ensemble. La rafle, tous les hommes... On était une vingtaine pour Breendonck. Attendez! C'était comme ça, vers 5h, 6h de l'après-midi. C'était le thé... A 4 heures ça commençait. 6 heures. On est arrivés... Le camion est arrivé à Breendonck. Ils disaient: Juden, un côté; non Juden de l'autre côté. Alors moi, j'étais avec Sigi, le côté juif là et encore deux, trois on était... Alors ils disaient: voilà! vous Juden, vous allez demain chercher votre papier et partir à Malines. Autrement, on va prendre vos parents. Les non-Juifs, ils ont mis à Breendonck, ils ont resté à Breendonck. Le camion est parti vers l'avenue Louise et ils nous ont déchargés... C'était vers 7, 8 heures du soir, même pas 8 heures... à la Bourse, les Juifs. Et le lendemain, il dit, vous allez chercher le papier, autrement on va prendre vos parents. Qu'est ce qu'il fallait faire ?

Jacques Déom: Je vous arrête, parce qu'il y a énormément de choses là-dedans. Il faut revenir quand même un peu à la Résistance. Vous m'aviez parlé du pharmacien existe.

Henri Elberg: Oui, çui-là, on a tué. Le pharmacien... Le groupe où j'étais, ils l'ont tué, une nuit, parce qu'il avait dénoncé des jeunes gens de nous autres pour partir en Allemagne travailler. C'est lui qui recrutait des jeunes gens pour l'Allemagne. Et tous ceux-là qui ont refusé, il les a recrutés... dénoncés aux Allemands. Alors, on a su ça et notre groupement l'a tué la nuit. Et alors, je n'osais plus sortir pendant deux jours, quand c'était fait.

Jacques Déom: Vous avez assisté à la...?

Henri Elberg: Non, j'ai pas assisté. Non j'ai pas assisté à cette chose, mais c'était mon groupement.

Jacques Déom: Donc, du groupement de résistance, vous avez en fait deux souvenirs, c'est l'Allemand de Todt et le pharmacien. Il y a eu d'autres choses que ce groupement a faites ?

Henri Elberg: Non, le groupement, ils se sont séparés. C'est là qu'ils sont partis en Angleterre. Il y en a encore qui sont partis en Angleterre. Et le restant, je les plus jamais vus parce que moi je... J'avais peur parce que j'étais juif. C'était trop dangereux pour moi de me mêler pour le moment.

Jacques Déom: Et la mort du pharmacien, c'était quand, c'était en 42 ?

Henri Elberg: C'était en 42. C'était en janvier 42 ? On l'a tué, la nuit! Et c'est lui qui dénonçait tous les jeunes gens pour les envoyer en Allemagne. C'était un grand existe.

Jacques Déom: Je voudrais qu'on revienne un peu à Marcel Stammen. Qu'est-ce que vous savez encore de lui ?

Henri Elberg: Marcel Stammen, c'est un garçon que j'ai vu après la guerre aussi et il a fait beaucoup de choses pour la Résistance. Et je l'ai plus vu après mon arrestation. Alors, quand moi je suis arrivé à la maison, voilà! je dis, je dois aller demain me présenter au Judenrat pour chercher les papiers pour partir à Malines. Autrement, on vient vous chercher. Mais c'est seulement pour travailler, je les ai préparés! C'était pas pour... Ma mère avait pleuré. Mon père... Ils m'ont préparé, comme j'étais scout, ils m'ont préparé un sac à dos comme des scouts. Et mon copain, c'était la même chose. Mais lui, comme il est de l'Allemagne, lui est arrivé et, trois heures après, on a pris ses parents. Ils sont venus avec le même train... Comme des Juifs allemands.

Jacques Déom: Il habitait où, Sigi ?

Henri Elberg: Rue de la Princesse, en face de moi.

Jacques Déom: Juste en face. Donc vous avez vu ça ?

Henri Elberg: Oui, j'ai vu. Moi, j'ai dû me présenter à Malines avec lui et, l'après-midi... matin... l'après-midi, ses parents étaient là. Sa mère, et sa sœur et sa tante. Toute la maison ils ont vidé, parce que c'était des Juifs allemands. Nous, on n'était pas allemands, alors... On a encore eu de la chance, mes parents...

Jacques Déom: J'en profite pour... A ce moment-là, vous n'étiez pas belges ?

Henri Elberg: Non. J'étais apatride à ce moment-là. J'étais polonais, oui, comme je suis né en Pologne, et j'étais polonais sur la carte d'identité.

Jacques Déom: Et toute votre famille ?

Henri Elberg: Et toute ma famille était polonaise.

Jacques Déom: Quand vous êtes arrêté, qu'est-ce que vous éprouvez? C'est l'angoisse de... ?

Henri Elberg: D'abord, quand nous sommes arrivés à Malines, on nous a tout enlevé. Les bijoux, l'argent, tout, tout, tout. Il fallait tout donner. Il fallait rien avoir.

Jacques Déom: Et vous aviez emporté quelque chose ?

Henri Elberg: Oui, j'avais mes bijoux. J'avais ma montre, j'avais ma bague, j'avais mon étui à cigarettes - je fumais dans ce moment-là - en argent, avec mes initiales dessus. J'avais ma pingle <sic> de cravatte en or.

Jacques Déom: Vous aviez de l'argent ?

Henri Elberg: J'avais de l'argent, mais j'avais laissé le plus pour mes parents. Et j'avais de l'argent. J'avais... Qu'est-ce que j'avais épargné, j'avais un peu d'argent.

Jacques Déom: Qu'est-ce que vos parents vous avaient dit ? Ils vous avaient donné des conseils ?

Henri Elberg: Moi, j'avais fait un mot de passe avec mes parents. Au cas où je serais très mal, je vous écris une carte de là-bas - on avait droit d'écrire une carte de là-bas, une seule, qu'on est bien arrivé - je dis, je suis bien arrivé à Malines, "Bleibt munter und gesund". Ça veut dire cachez-vous ! "Bleibt", et j'avais souligné "bleibt". Ils ont compris: il faut se cacher. A Malines là-bas d'abord, c'était un... chose de passage. On était là, à la caserne même. On était à trente dans une toute petite pièce. On dormait sur la paille. On a cherché un botte de paille en face. On dormait là-dessus. Et alors, ils commençaient déjà l'appel. Ils faisaient l'appel. On avait... Ils donnaient un litre de soupe, je me rappelle, et ils donnaient un morceau de pain à Malines. Et il y avait des familles avec des enfants, il y avait... Tout était mélangé là.

Jacques Déom: A part Sigi et sa famille, il y en avait d'autres que vous connaissiez ?

Henri Elberg: Oui, j'ai connu des <de> Liège. Les Fessel étaient là à Malines en même temps que moi, qui venait de Breendonck avec son frère. Il y avait Alfred Berber, qui était là. Il y avait plusieurs familles juives, que je connaissais, qui étaient là. Il fallait se préparer pour partir. Alors, on demandait à Malines des gens pour décharger des wagons, avec la paille qui venait jusque Malines, pour les décharger et les mettre... Je dis à Sigi: viens! on va aller décharger les wagons de la paille... se présenter. On se présentait et peut-être on avait le moyen de se sauver! Et j'ai cherché tous les moyens de me sauver de Malines, parce que je voyais qu'est-ce que... Je voyais, c'était vraiment... Malines, c'était plutôt, ils se moquaient de nous. Ils prenaient des Juifs et ils faisaient couper un Juif à l'autre sa barbe. Et ils prenaient le "tales" et ils faisaient un jeu avec ça. Ils faisaient habiller le tales. Il fallait le prier, pour filmer, pour faire des photos...

Jacques Déom: ... de la propagande ?...

Henri Elberg: De la propagande: voyez les Juifs comment il sont. Vraiment, ça faisait mal au cœur. Dans ce moment-là, j'avais même pas 17 ans et j'avais mal au

cœur... tout ça. J'ai pas tellement connu le judaïsme, parce que je venais... Là, je voyais vraiment... Ils montraient vraiment leur judaïsme. Et alors, ils dansaient, dansant... Et tout ça avec pour filmer...

Jacques Déom: Pour humilier les gens...

Henri Elberg: Humilier.

Jacques Déom: Vous avez vu battre des gens ou des mauvais traitements physiques ?

Henri Elberg: Oui, oui, oui ? Celui-là qui voulait pas faire qu'est-ce qu'ils voulaient commençaient à taper dessus avec... Il y avait des kapos, là. Il y avait des gens là, qui étaient de... Je sais pas... de prison, qui commençaient à discipliner. Il y avait un kapo. Il y avait un chef pour cette baraque-là, il y avait un chef pour l'autre baraque là. Il y avait plusieurs femmes qui inscrivait là et tout ça... Ceux-là, ils étaient bien soignés, parce que on les avait besoin. Ceux-là qu'on avait plus besoin, il fallait l'envoyer pour exterminer. Mais on le savait pas. On croyait toujours: on va aller travailler en Allemagne. Alors, jusque avant que nous sommes sortis de Malines, c'était tous les soirs comme ça: vous devez se présenter de cette numéro-là jusqu'à cette numéro-là. Il y a le transport. Le wagon venait jusque devant la caserne et on poussait les gens dans le wagon. Jusque... Moi, j'étais au 8^{ème} convoi, c'était au 1^{er} septembre, oui... 1^{er} septembre 42. Avec toute le gam... Avec mes amis, que j'ai été arrêté avec eux. On nous a poussés dans wagon.

Jacques Déom: Vous êtes resté combien de temps à Malines ?

Henri Elberg: Quatre jours, je crois...

Jacques Déom: Et qu'avez-vous vu sur ce temps-là... ?

Henri Elberg: Je suis, ou attendez... Oui, quatre jours. Et j'ai vu un transport qui est parti, le 7^{ème} transport est parti. Et après, c'est le nôtre. Quatre jours après, c'est le nôtre.

Jacques Déom: Et en voyant ce transport précédent, vous vous êtes dit: mais...

Henri Elberg: Non, on se disait: ils vont travailler en Allemagne. C'est ça... Vous allez travailler... Vous allez boire, manger, par micro... Ils nous flattaient par micro. Ils étaient contents de sortir de Malines, parce que Malines, ça commençait à être très ... Je sais pas... Pour se laver, il fallait faire le file, parce qu'il y avait beaucoup de monde. Pour manger, il fallait faire le file avec une... On venait de la maison, on avait encore un peu... Laissé la nourriture, ils ont laissé qu'est-ce qu'on a encore eu

de la maison... Le restant pas. Ils ont pris... Pas le vêtement, ils ont pas pris à Malines. Ni les vêtements, ni la nourriture.

Jacques Déom: Mais les objets de valeur...

Henri Elberg: ... ils ont pris. Et carte d'identité. Tout, notre carte d'identité et tout. Et ils nous ont donné un numéro. A Malines. Je crois que j'ai le 508. Malines, quelque chose.

Jacques Déom: Vous êtes resté pratiquement constamment dans la même salle à Malines ? Vous circuliez ?

Henri Elberg: On pouvait circuler à Malines. Maintenant, je suis resté. Je regardais des gens. Il y avait de Liège qui sont arrivés, partout, rue de Mérode il y avait... Ils venaient de là où il y avait... comment?... des rafles. Ils les apportaient à Malines. Alors, il y avait des gens des rafles qui sont arrivés. Beaucoup de Viennois < fiennois ??? > de la rue de Mérode est arrivé. A ce moment-là, toutes les Juifs de la rue de Mérode qui étaient encore visibles, ils les ont amenés à Malines. Tout Seraing est arrivé, de Liège sont arrivés dans ce moment-là.

Jacques Déom: Et votre idée de vous échapper ?

Henri Elberg: Oui, je croyais m'échapper. Quand je allais chercher la paille, je croyais m'échapper par le toit. Et je regardais... Et c'était très haut, la caserne de Malines est très haut. Et je regardais par l'autre côté. Il y avait la canal et la rue. Si la maison était près du canal, j'aurais sauté dans la canal, mais c'était pas possible, c'était trop large. Il n'y avait pas moyen de sortir de Malines. Mais alors, je dis, je vais m'essayer m'échapper dans le train. Il y avait pas moyen, parce qu'il y avait un SS... il y avait deux SS sur le train, sur chaque wagon.

Jacques Déom: Il y en a d'autres qui ont essayé de s'enfuir, quand vous étiez là ?

Henri Elberg: Non. Personne. C'était tout premier... Il y avait deux transports par semaine. Le 8^{ème}, il y avait que un mois le transport a commencé, même pas un mois! Moi, je suis du troisième semaine de... avant que l'organisation a marché bien. Alors, ils ont commencé. Alors nous sommes rentrés dans le wagon.

Jacques Déom: Vous êtes rentré ou on vous a poussé ?

Henri Elberg: On nous a poussés dans le wagon par file. On a sorti un par un de la porte de Malines, parce qu'ils avaient pas ouvert toute la porte... Par la petite porte et directement dans le train. Et moi, j'étais avec mon copain, sa mère, sa sœur, sa tante, dans le même wagon. Et on reste là, on reste là. On voyageait comme ça une

nuît. On est partis à 6 heures du soir, je crois, ou même plus tôt. Et on est arrivés le lendemain matin à Kobel... ? Kobelt ? J'ai marqué ça...

Jacques Déom: Vous avez dit Kozel .

Henri Elberg: A Kozel . On est arrivés à Kozel ..

Jacques Déom: Mais qu'est-ce qui se passe dans le wagon ? Tous ces gens ensemble ?

Henri Elberg: Qu'est-ce qui se passe ? On attend, on attend. On ne sait pas où on est arrêtés et il y a des avions qui passent au-dessus et on est arrêtés. On avait un pain avec, c'est tout. On avait reçu un seau d'eau. On nous a mis un seau d'eau et on prenait avec un gobelet de l'eau pour boire jusqu'à... Et alors, à Kozel , le train stoppe. Tous les jeunes gens de 14 ans, rien que des hommes, de 14 jusqu'à 50 ans doivent descendre du train. Alors, ça a commencé...

Jacques Déom: Ça faisait combien de gens, ça ? Dans le wagon, il y avait combien ? C'était bourré ?

Henri Elberg: Non, on était parti peut-être huit cents personnes, ou mille personnes de Malines. C'était plusieurs wagons...

Jacques Déom: Et dans votre wagon ?

Henri Elberg: Quatre-vingts personnes. Et tous les jeunes... Alors, les femmes commençaient à hurler, les enfants commençaient, les papas, et on descendait des wagons. Et de là, on a marché pendant cinq kilomètres.

Jacques Déom: Les femmes et les enfants...

Henri Elberg: Les femmes et les enfants sont restés dans le train. Ils sont partis directement vers... Nous, on ne savait pas où. Après, on a su qu'ils sont partis à Birkenau, directement pour l'extermination. C'était le premier convoi... Un des tout premiers convois... Ils sont partis vers Birkenau. Et nous, on est partis... On a fait peut-être six kilomètres à pied. On est arrivés à Sakrau.

Jacques Déom: Dans ce contexte, vous aviez l'occasion de parler ? Par exemple, Sigi, il est séparé de sa famille...

Henri Elberg: Oui, on n'avait pas parlé. On n'avait pas parlé. Mais on ne savait presque plus parler tellement notre... On ne savait... On regardait à gauche, à droite, où on va, où on va nous emmener. Qu'est-ce qu'on va faire avec nous... ? Il

dit: c'est pour travailler, il dit, les hommes ils doivent travailler. On arrivait là à Sakrau. On a mis dans un bac. Et là, à Sakrau, il y avait des Français, il y avait des Hollandais déjà, aussi arrivés la même façon comme nous sommes arrivés, déchargés là. Et là, c'était un Sammlungslager, ça s'appelait, rassemblement.

Jacques Déom: Et ça se présente comment ?

Henri Elberg: C'était des baraques, c'était assez grand. Il y avait une cinquantaine de baraques. Et dans chaque baraque, il y avait soixante personnes, je crois soixante personnes et alors nous, les Belges, se tenaient toujours ensemble. Et alors lendemain... Enfin, on est restés dans cette baraque. On a... Ils ont donné... on pouvait se laver. On avait notre vêtement de la maison et tout. On avait la valise de la maison, on avait notre vêtement de la maison... Pour se laver... On avait encore bonne mine. On était bien, parce que on était seulement même pas huit jours partis de la maison. Et alors, ils disaient: demain, vous allez travailler pour savoir dans quelle usine on va vous mettre. Et alors moi, on nous prend pour travailler... Par colonnes de cinquante personnes, on nous voit un grand talus, là. Et il fallait remplir des petits wagons avec des pierres et tout ça. Mais, on était pas habitués à tout ça! Mais on disait: toi tu fais ça, toi tu fais ça... Et ils tapaient en même temps: Los! Los! Et ils tapaient en même temps, ils frappaient déjà. Si tu savais pas, ils te montraient comment tu dois faire et ils frappaient. Il y avait des kapos. Des Polonais, des kapos polonais. Des Juifs polonais qui z'étaient du ghetto ou quoi, ou qui venaient... qui z'étaient déjà dans un autre camp. Et ils ont déjà travaillé, et ils nous apprenaient comment travailler. Et on arrivait...

Jacques Déom: Ce travail, c'est...?

Henri Elberg: C'est inutile! Pour faire montrer: vous savez travailler ou vous savez pas. Si vous savez pas travailler, vous êtes mis sur le côté pour envoyer à Birkenau. C'était une sélection pour savoir vous savez travailler! Tous ces gens-là qui savaient pas travailler, on les a mis de côté et ils sont partis.

Jacques Déom: Vous les avez vus partir ?

Henri Elberg: Oui, oui, un autre à côté...

Jacques Déom: Et vous ne saviez pas ce qu'ils devenaient ?

Henri Elberg: Non, on ne savait pas qu'est-ce qu'ils... Pour un "travail léger", ils ont dit...

Et nous, on était avec mes copains, avec Sigi et... tous... Fessel... Tout le monde était avec moi dans la... Et nous disaient comme ça: lendemain, appel. Il y a un bonhomme qui vient, deux trois grands SS, avec un bonhomme avec une canne et il

boîtais comme ça... Il fallait se déshabiller, juste tenir le pantalon. Et ils regardaient mes muscles, juste comme on regarde des chevaux sur un marché de chevaux pour voir qu'ils sont capables pour travailler ou pour... Alors, ils disaient: côté, côté, côté. On n'avait pas été tatoué sur le bras. Parce que on tatouait pas, dans ce moment-là, on... parce que on exterminait là, parce que ça valait pas la peine les tatouer, les gens. On tatouait seulement les gens qui savent travailler, ceux-là qu'on a besoin. Les autres, ils doivent être exterminés. C'est pour ça ils avaient pas tatoué. Alors, il nous a mis sur le côté. Il y avait des Hollandais, il y avait des Français, il y avait nous. Environ deux cents personnes. Et vous allez partir transport. Alors, on a marché comme ça six kilomètres. On a arrivé à un wagon... On nous a mis sur le wagon et on a été tout près de Gleiwitz, tout près de Sosnowiec et Katowice...

Jacques Déom: Je vous arrête, parce que... Vous êtes resté là combien de temps ?

Henri Elberg: Là, trois jours. Chose... à Sakrau, trois jours. Et de là, nous sommes partis à... An... An... Annaberg.

Jacques Déom: Annaberg. J'ai noté: Anhalt.

Henri Elberg: On est parti à Anhalt . Nous sommes partis à Anhalt. Et sur le chemin Anhalt, le train venait pas jusque Anhalt même. On était comme ça deux cents personnes. Et on marche à pied jusque le camp de Anhalt. Anhalt appartenait à Fürstengrube. C'était deux mines de IG Farben, qui étaient à six kilomètres un de l'autre. Alors on est arrivés à Anhalt et là on va à pied.

Jacques Déom: Quand vous arrivez, ça se présente comment ?

Henri Elberg: Attendez! On descend du wagon. Et alors, on se met sur le rang, six en rang, deux cents personnes, six. On avance. Mais une fois qu'on voit une colonne qui descend de Anhalt, qui part, et on regarde ces gens. Et je regardais mon copain. Il dit: c'est pas possible! C'était des cadavres qui marchaient! C'étaient des Juifs polonais qui étaient déjà trois, quatre mois à Anhalt qui z'ont travaillé là. Et ils étaient déjà devenus des cadavres, des muselman on appelle ça. Alors, ils... Et ils nous montrent: Himmelkommando. Ils vont au Himmelkommando. Nous, on savait pas qu'est-ce que ça veut dire. En passant, il dit: ... Himmelkommando. Nous, on ne savait pas qu'est-ce que c'était. Ils sont partis pour Birkenau. Pour l'extermination. Ils avaient plus de force de travailler.

Jacques Déom: A ce moment-là, votre idée - on est ici pour travailler - ça tient toujours ou vous commencez à vous dire...

Henri Elberg: On commençait à avoir peur. On commence... On est maintenant à Anhalt. On partage le travail. Moi, j'avais un travail: porter du bois, du bois pour faire

les fondations de la mine d'Anhalt. Mon copain avec moi et... Fessel aussi. Fessel travaillait dans la mine en-bas. Et on est restés comme ça environ quatre, cinq mois.

Jacques Déom: Quatre, cinq mois...

Henri Elberg: Et entre ça, à Anhalt, à Anhalt on se lave, on se lave. Et il y a un monsieur <Slepac> qui demande... Il y a une sélection qui va venir, parce que celui-là qui sait pas travailler ici, il va avoir un "travail léger". Je parle avec lui. Il est en train de se raser. Il dit: moi, d'où vous venez ? Moi, je viens de Bruxelles. Moi, je connaissais pas ce monsieur. Et il était avec mon convoi. On ne connaissait pas tout le monde! Il dit: moi, j'ai habité rue de Fiennes, je... Ah bon! Ci et ça. J'ai caché une petite fille en Belgique. Et ma femme est déportée aussi. Et maintenant, j'ai demandé un travail plus léger, parce que moi, c'est trop lourd pour moi, moi je sais pas faire ça. Parce que moi, j'ai toujours été dans... J'ai fait l'université. J'étais dans le photo et tout ça. Il dit: moi... Je dis: je vais essayer aussi un travail léger. Je pensais à ça aussi. Je dis, non je dis. J'avais un bon travail. Je portais des bois toute la journée, je travaillais, j'avais à manger, on me laissait tranquille. Et lui est parti avec un convoi de septante personnes Et septante personnes sont parties pour le "travail léger". Plus jamais personne n'a vu... Ça veut dire: sont partis à Birkenau. Extermination. Et comme ça ils faisaient... C'est pour ça il n'y avait pas de numéro sur le bras.

Jacques Déom: Ce monsieur... La petite fille après, vous l'avez...

Henri Elberg: C'est elle! <Montre dans la pièce voisine>...

Jacques Déom: C'est votre femme.

Henri Elberg: C'est ma femme. Et il avait pas plus que 37 ou 38 ans.

Jacques Déom: Et vous êtes sûr que c'était lui ?

Henri Elberg: Oui, c'était lui. Il n'y a avait pas d'autre... C'était lui... C'était lui... C'est un hasard dans la vie. J'ai eu beaucoup des hasards dans la vie.

Jacques Déom: Quand est-ce qu'il avait été arrêté ?

Henri Elberg: En même temps que moi! En même temps que moi! Même convoi. Je le connaissais pas.

Jacques Déom: Les "travaux légers", on demandait des gens pour les "travaux légers" régulièrement, quand vous étiez...

Henri Elberg: Ils disaient ça, mais il y avait pas de travaux légers!

Jacques Déom: Mais je veux dire: régulièrement, on disait...

Henri Elberg: Alors, on est restés là deux mois à Anhalt. Et un mort qu'on a tué: il savait pas pousser sa charrette, on l'a tué, on l'a fusillé. Et ils ont dit qu'il était tombé entre deux char... C'était pas... Il est tombé, il a eu un accident de travail! Alors, comme on avait pas de four crématoire, on l'a mis dans un bois. On est allés dans le bois. On a fait un trou, on l'a jeté dedans, on a fermé. A Anhalt, tout près d'Anhalt, dans un bois. Et je me disais en moi-même - que j'étais si naïf! - qu'est-ce qu'on va dire à la famille ? J'étais tellement naïf dans ce moment: qu'est-ce qu'on va dire à la famille ? Il est mort. Et j'ai pas pensé que le "travail léger" on z'allait les tuer ! Tout ça, je ne savais pas...

Jacques Déom: C'est après que vous vous en êtes rendu compte...

Henri Elberg: Et je dis Sigi mon copain, je dis: Sigi! Toi, tu vas... On faisait à Anhalt aussi les canalisations. On faisait des trous. Et chacun devait faire un mètre profonde sur quatre-vingts centimètres de largeur pour mettre des canalisations là-dedans, ou des fils électriques. Et on les mettait dans un trou. Et Los! Los! Los! il disait le Vorarbeiter. Il disait: il faut une heure et alors faire un autre plus loin. Mais mon copain, il savait pas, Sigi. Je dis: Sigi, écoute! Il était un chanteur de la synagogue. C'était un hazan. Je dis: écoute! Sigi, mets-toi dans mon trou, je vais continuer. Lui s'est mis dans mon trou et moi, j'ai continué. Et il dit: oh! Henri ! Moi, je sais pas faire ça, je sais plus, il dit comme ça. Après, nous sommes restés trois mois là-bas et nous sommes... J'ai reçu encore un morceau de bois sur ma jambe et j'ai cassé... C'était pas cassé, c'était rafflé <sic>. Et j'ai mis un morceau de bois dessus et tourné. Et malgré tout, ça commençait à boîter. J'ai toujours continué à travailler. Je dis: si je travaille pas, on va me changer, parce que je voulais rester avec tout le monde ensemble. On se tenait! Tout... On était sept, huit copains, on se tenait!

Jacques Déom: Je vous arrête, parce que c'est très important de clarifier les choses. A ce moment-là, comment est-ce que vous voyez l'avenir ? Vous vous dites, on ...

Henri Elberg: On avait l'espoir de revenir. La vie... On pense à revenir. On pense à la vie, survivre. On pense... les parents qui sont... Je savais pas, moi, que mes parents étaient déportés. On pense survivre, c'est tout. On voulait vivre. Manger... On avait faim. Mais ça allait encore. On avait un pain pour six, hein! On avait une tranche de pain. Un pain pour six.

Jacques Déom: Comment est-ce qu'on mangeait ? Je veux dire: la journée, comment est-ce que...

Henri Elberg: La journée... On partait... Le matin on partait. Un pain pour six et un morceau de margarine. C'était l'usine qui payait ça, qui nourrissait... le manger pour le ouvrier... l'usine, la mine, IG Farben... Et là, le matin, on partageait ça, on prenait un pain, on coupait en six, on se tournait: c'est pour toi, n°1, n°2. Chacun...

Jacques Déom: Chacun partait avec sa ration ?

Henri Elberg: Chacun partait avec ses rations. C'était... Et on avait encore pris une corde avec un petit morceau... chose... un morceau de bois avec deux morceaux et des clous... pour voir si c'est la même grosseur de pain. Si c'était trop peu, on coupait un peu du tranche comme ça. Et chacun avait sa ration et... on le mangeait le matin, parce qu'on n'avait plus rien.

Jacques Déom: Donc, une ration de pain le matin pour toute la journée...

Henri Elberg: Parce qu'il fallait le manger, parce que, autrement, on avait peur qu'on le vole. Alors, le soir, on arrivait. Il y avait du café. C'était du chicorée, là, quelque chose... Tant que vous voulez, ça y avait. Et alors y avait... Un litre de soupe, c'était... comme ça une soupière, qu'on arrivait à six heures, avec des pommes de terre dedans, des betteraves dedans, des carottes dedans, toutes des légumes, pas pluchés <sic> hein!

Jacques Déom: Crus... Bouillis

Henri Elberg: Bouillis. Il y avait peut-être un os ou quoi là-dedans, je sais pas. De toute façon, il fallait que ça nourrissait, parce que il fallait travailler. Pouvaient pas nous faire... Et on avait ça une fois par jour et c'était tout. Le matin et le soir, c'est tout.

Jacques Déom: La journée-type ? Vous vous levez à quelle heure ?

Henri Elberg: A 6 heures.

Jacques Déom: Comment ? C'était...

Henri Elberg: D'abord, six heures, on se lavait.

Jacques Déom: On vous réveillait comment ? C'était... des cris, au clairon!

Henri Elberg: La sonnette. Il y avait une cloche. Six heures: tout le monde debout! Et alors, on allait se laver. Il y avait des douches. Il y avait une baraque où il y avait que tout des douches. On se lavait...

Jacques Déom: Chaude ?

Henri Elberg: Il y avait chaud et froid. Il y avait chaud et froid, parce que ça passe avec la même chaudière de la cuisine. Ils avaient fait ça une façon où c'était l'eau chaude de l'usine de la mine qui coulait par là. De toute façon, on est restés trois mois là-bas.

Jacques Déom: Excusez-moi, mais c'est important pour l'image de tout ça. C'est certainement douloureux pour vous, mais il faut... Vous preniez votre douche et puis...

Henri Elberg: On s'habillait, et puis, à 7 heures du matin, il y avait appel. On sifflait et tout le monde debout et celui-là qu'y avait pas, il allait au Krankenbau. Et vous savez qu'est-ce que c'est le Krankenbau ? Ça veut dire: il y avait une baraque spéciale là pour les malades. Et il y avait un docteur. Et que vous restez plus que deux jours, on vous donnait une piqûre d'air.

Jacques Déom: Vous saviez ça, à ce moment-là ?

Henri Elberg: On le savait. On le savait. Tout le monde avait peur du Krankenbau. On est restés là pendant trois mois. Nous sommes partis...

Jacques Déom: Excusez-moi. Il y a l'appel, et puis... Est-ce que vous faites le même travail tout le temps que vous êtes resté ?

Henri Elberg: Non, ça changeait. On faisait des trous. On apportait des bois pour la mine. On a déraciné des... racines des arbres.

Jacques Déom: Arraché des racines ?

Henri Elberg: Oui, mais c'était très dur ça. C'était un des plus durs travaux, arracher des racines des arbres, parce qu'on avait besoin le terrain pour faire une usine là-dessus.

Jacques Déom: Donc, il fallait arracher les racines du terrain...

Henri Elberg: D'abord, on coupait les arbres. Les arbres étaient coupés. Il fallait nettoyer les arbres. Et quand les arbres sont nettoyés, il fallait porter ou tirer comme des chevaux jusque la scierie pour que...

Jacques Déom: C'était des hommes qui tiraient ça ?

Henri Elberg: Oui, des hommes...

Jacques Déom: Il n'y avait pas de... ?

Henri Elberg: Non, à six on portait un arbre, à six sur le dos. A six, parfois à dix, quand il était trop gros. Et alors, ça venait là. Et là, il y avait une scierie pour faire des planches pour la mine. Alors, ils coupent aussi des arbres. Des arbres on laissait entiers. On coupait surtout la hauteur pour faire une fondation de la mine. Surtout pour des mines. Ça c'était notre travail. Et autrement... En général, on avait presque toujours le même travail. C'était la même colonne qui allait là, la même colonne qui allait là. Et le soir, quand on rentrait au camp, on était crevés.

Jacques Déom: Vous rentriez vers quelle heure ?

Henri Elberg: Vers 6 heures. Et on partait à 8 heures. On avait 7 heures appel.

Jacques Déom: L'appel. Concrètement, chaque numéro doit dire présent ?

Henri Elberg: L'appel... Quand on sortait, autant doivent sortir, autant doivent rentrer. C'était comme ça l'appel.

Jacques Déom: Vous vous souvenez qu'il y a eu des manquants ?

Henri Elberg: Non. Chez nous, il n'y avait pas... Oui, des morts! Des manquants... Alors, il fallait prouver où ils étaient. Il y avait une contrôle une fois par semaine. Il fallait ouvrir le trou où ils étaient enterrés. Parce qu'il y avait pas de four là.

Henri Elberg: Et donc, il fallait déclarer quelqu'un qui...

Henri Elberg: Il y avait les SS derrière. Il y avait le bureau des SS, qui était avec un comptable qui déclarait ça et ça il y a trois Häftlinge étaient morts. Les trois Häftlinge sont morts se trouvent là enterrés. Parfois, il demandait: ouvrir le chose...

Jacques Déom: Pour vérifier...

Henri Elberg: Pour vérifier. Les SS venaient faire ça. Et nous, on était là gardés par le... Feldpolizei, qui étaient plus pires...

Jacques Déom: Pires que les SS... ?

Henri Elberg: Pires que les SS.

Jacques Déom: Pourquoi ?

Henri Elberg: C'était la mentalité de la police secrète, hein. Et alors... Et SA aussi, en uniforme brun, les SA. Alors, après ça...

Jacques Déom: Est-ce que tous les jours de la semaine sont les mêmes ? Je veux dire: est-ce qu'on fait tous les jours la même chose sans arrêt, ou est-ce qu'il y a des arrêts ?

Henri Elberg: Il y a l'arrêt... Le samedi il y avait des arrêts. Pour le dimanche, le dimanche. Il y a un jour on ne travaillait pas, c'était le dimanche. Et si on avait un wagon qui arrivait pour décharger, il fallait travailler le dimanche.

Jacques Déom: Mais normalement, le dimanche... Alors qu'est-ce qui se passait ?

Henri Elberg: On se lavait. On lavait notre caleçon et tout ça. On se préparait. Vous savez, le dimanche... Chose... Et on parlait entre nous, c'est tout. Parce que on avait été très fatigués du travail. Et on pensait. Quand vous êtes seul, vous pensez.

Jacques Déom: On pense à quoi ?

Henri Elberg: On pense à la maison. On pense comment s'échapper, comment survivre.

Jacques Déom: Il y a eu des tentatives d'évasion ?

Henri Elberg: Là, non. Il y avait pas moyen de s'évader là. Il y avait pas moyen.

Jacques Déom: Vous parliez essentiellement avec des gens venus de Belgique, mais aussi avec d'autres.

Henri Elberg: Non. Oui, on parlait avec les Français, avec les Hollandais. Lui me racontait qu'il avait un cirque et que l'autre, c'était un marin, l'autre c'est ci. Moi à Paris avec ??? Il y avait... dans la confection il était, et comment ils étaient arrêtés. Comme ça c'était un sur l'autre le dimanche. C'était un petit camp. Il y avait peut-être vingt baraques là-bas. Il y avait pas beaucoup de monde. Il y avait 300 personnes peut-être à Anhalt.

Jacques Déom: Il n'y avait pas de conflits entre les différentes nationalités ? Des problèmes de... ?

Henri Elberg: Non, non, chacun avait... Au contraire! Chacun avait... Les kapos, c'étaient des Ostjuden, ils venaient de Pologne. Et eux, c'étaient déjà des types qui avaient vu des ghettos et tout ça. Ils étaient très durs. C'est eux qui nous... On les aimait pas. On se méfiait d'eux. C'est tout.

Jacques Déom: Le fait de parler avec des gens, enfin des déportés d'un peu partout... comment est-ce que vous voyez ce qui est en train de se passer ? Quand vous entendez...

Henri Elberg: On avait pas de nouvelles de personne. Mais il y en avait parfois qui avaient des nouvelles, des Polonais qui... On a travaillé avec des Polonais et lui disait des nouvelles. Chez nous, c'était comment arriver à encore un morceau de pain, comment avoir encore... J'allais parfois plucher <sic> des pommes de terre pour les SS là, pour que je peux avoir un litre de soupe de plus. Comment faire pour avoir quelque chose de plus pour manger...

Jacques Déom: Le problème c'est...

Henri Elberg: Manger, manger et survivre. Savoir comment...

Jacques Déom: Vous aviez déjà perdu pas mal de kilos à ce moment-là.

Henri Elberg: C'était au début! On commençait tout doucement à perdre des kilos. J'étais encore bien solide à ce moment-là. Parce que, comme moi j'avais 16 ans, on dirait un homme de 20 ans. D'ailleurs, vous le voyez sur la photo, je dois pas vous le dire. J'avais une jeunesse qui était pas très rose, alors il fallait bien... Et ça m'a sauvé la vie. J'étais un garçon dur. J'ai commencé à travailler à mes 14 ans. J'ai pas resté... Mais tous des garçons qui étaient des enfants qui étaient très gâtés à la maison, ceux-là ils ont pas vécu. Maximum trois mois.

Jacques Déom: Etre physiquement solide, c'était une...

Henri Elberg: C'était un bénéfice de Dieu, ça.

Jacques Déom: Dans les gens que vous avez rencontrés là, il y en a l'un ou l'autre dont vous vous souvenez plus particulièrement ? Parce que vous avez parlé avec eux...

Henri Elberg: Moi, je me souviens particulièrement de mon copain Fessel, qui est revenu aussi. Malheureusement, il est maintenant Alzheimer <sic> , il sait plus où il est. Lui sait plus maintenant où il est... Pourtant, il a que un an plus que moi. Alors, son frère était avec lui. C'était à ce moment-là, il était pas seul. Alors, il y avait Mendelowicz que je me souviens bien. Celui-là a fait tout la guerre et celui-là vient à Anvers et il perd sa vie dans son bain. Bêtement. Il prend un bain et il se noie dans son bain! Alors, j'ai un autre copain qui a fait trois ans, trente-quatre mois de camp de concentration, un viennois < ? > de la rue de Mérode, Bertel Brotfeld. Celui-là il s'est évadé et il a reçu une balle dans sa nuque, deux jours avant la Libération.

Jacques Déom: Mais à Anhalt, vous êtes encore avec Sigi Yakubowicz et les deux Fessel...

Henri Elberg: Et alors Alfred Berber, je suis toujours... Notre groupe était ensemble. Et alors Mendelowicz aussi. Mendelowicz d'Anvers aussi. Il y en avait encore un qui était... Attendez! Non, parce que Slepac est parti pour le... chose... pour le "travail léger". Alors, il y avait des Français que je connaissais, un des garçons de Prague, je me rappelle plus le nom.

Jacques Déom: Dans le camp où vous êtes, comment est-ce que, à ce moment-là, vous voyez l'ensemble de la machine des camps ? Est-ce que vous avez une idée de la géographie dans laquelle vous êtes ?

Henri Elberg: J'étais beaucoup trop jeune et j'avais dans ma tête seulement à survivre. Et j'ai pas pensé à la géographie, je n'ai pas pensé à rien que survivre. Et comment avoir quelque chose à manger. C'était le principal: manger. Et alors, tout doucement après, ça a commencé la chasse aux puces et aux... chose... aux poux, plein de poux, insectes. Le dimanche, c'était les chemises, laver les chemises et tuer sur vous toutes les insectes. Ils étaient déjà en dessous la peau presque, les poux. Vous savez, c'est une sale bête, le pou. Et ça produit des millions...

Jacques Déom: Ça se reproduit...

Henri Elberg: ... très vite, hein! Et vous pouvez se laver, il faut... Votre collègue là, il vient chez vous. Tout le monde avait des poux. Et des poux, c'est tout blanc avec des taches rouges au milieu... Du sang, hein, ça suce votre sang. Et c'était notre... Alors, les vêtements étaient pleins de z'œufs dans le rayure de couture. Là, c'était plein de z'œufs de poux. On voyait très bien ça. On dirait des petites perles blanches. Je dis, on avait des puces, on avait des rats, on avait toutes les insectes. On était... Finalement, ça devenait une habitude. Tellement c'était... Dans le temps, on voit encore des films... Il y a deux, trois cents ans, ils avaient pas des vêtements comme ça. Nous on était... On est devenus... Rien d'un homme... Comment c'est possible d'un homme on sait devenir rien ?

Jacques Déom: Et vous viviez ça tous les jours...

Henri Elberg: Tous les jours...

Jacques Déom: Qu'on vous diminuait...

Henri Elberg: On nous diminuait. On était diminués. Mais nous sommes partis de là justement trois mois après. C'était encore un camp un peu raisonnable, Anhalt.

Jacques Déom: Je voudrais encore, à propos de Anhalt, poser une question. Quand vous vous retrouviez sur votre paillasse, le soir, vous vous endormiez d'un coup ? Il vous arrivait de rêver par exemple ?

Henri Elberg: J'avais pas... J'étais fatigué de travailler.

Jacques Déom: Vous ne vous souvenez pas d'avoir...

Henri Elberg: Je rêvais toujours de ma mère. Elle m'apportait à manger. Tout le temps, tout le temps, de mes parents, de ma mère. Elle m'a sauvé la vie.

Jacques Déom: Est-ce que d'autres de vos camarades...

Henri Elberg: J'étais très attaché. Je n'ai pas parlé... On parle pas aux autres. On parle pas aux autres. Mais j'ai toujours rêvé... ma mère venait... Je rêvais que ma mère venait sur un cheval m'apporter des raisins et j'étais gâté et tout ça... C'était... une chose qui était... C'est possible dans la vie. Je voyais l'ombre de ma mère toujours qui arrivait là dans mes rêves. Toute la guerre. Dans une misère, dans le moment que j'avais été dans le plus grande misère du typhus, je voyais ma mère arriver. <Sur le souffle> Tu vas guérir, tu vas t'en sortir. Et j'écoutais, on dirait, il y a une voix qui m'a parlé. Et ça c'était mon rêve. J'ai jamais oublié ça. Et alors, justement, nous sommes appelés. On liquidait Anhalt, parce que on avait besoin de ses main-d'œuvre pour Fürstengrube. Fürstengrube appartient à Anhalt... Anhalt appartient plutôt à Fürstengrube. Et là, à Fürstengrube, nous sommes arrivés, c'était au-dessus, sur une montagne. Nous sommes allés à pied de là. C'était six kilomètres. Du camp d'Anhalt à Fürstengrube, c'était à pied six kilomètres. On passait des champs et des champs. Ça durait une demi-journée, et nous sommes arrivés à Fürstengrube...

Jacques Déom: Vous étiez combien ?

Henri Elberg: On était presque... Il manquait une dizaine de personnes seulement. De notre groupe, il manquait une dizaine de personnes qui sont accidentées soi-disant. Ils savaient plus travailler. Non! Il manquait plus, parce que il y avait déjà septante personnes qui étaient parties pour le "travail léger". On était peut-être encore deux cents. A Fürstengrube, là-bas, il y avait déjà 400 Hollandais, il y avait déjà 200 Français, on n'était pas seuls. Alors on nous arrivés là. On nous partage et on nous dit: voilà, les Belges, ils sont cette baraque-là. Et, naturellement, j'avais Fessel avec moi, j'avais Sigi avec moi... Yakubowicz. Même pas trois mois... Nous sommes restés six semaines à Anhalt, pas plus. On n'est pas restés trois mois, six semaines. J'avais tout... J'avais même des Français dans ma baraque. Kohut, un

Parisien, plusieurs on était dans cette baraque. Environ 60, c'était des grandes baraques, environ 60 personnes.

Jacques Déom: C'était un grand camp ?

Henri Elberg: Oui, c'était un camp de mille personnes. Mais c'était... Totenlager, on appelait ça. Eux m'ont dit: tu vois, tu es à Fürstengrube, mais ça c'est Totenlager, il dit comme ça. Là, ils envoyaient dix kapos du ghetto de Varsovie sont arrivés là. Ces kapos, c'était des durs: ils avaient des typhus devant eux, ils avaient... Déjà, combien de personnes ils avaient déjà tuées, ces kapos ? Attention, les kapos tuaient, hein! en frappant, hein! Et c'étaient des Juifs! Malheureux à dire! C'étaient des traîtres! C'étaient des traîtres et là, comme ça, ils venaient. Il y en a qui venaient de Sosnowitz là-dedans, qui s'appelaient... D'abord, il y avait le Judenälteste. C'était Pubek Zilberszpic <ou "Zilberspitz">. Il y avait les deux frères Najman. Il y avait Dawidowicz. Il y avait Bulka. Il y avait plusieurs kapos et encore des autres kapos: Brat, Schwimmer. Il y avait au moins vingt-cinq kapos. Il y avait mille personnes environ, même pas. Peut-être... Mais on nous a partagé le travail. Nous sommes arrivés là. On nous a tout pris. Tous les vêtements qu'on avait encore de la maison. Là, il fallait tout mettre au milieu de... chose. Il nous a tout pris. Il nous a laissé un pantalon, une chemise et un veston. Et les chaussures, c'est tout. Il fallait plus rien avoir à Fürstengrube. Mais Fürstengrube, c'était des colonnes... C'était un camp, je me rappelle bien... La cuisine était au milieu et le tour c'était tout... Il y avait une trentaine de baraques. Et il y avait des Waschbaracke sur le côté et, autour, il y avait tous des camps avec des SS. Il y avait une vingtaine de baraques de SS là. Ils nous gardaient, des gardes du corps. Et tous les matins, à 6 heures, il y avait l'appel. Il y avait au moins deux, trois tués. Il dit: vous savez pas travailler, alors vous allez avoir ça. Boum! Dans la foule! Il prenait le revolver et tirait dans la foule! Tombait, hop, ramassé et sur le côté de Waschbaracke! Maintenant, vous vous mettez en colonnes pour travailler. Premier travail que j'ai eu à faire à Fürstengrube. Pas de numéro encore, parce que s'appelait le Totengrube. Les Allemands appelaient ça le Totengrube. Ça veut dire... Et ils nous faisaient un speech: vous êtes ici à Fürstengrube, il y a personne qui sortira vivant ici. Le Juden SS<??> était là avec le SS Obersturmbannführer qui était là. Il y avait un Obersturmbann... Ici, vous êtes pour travailler et celui-là qui va pas travailler, der wird so ... pfm! Dasselbe für ihn! Ça pouvait être moi, ça pouvait être toi. Ils tiraient dans la foule comme des fous. Ils nous faisaient la colonne. Moi, j'ai eu une colonne d'abord pour tirer des racines. Pendant une semaine tirer des racines. Et mon copain avec moi. Alors il dit: Henri, il dit... Alfred... il dit: moi je sais pas, je sais plus travailler. Continuez! Je dis, soyez pas... Moi, je vais me présenter à la Wasch... au chose... Et Fessel, son frère dit la même chose: je sais plus, Henri, je sais plus. Il me dit, oh! il me dit, je vais me reconseiller <sic ?> comme malade. Après deux mois de temps, parce que, après deux mois de temps, on voyait encore de 1000 personnes peut-être encore 600 personnes. Le restant 400 personnes, on les avait tués sur la route, ils savaient plus

marcher... On les a jetés dans le ciment, on cimentait... Ils savaient plus porter des sacs de ciment, ou ils savaient plus charger des... Fusillés sur le champ, fusillés. Et nous avons vu tout ça. Alors, Sigi m'a dit: moi, je sais plus, je préfère me mettre dans le Krankenbau.

Jacques Déom: Il savait ce que ça voulait dire ?

Henri Elberg: Oui, il savait. Je dis: écoute, Sigi, ne le fais pas, ne le fais pas! je dis. Alfred dit: je vais encore attendre deux, trois jours. Sigi est allé le matin au Krankenbau et, quand je suis revenu du travail, il était déjà enterré. On lui a injecté une piqûre de... chose. <Sur le souffle> Maintenant, je dis, qu'est-ce que je vais dire à son père, quand moi je rentre ? C'était mon meilleur...

Jacques Déom: Vous vous sentiez responsable ?

Henri Elberg: Qu'est-ce que moi j'ai pleuré! Alors, mais Fessel me dit: tu sais tout de même rien faire, on va tout de même passer tous, il dit. Aujourd'hui c'est lui, demain c'est moi, après demain c'est toi. Il dit Fessel si longtemps je vais encore sur le pied hein? Je dois vivre je dis.

Jacques Déom: A ce moment-là, vous avez compris ce que c'était vraiment, le système dans lequel vous étiez ?

Henri Elberg: J'ai compris quand je voyais des gens jetés dans le béton... Sortir avec leur main seulement... <lève la main au dessus de la tête> ... leur tête, tout doucement... et les SS en train de rigoler devant ça! Et de faire des photos de ça! Et je voyais ça qu'on me mettait sur le sac, un sac de ciment... Marcher six kilomètres, pendant... Six sacs par jour et pas le casser. Si vous le cassez, on vous fusille sur place. Des choses presque... De la gare, décharger des wagons de ciment jusque avant la firme de... chose... de IG Farben, à chose... à Buna. Il y avait six kilomètres avec un sac sur le dos. Six fois ou cinq fois par jour faire ça. Et en allant sans rien, mais revenir avec. Vous avez le repos... Vous se reposez en allant, il a dit. Alors, quand il neigeait, il faisait trente sous zéro, et il fallait porter des rails de fer. Et ces rails étaient gelés. Et ces rails avaient dix mètres de long et on était à dix, et il y en a des petits et des hauts dedans, et il fallait pas personne...

Jacques Déom: ... qui perde l'équilibre...

Henri Elberg: ... qui perde l'équilibre. Et alors ses mains restaient parfois collées par le froid, trente degré en dessous de zéro. Quand on parlait, on avait de la bête qui devenait de la glace en hiver, en janvier, février, en 1943. Je vous dis: quand moi je suis arrivé à Fürstengrube, au camp même je faisais... Et alors, j'étais toutes les semaines... Vous savez, un autre faisait la baraque, il vidait le seau, parce qu'on ne

pouvait pas faire pipi à la toilette. Il fallait mettre ça dans un seau. Et il y avait deux personnes qui avaient le droit vider le seau jusqu'à là dehors, parce que il y avait la neige, il y avait le froid et on n'entendait pas une mouche, tout était blanc. Il y avait trente-cinq centimètres de neige. Un froid de canard. Et on n'entendait personne. Et moi, je suis là comme ça assis sur le banc. J'avais... J'attends la nuit. J'avais justement Stubendienst, ça s'appelait.

Jacques Déom: Qu'est-ce que vous avez sur le dos. Il fait la température que vous dites...

Henri Elberg: Ce que j'avais sur le dos ? Pris des vieux sacs de ciment, j'ai mis des vieux sacs de ciment et j'ai mis ma chemise dessus, mon pantalon et mon veston, parce qu'il n'y avait pas de pyjama là, parce que ils donnaient pas à Fürstengrube de pyjama, parce que là c'était pour liquider. Parce que personne pouvait vivant de là sortir. On n'avait pas de numéro même. On avait un numéro de Fürstengrube. Et je suis assis comme ça. Et je fais comme ça... C'était un grand planche et je sens sous la planche. Je sens quelque chose comme du sparadrap que dans le temps on avait comme ça du sparadrap comme ça pour mettre du pli. Et je tire ça et je regarde. Une montre en or! Mais tout le monde dort. Personne voit ça. C'était à 3 heures du matin. Qu'est-ce que je vais faire avec ça ? je dis. Une Oméga en or, avec le bracelet tout en or! C'était quelqu'un qui avait su rentrer ça et l'a caché là. Il est mort. Personne... Qu'est-ce que je vais faire avec ça, je dis. Je vais le jeter au water aussi. J'ai réfléchi pendant une heure: ou je le jette aux waters, ou je le cache. J'ai réfléchi. Je l'ai caché. J'ai collé avec le même sparadrap sur ma jambe et j'ai pris ma chemise et j'ai coupé en morceaux et j'ai tiré ça autour et j'ai attaché ça comme ça. Sur ma jambe. Et j'ai tenu ça, pendant... Si on a trouvé ça sur moi, on me fusillait. J'ai tenu ça comme ça une semaine. Et chaque fois que je prenais une douche ou un bain... Parce que je me lavais beaucoup et c'était ma vie! C'était la vitamine! Si vous êtes propre, vous se laver, hein! vous savez survivre, mais comme vous se laisser aller, ça n'est pas possible. Et je laissais cette jambe chaque fois dehors. Alors, il y a un copain: pourquoi tu laisses cette jambe dehors ? Je dis, alors, je dis: tu connais personne qui voudra ? Ecoute, il dit, il y a Blumberg - c'était un kapo - mais c'était un gentil kapo, il dit, il faut pas avoir peur pour lui. Je vais te l'envoyer. Tu vas lui donner ça, et il va te payer le potage. Mais tu me donnes quelque chose, il dit. Bon, ça va! Il m'appelle, Blumberg: il paraît que tu as quelque chose pour moi ? Je dis: oui, mais... Alors il dit... Qu'est-ce que tu me donnes pour ça ? Eh bien! je te donne 26 litres de soupe! Supplémentaire. Soi-disant que tu as bien travaillé et tu as un litre de soupe... Un litre de soupe, ça fait comme, je dirais, vous me donnez tous les jours... chose... un dîner, juste comme chez soi. C'est comme un dîner comme chez soi en supplément! Bien, on me donnait un litre de soupe! Uniquement. Et je lui donne ça. Moi, j'étais au fond content que j'étais débarrassé parce que, si on l'a trouvé, on m'aurait fusillé! Les Allemands. T'occupe pas, il me dit! Premier jour, il me donne la soupe. Ah! C'était magnifique! Il m'a payé tous les jours. Pendant 28 jours, il m'a

donné la soupe et après, il m'a même donné du travail plus léger. J'étais heureux comme tout. Ça m'a servi, mais... On a eu... Mes copains sont plus là. Berber, c'était arrivé la même chose que Yakubowicz: Krankenhau, piqûre... Le frère de Fessel, on a envoyé pour un "travail plus léger" aussi. Il y avait une fois par mois pour le "travail plus léger", il est parti. Il y avait que Fessel qui restait encore et d'Anvers, qui est mort... je trouverai le nom mais je me rappelle plus. Il y avait plus beaucoup. Alors, il y avait un Hollandais qui était là. On est resté dans ce camp... environ après trois mois de temps, de mille personnes, peut-être 240-280! Les autres étaient tous morts. Ou envoyés pour un "travail léger". On voyait des baraques qui étaient vides, mais le manger il y avait de plus, parce qu'on avait le stock de manger pour mille personnes et on était que 280! Et on commence un tout petit peu à... Un jour, le dimanche, il y a un wagon qui arrive. Il faut absolument le décharger des wagons. Et il faut absolument terminer un travail, un bétonnage qui est pas terminé. Et vous, vous, vous! J'suis parti. Je suis désigné pour travailler. Je pars travailler et je suis en train de décharger le wagon. Et hop! On jetait les choses. Alors il y a des SS qui regardent, et un autre, un kapo. Et un SS, il me prend ma pelle et il me dit: comme ça tu dois peller <sic>, parce que c'était juste 6 heures moins trois. A six heures, c'est terminé. Et comme ça il faut mettre ça, pas comme vous vous travaillez, parce que c'était déjà la fin de la journée. J'étais crevé. Je savais presque plus... Il me prend la pelle. Il me donne un coup dans mon dos. Et si le sifflet n'était pas là, il me jetait dans le béton! Et alors, il y a deux copains qui m'ont ramassé, qui m'ont emmené dans le... rentré dans le camp. Et là, on m'a soigné, des copains. Ils ont dit: tu as souffert tout ça, tu dois continuer. Et c'est justement ce Blumberg qui m'a sauvé là. Et encore un autre, Mesz. Bon, j'ai eu vraiment la chance de pas passer dans le béton. Je dis: j'ai tout de même un Bon Dieu de tout ça. Et un jour, on est resté à Fürstengrube. Des Hollandais, il y en avait encore trois qui vivaient. Le restant était mort. Des Français, il y avait encore un septantaine. On est partis deux cents et des vers un autre camp.

Jacques Déom: On va s'arrêter là...

Henri Elberg: On va s'arrêter là.

Troisième entretien – 6 mai 1999

Fürstengrube – Gleiwitz (?) (Peterswalda) – Faulbrück – Reichenbach – Annaberg – Birkenau – Sélections – Sonderkommando – Expériences médicales

Jacques Déom: Henri, la dernière fois, nous étions arrivés au moment où tu vas passer au camp de Grelitz <= Gleiwitz ?>. Mais avant, je voudrais qu'on revienne sur quelques questions que j'avais à te poser à propos de Fürstengrube. Tu as parlé très vite d'un discours d'un SS, qui vous avait dit: d'ici, on ne sort pas vivant. Tu as un souvenir précis de ça ?

Henri Elberg: Oui, parce c'est des SS. Ils prenaient n'importe quel de leur... qu'on était à l'appel. Il prenait ... ??? doch. Deux, trois, deux mètres avant. Ils le frappaient. Et dit: si quelqu'un qui s'évade, il va être comme ça. Il le tuait sur place. Et ça pouvait être moi, ça pouvait être n'importe qui. Et ici, vous êtes pas pour jouer, il dit. Ici, il faut travailler. Travailler ou mourir. Nous, on voyait cet système de... On tremblait. A chaque appel, on tremblait. Et après, on était partagés. Un groupe de vingt-cinq, un groupe de quarante, un groupe de trente, ça dépend quel kommando on avait. Et alors, en sortant, on comptait, homme par homme. Alors le Lagerführer venait et il disait: voilà! nous sommes aujourd'hui... On a aujourd'hui vingt morts. Alors, il fallait enlever les vingt morts pour voir le compte qu'il était juste. Après demain, il dit, on a trente morts, on a dix morts, on a cinq morts: c'est comme ça. Il faisait ça comme ça. Tous les jours son calcul, parce que, tous les jours, il donnait son rapport. Combien de personnes sortaient.

Jacques Déom: Tu es resté là environ dix mois, tu m'as dit.

Henri Elberg: Pas dix mois. C'est environ... Oui, on est restés... On est partis là. Je vais vous dire comme ça. On est venus de Anhalt, hein, le 16.9.42 à Fürstengrube, et on a quitté Fürstengrube pour Grelitz <= Gleiwitz ?>... Non, non... On est arrivés à Fürstengrube le 21.12.42 et on a quitté du 8. Ça veut dire je suis resté sept mois et demi.

Jacques Déom: Est-ce que, dans ces sept mois et demi, tu as senti qu'il y avait une différence dans ce qui se passait au camp, dans la manière de travailler, dans l'attitude des SS, etc. ?

Henri Elberg: D'abord, j'ai perdu tous mes amis à Fürstengrube. Ça a pas duré deux mois, il y avait plus d'amis.

Jacques Déom: Tu m'as raconté ça...

Henri Elberg: Ils ont été tous liquidés. Et tous les jours on voyait, ça devenait moins de personnes à l'appel. Et en sortant, on emportait des morts comme je vous ai expliqué tout ça. Et en rentrant, on ne rentrait jamais avec les mêmes chiffres de personnes, parce qu'il y avait toujours des cadavres avec vivants. Parce que le travail était tellement dur à Fürstengrube et, en même temps, ils étaient tellement sadiques. Il n'y a personne au monde... Même un cheval on ferait ça, il saurait pas vivre! Avec... Je sais pas comment je suis sorti de Fürstengrube. Comment j'ai eu la force de soutenir tout ça. Parce que j'étais peut-être plus fort que les autres, c'est possible. C'est un miracle, quand on sort de Fürstengrube. Parce que, quand nous sommes partis de Fürstengrube, comme je vous ai dit, on avait 9.8.43 <ou "le 29.8.43">. On a liquidé le camp, parce qu'il y avait plus personne. Il y avait peut-être encore dans les deux cents personnes qui vivaient, qui z'étaient vivants, le restant était tous morts.

Jacques Déom: Tu dirais en résumé que ce qui t'a frappé là, c'est le nombre des gens qui mouraient...

Henri Elberg: ... et le traitement! C'était pas un camp de travail, c'était un camp d'extermination. Parce que après nous, après nous, j'ai parlé avec des garçons qui z'ont refait un camp de Fürstengrube. C'était devenu un camp de travail. Chose... parce que après nous, ils ont fait un camp de prisonniers russes. Et après, ils ont de nouveau fait un camp de concentration juif, quand les Russes étaient partis pour un Stalag. Ils avaient tellement besoin là de main-d'œuvre pour IG Farben. Ils ont pris des prisonniers de guerre avec.

Jacques Déom: D'accord, mais ça c'était après toi. Tu m'as parlé de tes copains, Sigi, Alfred. Tu m'avais, avant, parlé d'autres personnes. Par exemple les frères Debacker.

Henri Elberg: Les frères Debacker, c'étaient des... Debacker, c'était un champion de boxe qui était connu, international hollandais. Ils étaient six... ou six frères, six ensemble de la même famille.

Jacques Déom: Dans le camp ?

Henri Elberg: Dans le camp! Un après l'autre meurt, même le boxeur meurt! De ce camp de Fürstengrube, il y a un Hollandais qui est sorti. Il s'appelle David Vega. C'est le seul qui viv... qui est sorti, parce qu'il travaillait à la cuisine et c'était le... On appelle ça le "fajfuss", ça veut dire le valet du kapo.

Jacques Déom: Comment on appelait ça ?

Henri Elberg: "Fajfuss". Et le "fajfuss", ça veut dire le valet du kapo ou du SS, qui nettoyait les chaussures. C'était un garçon qui était très jeune dans ce moment-là. Il avait encore un an ou deux ans plus jeune que moi. Et lui on a pris comme "fajfuss". Et il était sympathique, ce Hollandais. Et je crois c'est le seul survivant de Fürstengrube. Parce qu'y a encore, il y avait encore un autre. Ils venaient de Westerbruk <sic> les Hollandais qui z'étaient là. Mais ils ont vécu Fürstengrube, mais ils sont morts à Grelitz <= Gleiwitz ?>, ces deux Hollandais qui étaient là. C'était un... Nasz, il s'appelle. Il vient de Westerbuk, un certain Nasz avec son ami. On a dû l'opérer d'une pendicite <sic> avec une paire de ciseaux et on a endormi avec j'sais pas. Il a eu la pendicite à Fürstengrube. Il est mort et son copain est mort en même temps. Je m'excuse...

Jacques Déom: Il n'y a pas de problème.

<Courte interruption>

Jacques Déom: Après une petite interruption, on reprend. A Fürstengrube, tu as vu ce que c'était vraiment le système nazi.

Henri Elberg: J'ai vu... C'était le moulin des morts. C'était le moulin des morts, Fürstengrube. C'est vraiment le système de exterminer les gens. Il y avait pas de four crématoire là. Il y avait pas de chambre à gaz là. On était achetés par les usines. Les usines, ils s'en foutaient, parce que il y avait un autre système de... chose... Si on tuait des gens, il y avait des nouveaux qui arrivaient.

Jacques Déom: Il y a une chose qu'on a oublié en parlant de Fürstengrube. Tu avais trouvé une montre en or. Tu as aussi trouvé une alliance...

Henri Elberg: Oui, oui! Il y avait un groupe qui sont arrivés de France après nous, parce que chaque fois faisait de nouvelles groupes, parce que y avait chaque fois des morts et il y avait toujours des nouveaux groupes qui arrivaient. Et ces gens sont arrivés à Fürstengrube. Et on a mis... Déshabillé... Ils avaient qu'est-ce qu'il avaient sur eux ils pouvaient garder et tous leurs vêtements, tout était rejeté au milieu du, du... terrain. Au milieu, dans la place au milieu du camp. Et tout leurs valises et tout ça. Et nous, on a dû...Cinq personnes on a dû trier ça.

Jacques Déom: Ils arrivaient comment ? Ils arrivaient...

Henri Elberg: De la maison ils arrivaient là-bas. Je sais pas comment ils sont arrivés. Ils aient rentrés dans le camp, il y avait environ... Quand il manquait deux cents personnes, de nouveau deux cents personnes dedans, pour qu'on ne voyait

pas qu'il y a tellement de morts. Et ces deux cents personnes, c'est aussi pour les tuer. Alors, ils étaient de France. Et ils ont jeté tout au milieu de la place et nous on a pris six... Häftlinge, ils ont dit, six personnes pour trier: les pantalons à part, les vestons à part, les pulls à part et au milieu de... Il y avait des objets là-dedans, il y avait tout! Je vois un étui de peigne et dans cet étui de peigne, je sens là il y a quelque chose de dur. Il y avait une alliance en or là-dedans. Que moi je vais... Mais j'ai trouvé le système comme j'avais fait avec la montre. J'avais de nouveau collé sur le... sur la jambe, et comme ça j'avais caché... Une petite alliance, c'est plus facile à cacher qu'une montre! Et un jour, je raconte ça à mon copain Fessel et je dis: tu travailles en bas dans la mine et tu as contact avec des Polonais et là, tu sais peut-être le vendre pour du pain! Ah! oui, c'est possible, il me dit. Qu'est-ce que tu veux pour ça ? il me demande. Et je dis: écoute! le plus possible, je dis. Je sais peut-être obtenir sept rations de pain! Sept rations de pain, ce sont tranches, sept tranches de pain de... 200 grammes ou de 100 grammes, je ne sais pas la grosseur... La grosseur d'une tranche à pain qui est pour le toaster! Il dit: bon, il dit. Je lui donne. Un jour vient, il m'apporte le pain. Il était tout à fait régulier. Deuxième jour, le pain. Et comme ça... pu m'apporter trois rations de pain. Après, il y avait plus de pain. Qu'est-ce qu'il y a ? Je travaille plus là-bas, on m'a déplacé! Je savais rien faire! Je savais rien faire et j'étais déjà heureux que j'avais trois rations de pain! Il était très très correct. Il aurait donné, si...

Jacques Déom: Il y avait un problème de confiance...

Henri Elberg: Oui, il y a un problème de confiance des fois. On avait ses personnes qu'on avait confiance. Et il y avait des gens qu'on avait pas de confiance. Ça dépend la personne aussi. Nous sommes mélangés de plusieurs nations. Il y avait des Hollandais, des Hollandais, des Français et il y avait des Belges. Il y avait trois nations qui étaient là. Il y avait les Luxembourgeois il y avait aussi là. Et... pas beaucoup, parce qu'il y avait pas beaucoup de Juifs au Luxembourg. Et on pouvait... Ça a continué. Et comme ça, j'ai reçu les trois rations. Le restant, j'ai plus reçu.

Jacques Déom: D'accord. Bien, donc après Fürstengrube, vous partez pour Grelitz <=Gleiwitz?>.

Henri Elberg: Oui. D'abord on est restés peut-être encore 270 vivants dans cette camp. On est arrivés à Grelitz <= Gleiwitz ?> qu'il y avait déjà un camp qui avait déjà environ 600 personnes, 700 personnes, je ne les ai pas comptées. Mais on était nombreux là-bas, parce qu'il y avait de plusieurs différents kommandos là, à Grelitz <= Gleiwitz ?>.

Jacques Déom: D'accord, notamment Peterswalda, où tu vas...

Henri Elberg: Oui, alors moi, j'étais convenu pour venir à Peterswalda.

Jacques Déom: D'accord, on va y revenir. Peux-tu me décrire Grelitz <= Gleiwitz ?> ? C'est un moulin, tu m'as dit...

Henri Elberg: Grelitz <= Gleiwitz ?>, c'était une vieille fabrique de moulin de...

Jacques Déom: C'est bien "Grelitz" ?

Henri Elberg: Grelitz <= Gleiwitz ?>, oui. Et c'est là qu'il y a... c'était une vieille fabrique de... qui avait quatre étages et qui étaient vides et il y avait au moins... Il y avait le grand couloir, avant certainement on mettait là des farines ou quoi. Et Grelitz <= Gleiwitz ?>, c'était au milieu d'une grande place et il y avait une prairie. Parce que la prairie était assez grande, parce qu'on était tout de même passé mille personnes là! Et on a... Quand on faisait appel qu'on est arrivés à Grelitz <= Gleiwitz ?>, on a fait un appel: voilà! vous êtes ici à Grelitz <= Gleiwitz ?>, vous êtes venus pour travailler. Vous savez, ici, ici vous avez un autre système de travail, il dit. Ici, vous êtes engagés par des firmes. C'est le kapo qui nous dit, pas les SS, le kapo qui fait un discours, avant que les SS arrivaient. Alors, il disait: voilà! Ici, il faut travailler et les firmes sont responsables de nous.

Jacques Déom: Et la firme, c'était ?

Henri Elberg: La firme où moi je travaillais, c'était des pièces d'avion pour Siemens. A chose... à Peterswalda. C'était des précis... des choses... Moi, j'étais le magasinier là. Mais pour arriver là-bas, on était tout des colonnes. Tous les jours, on faisait une colonne. Nous, on était pour être à Peterswalda. On était peut-être une cinquantaine, soixante personnes. Häftlinge, on appelait ça, soixante Häftlinge et on était... Une fois qu'arrivés avec le train, on avait ... De Grelitz <= Gleiwitz ?>, on avait vingt minutes de train. On arrivait, je crois, à... dans une ville, ça doit être Reichenbach ou quoi, hein? Et là, à Reichenbach, on allait à pied à Peterswalda. On allait à Peterswalda à pied. C'était... C'était tout des baraquements et il y avait pas seulement... Il y avait au moins mille personnes qui travaillaient là. Mais c'était pas seulement les prisonniers qui travaillaient là ou les Juifs. Il y avait des... Il y avait des... différents appartements <sic>. Pour moi, ils faisaient tout des choses précises, les ingénieurs et tout ça qui z'étaient là, qui étaient allemands, qui préparaient des montres spéciales pour avions. Comment on appelle ça, des ... ? Tout qu'est-ce qui était...

Jacques Déom: Des altimètres et des...

Henri Elberg: Voilà... Je ne sais pas vous répondre.

Jacques Déom: Du matériel pour avions...

Henri Elberg: Du matériel pour construire dans les avions. Pas pour la main, pour le tableau de bord. Ils faisaient des tableaux de bord pour avions. Rien que des tableaux de bord pour avions.

Jacques Déom: D'accord. Vous faisiez le trajet tous les jours ?

Henri Elberg: Tous les jours, on faisait le trajet. Et comme moi j'avais, comme je parlais l'allemand et je savais lire l'allemand, ils demandaient ça pour... Alors moi, je suis devenu magasinier là aussi. Je suis devenu magasinier. Ça m'a beaucoup sauvé à cause de ça. Je suis arrivé là dans une baraque. Et là, c'était le magasin pour tous les pièces détachées comme brutes... Des tuyaux, des différentes choses. Alors, il fallait mettre ça pièce par pièce. Et j'avais encore des autres copains qui étaient avec moi. Mais eux, ils venaient juste apporter les pièces, mais ils pouvaient pas rester à l'intérieur. Moi j'étais derrière un comptoir et je prenais les pièces et je les mettais dans le rayon comme ça doit être. Et il y avait un SS là-bas dedans...

Jacques Déom: Je t'interromps. Ça veut dire que tu restes à l'intérieur?

Henri Elberg: Moi, je reste à l'intérieur, moi je reste à l'intérieur dans mon magasin. J'étais responsable du magasin là. Et j'étais seul là, parce que c'était seulement pour... Chaque appartement <sic> avait son magasin à part. Moi, j'avais des pièces comme tuyaux, un autre avait des pièces de montre, d'autres avaient... C'était, c'était assez grand, le partement <sic : il veut dire "département"> de Peterswalda, parce que... Et moi, j'étais dans le magasin là et chaque fois, on apportait des tuyaux et c'était... Il y avait un SS là suédois, pas un Allemand, un Suédois, un SS, et c'était un Obersturmbannführer. Pour moi, c'était un ingénieur.

Jacques Déom: Oui, tu te souviens du nom ?

Henri Elberg: Non. Je regrette beaucoup, parce que il m'a beaucoup aidé. Il alors... C'est la première fois que je vois un SS qui jette du pain dans un... dans le bac à ordures pour que je le ramasse pour manger! Lui, il jetait des morceaux de pomme dans le bac à ordures, parce qu'il pouvait pas me le donner. Il le jetait dedans pour que... je savais que je vidais le bac. Je nettoiais son bureau avant qu'il arrivait et il... Je n'avais aucune... Il avait confiance en moi, parce que tous mes rayons étaient bien... étaient en ordre comme il voulait. Il pouvait même pas me parler. Il donnait des fiches, parce que lui-même était contrôlé aussi! Alors, ça a duré comme ça, à Grelitz <= Gleiwitz ?>, ça a duré comme ça... environ... deux mois à Grelitz <= Gleiwitz ?>.

Jacques Déom: Pendant ces deux mois, tu es magasinier ?

Henri Elberg: Je suis magasinier.

Jacques Déom: Tu n'as rien... Tu n'as pas fait autre chose ?

Henri Elberg: J'ai pas rien... Mais je venais au camp de Grelitz <= Gleiwitz ?> et il y avait... Par exemple, il y avait un rush. Une fois que j'étais revenu du camp de mon travail, il y avait un rush. Il y avait deux, trois, deux personnes qui se sont évadées. Et ils ont fait un appel. Si on le retrouve pas, on va prendre dix personnes à vous, on va vous fusiller au milieu de... au milieu de la place. Mais un jour passe et, la nuit, on les a arrêtés à chose... à... dans une gare quelque part. Ils ont ramené au camp. Et c'était un officier de marine hollandais qui s'appelle Haase. Il venait d'Amsterdam. Et celui-là, il est parti de Westerbork. Et celui-là, c'était un homme comme un arbre. Et il s'est évadé avec un jeune Polonais de Katowice, à deux, et ce Polonais savait... C'est pour ça il est parti avec. Et ils étaient arrêtés à la gare... quelque part dans une gare. Ils sont arrivés dans le camp et on les a pendus au milieu de la place. Et à six heures de la nuit... et à six heures du matin, on nous a fait tous... On a reçu une... un litre de soupe en plus, un litre de soupe déjà le matin, parce qu'on a rattrapé les deux personnes! Et les deux pendaient. Et on a dû manger la soupe devant les deux personnes qui pendaient. Il y avait un arbre au milieu du terrain là, un grand arbre. Ils pendaient et je me rappelle toujours: c'était très grand, il fallait aller très haut avec lui, parce que chose... et il y avait sa langue qui sortait. Cette image... Je vois toujours ces deux personnes qui pendent à cet arbre. Et quand on a vu ça, j'ai commencé à trembler et lendemain j'suis allé travailler. Et tout va bien. Le SS me dit: vous êtes pas comme d'habitude. Je dis: non. Je lui explique on a pendu! Et il dit: faut pas partir, il faut rester, il a dit, le SS. Il faut suivre le règlement! Moi, je peux pas... Je dis rien. Je suis... Je laisse dire. Fini. Deux, trois semaines après, j'entends la nuit, à Grelitz <= Gleiwitz ?>, écoute Tchhhh! On a tué sept personnes dans notre cour. On a apporté d'un autre camp, où il y avait le typhus, et on les a tous tués les... Et il y avait sept personnes qui étaient encore valables. Ils ont venus dans notre... chose... à Grelitz <= Gleiwitz ?>. Mais les choses... les SS ont eu peur: ils ont dit non! on va liq... Ils ont venu chez nous. Ils ont le typhus comme les autres! On les a fusillés au milieu de la cour. Et fini... Mais ils ont apporté les germes du typhus dans le camp. Il passe comme ça une semaine...

Jacques Déom: Le typhus, en quelques mots, c'est quoi le typhus ?

Henri Elberg: Le typhus, c'est... D'abord, vous sentez une fièvre, maux de tête, envie de rendre, même pas... Même que vous avez faim, vous avez pas envie de manger. Vous avez des fièvres, tout le temps des fièvres. Vous avez l'eau qui vous coule le... chose... Et on a un sentiment, vraiment qu'on avait bu! On avait le sentiment qu'on avait bu. Et moi, j'arrive à mon travail lendemain et je commence. Il y en avait déjà dix cas au camp qui z'étaient au Krankenbau. Et là, on donnait pas les piqûres, on ne pouvait... Parce que nous, on était cette fois-ci... on était achetés

de la firme! Et de la firme on pouvait pas tuer, parce que ils ont payé pour nous. Ils ont acheté des chevaux, il faut travailler! Il fallait travailler. Et ils disaient comme ça: oui, il dit, vous avez... vous êtes pas bien ? Le SS me dit. Non, j'ai de la fièvre, je dis. Venez avec moi, il me dit. Il pouvait pas! Il me met dans un coin et il va chercher une infirmière, allemande. L'infirmière allemande, elle dit: moi, je peux pas! C'est un Juif, je peux pas le... Moi, je vous donne ordre, le SS a dit. J'ai besoin cette personne pour mon magasin. Il connaît tout! Alors elle m'a pris la fièvre. J'avais 40 fièvre. Il a appelé le kapo qui venait nous chercher le soir. Il y avait le kapo qui nous dirigeait vers le... et nous partageait à gauche et à droite pour... à notre kommando. Il a appelé le kapo. Il a dit: cette monsieur, ce garçon-là, il dit, ce Juif-là, moi j'ai besoin. Pas ce monsieur, ce Juif, il a dit. Il fallait dire comme ça. J'ai besoin. Il connaît tout au magasin. Je veux qu'il revient à mon travail. Et il doit directement aller au Krankenbau, parce qu'il a la fièvre. Moi, j'arrive au chose... Le kapo vient avec moi au Krankenbau. Il dit... J'étais pas le seul. Il y a toute une file déjà, tous des... Le typhus est déclaré dans le camp. Les SS, ils ont pris leur baraque et ils ont pris leurs vêtements et ils ont dit: ici, sept kilomètres autour, ils ont mis le drapeau jaune, comme la peste. Personne pouvait approcher. Le paysan qui habitait avant sept kilomètres a dû déménager. Parce que il y avait le germe de typhus dans toute le camp. On va brûler tout le camp, il a dit. Mais il y avait des SS qui sont devenus malades aussi au typhus, parce que là il y a pas perdants...

Jacques Déom: Il n'y avait pas de différence...

Henri Elberg: Il y avait pas différence. Et alors il y avait... malgré... Ils étaient partis. On avait tout le manger des SS! Moi je suis arrivé dans un...

Jacques Déom: A ce moment-là, qui est-ce qu'il reste pour diriger le camp ?

Henri Elberg: Ben, le docteur du... Il y avait un docteur avec les infirmières. Et il y avait des garçons... des kapos qui z'étaient en Pologne qui z'ont déjà eu le typhus avant, dans le ghetto. Et ceux-là, ils reçoit plus le typhus. C'est eux qui nous soignaient. Les kapos, ou les Polonais qui étaient déjà dans le ghetto. Parce que il y avait des Polonais aussi là dans cette... à Grelitz <= Gleiwitz ?>. Il y avait les Polonais, il y avait les Français, il y avait les Belges, il y avait des Yougoslaves même. Il y avait des Danois. Il y avait de toute, toute l'Europe, il y avait des Juifs qui étaient là, des Juifs... Et moi, je suis arrivé au deuxième étage... Non, oui au deuxième étage. Dans une baraque où il y avait alignées vingt personnes au-dessous et on avait pas la force pour chose... pour se mettre au-dessus!. Et ceux-là qu'il y avait au-dessus... En-dessous, il y avait vingt personnes et il y avait que des gens qui avaient le typhus dans cette baraque au deuxième étage. C'était Krankenbau au deuxième étage. Ils gardaient tout le deuxième étage pour le typhus. Moi j'ai, dans le typhus, j'étais... j'ai été soigné par des copains, des Polonais qui étaient déjà eu. Ils sont venus. Moi j'ai parlé avec... J'avais à côté de moi, j'avais des

jeunes de 14 ans qui sont venus des ghettos de... sais pas... de Lodz ils sont venus ou de chose... des Polonais. Il y avait vingt personnes sur ma ligne. Je suis le seul survivant de cette ligne! Le seul de ces vingt personnes! Et j'ai commencé... j'ai... mon typhus... On dirait j'avais l'impression ma mère m'apportait tous les jours à manger! C'est des rêves que vous faites, hein!

Jacques Déom: Vous m'avez dit ça la dernière fois!

Henri Elberg: On dirait... J'avais.... Elle venait sur un ... J'sais pas. Elle m'apportait des raisins, elle m'apportait à manger. Et j'ai tout le temps rêvé ça! Et j'ai dit: je veux parler avec celui-là à côté de moi. Il est mort! Je veux parler avec ceux-là... Quand je reviens... l'esprit revient! Autrement c'était... Le Polonais, le garçon qui nous a donné le potage nous apportait cuiller par cuiller. Il nous donnait... les survivants... Ils ont très gentil été, ce garçon! Il voulait qu'on vivait.

Jacques Déom: C'était le seul traitement...

Henri Elberg: Et moi je... Il dit... Et maintenant, c'est un ami, un ami, je connaissais, un Polonais qui était... On parlait toujours, on était amis... Amis : écoute! je vais te prendre et va jusqu'à l'escalier et là, tu te tiens à la rampe et tu descends et tu vas essayer te laver en bas. La Waschbaracke était en bas dans la cave. C'était le... Je vous jure, quand je suis descendu ces escaliers, je suis descendu comme un carro... comme j'étais sur un carrousel <sic>. J'avais pas la force pour lever mes pieds. Alors si je suis arrivé jusqu'à la cave, je savais même pas passer, parce qu'il y avait que des cadavres par terre! Il y avait des garçons qui étaient guéris. Ils prenaient les cadavres. Ils mettaient sur une table là, ils avaient. Avec de l'eau et boum! et mis de côté! Et on les a brûlés au milieu du terrain, tous les morts. On ne savait pas les exporter. On ne savait pas quoi faire. Ils étaient tous brûlés avec la paille qu'on prenait... Tous les matelas qu'on avait là, c'était de la paille. Avec cette paille-là, on a brûlé les cadavres. Et on est restés environ 170 vivants de passé peut-être 7-800 morts, dans ce moment-là. Alors, on avait le manger dans ce moment-là, je commençais tout doucement. J'avais beaucoup à manger, parce que j'avais... On avait cherché tout le manger des SS qui était là, leurs réserves.

Jacques Déom: Ils n'avaient pas emporté les réserves ?

Henri Elberg: Non, ils avaient tout... Ils voulaient rien de là. Ils voulaient rien de là. On avait tout. Et malgré ça... Il y avait des pommes de terre. Il y avait plein de rats là-bas. C'est une ancienne... et c'est les rats, ils remettaient aussi les poux de typhus. Et comme on avait déjà... Comme j'ai déjà eu le typhus, on sait plus l'avoir. Moi, je vais plus jamais avoir le typhus, parce que celui-là qui a une fois eu le typhus, il le passe, c'est pour la vie...

Jacques Déom: Il est immunisé!

Henri Elberg: Immunisé du typhus! Et on... J'ai plus personne de mes amis qui vit! Sauf le Polonais qui était au ghetto qui était là. C'était parce...

Jacques Déom: Comment il s'appelait ?

Henri Elberg: Je ne sais plus leur nom. Oui, j'ai un nom de Prague, un de... Un Tchécoslovaque qui était là, de Prague... Je crois que j'ai son nom ici marqué pour pas l'oublier. Eisler, je crois, il habitait à Prague, Eisler! Eisler, Prague. Et je suis là. J'ai fait ça avec les pièces de là-bas. Et il dit... On a fini... Qu'est-ce qu'on... On va tout de même nous tous tuer! Ils vont plus avoir confiance en nous. Et l'usine a dit: celui-là qui vit doit vivre, parce que on a payé pour ces gens-là. Ca, on a eu de la chance! Et environ... Ils sont venus avec dix camions, ils sont venus, des camions... Et on est rentrés dans les camions le plus possible de personnes. On nous a amenés dans une ville. A Breslau, je crois... Ou c'était pas Breslau... Je sais plus la ville où c'était, parce qu'on travaillait pour la... chose... et là, on nous a mis par cinquante dans une pièce et... à vapeur! Tous les vêtements ils ont brûlés. Il y avait plus rien. Et quand on nous avait... Ils ont tout brûlé. Ils nous ont donné des nouveaux vêtements, des pantalons, une chemise, chaussettes, des chaussures en bois, des chaussettes et des chaussures en bois avec de la toile... Et on nous a amenés... Nous sommes partis pour, je crois... Faulbrück.

Jacques Déom: Un instant, si tu veux. Toute cette période où tu es à Grelitz <= Gleiwitz ?>, comment est-ce que... Quel rapport est-ce que vous avez avec les gens à l'extérieur ? Les autres camps, les autres kommandos... ?

Henri Elberg: Il y avait pas d'autre kommando là. Il y avait que le kommando de Grelitz <= Gleiwitz ?>. Et il y avait pas de autres gens. On avait juste contact avec les gens au travail. Et je vous dis, nous sommes partis de là vers Faulbrück, hein! et à Faulbrück, c'était à six kilomètres. Ça appartenait à Grelitz <= Gleiwitz ?>. Grelitz <= Gleiwitz ?>, Faulbrück, c'était la même chose. Et là, on a commencé tout doucement à travailler, à décharger des baraques, des baraquements pour faire des camps à Faulbrück et, une fois qu'on avait chargé des wagons, il y avait plus de wagons, on avait un appel avec tout des nouveaux. Il y avait un nouveau mille personnes.

Jacques Déom: Vous avez construit le camp, en quelque sorte...

Henri Elberg: On a construit le camp... Non, c'était aussi une ancienne usine, mais on a déchargé des baraques pour un camp d'un Stalag il y avait à 5 kilomètres. Ils ont fabriqué un Stalag pour les prisonniers de guerre là-bas. Pour nous remplacer par des prisonniers de guerre et ils voulaient pas nous mettre... Et c'était aussi un

genre de moulin qu'on était là. Et là, on est à Faulbrück tous survivants. Mais on est mélangés de nouveau avec sept cents autres personnes. On était de nouveau mille personnes. Et il y avait environ deux cents personnes qui venaient de Grelitz <= Gleiwitz ?>. Et de Grelitz <= Gleiwitz ?>, il y avait par exemple Mesz, je connaissais bien: c'est un électricien, c'est un mécanicien, c'est un ingénieur, c'était un ingénieur en Belgique... Était à Grelitz <= Gleiwitz ?> et il est venu avec à Faulbrück. Et lui, il faisait toute l'installation de l'eau du chauffage et tout pour l'usine. Mais c'était... un ingénieur pour ça. Et il avait à manger parce que... on l'avait besoin. Alors, on a fait des kommandos. Moi, on a mis le kommando... après... on a mis dans Ziegelfabrik, ça veut dire un... On faisait... des briques. On faisait des briques. Et quand on avait fait des briques, ça sont des briques... et il fallait prendre ça et on avait...

Jacques Déom: ... à mains nues...

Henri Elberg: ...à mains nues. Et vous savez, des briques à mains nues, ça racle le... la peau. Et chaque fois on allait avec un petit wagon, on ramassait... et après, quand le... et ces briques étaient encore chaudes. Et un jour, là justement, ont dit comme ça: vous travaillez du travail dur. Je veux que vous réservez une double ration de pain, quand vous rentrez au camp.

Jacques Déom: C'est qui qui dit ça ?

Henri Elberg: Le chose... le chef de l'usine, de la briquerie <sic>. Le responsable de la briquerie, il voulait que on mange bien, parce que c'était un travail dur. Et il nous a donné après des... même des gants il nous a donné après. Parce que ils avaient besoin de nous, ils avaient besoin de cette brique pour que on reconstruise de... Et on avait droit à une double ration de pain. Et il y a avec moi un certain Ellinger, qui est venu de Fürstengrube, qui était encore vivant. Ellinger. Il y avait des kapos de Fürstengrube qui étaient à Grelitz <= Gleiwitz ?>, qui z'étaient vivants et il avait Mesz qui était vivant, de... chose... Il y avait Fessel qui était vivant. Et lui est parti après... Fessel est parti à Marsch???, il m'a dit. Il n'est plus resté là. Alors, on est... On rentre au camp Il y avait Ellinger. Je me rappelle très bien. C'est un homme, il avait vingt ans de plus que moi. Lui avait 38 ans, et moi, j'en avais que 18 ans à ce moment-là, presque 19. Et il a dit au Vorarbeiter: on n'a pas reçu... C'est assez embêtant, on n'a pas reçu... parce que les kapos se partageaient ça entre eux... On n'a pas reçu. Alors il est à son travail et alors le chef vient et il dit: vous avez votre pain ? Il dit: non, on n'a pas reçu! Ah! On est rentrés au camp. Alors il y a l'appel. Le chef de camp est là avec les SS et il appelle: qui a dit que vous avez pas reçu votre ration de pain de plus de la... qui travaillent dans cette kommando de Ziegelfabrik ? La seconde personne de Ziegelfabrik doit se... tenir un mètre en avant. J'ai dit à Ellinger: moi je parle allemand, ne dis rien toi, moi je veux te tourner ça, tu as pas dit ça comme ça et ça. J'avais à peine dit un mot, il me prend dehors: c'est vous! Le chef du camp! Le SS, il dit: sur la chaise. On m'a mis sur la chaise et on m'a donné

cinquante coups. Avec la matraque. On m'a pris à deux. Ellinger m'a pris avec un autre pour me remettre chez moi au dessus au chose... sur mon lit. Et je suis sur mon lit. Il y a le kapo qui vient chez moi. Celui-là qui a frappé. Il a frappé, mais il pouvait encore frapper plus fort, il a dit. Mais il a dû frapper, il a dit; mais il s'excuse, mais il sait que je l'ai pas dit. Vous êtes un homme très courageux, il m'a dit. Un garçon très courageux. Vous devez pas aller travailler demain et vous avez une double ration de pain maintenant à partir de demain. Parce que vous avez défendu un autre. Alors, lendemain, j'ai pas su aller travailler. Alors, il y avait une contrôle SS et j'ai besoin... Ils doivent faire... Et j'ai besoin pour la cuisine ce garçon... C'est comme ça. Et je savais pas presque, tellement j'étais bleu partout dans mon dos de mes coups! Alors, il m'avait donné une double ration de pain et tout ça et tout était... Jusque un jour, je suis en bas à la Waschbaracke et je vois mon copain qui est... Mesz, celui que... Je dis à Mesz : moi je... A l'appel, il dit: celui-là qui veut avoir du travail léger... - je savais qu'est-ce que ça veut dire -... il doit se présenter à l'appel pour que partir, pour aller travailler plus léger. Je dis à Mesz : moi je peux plus, je n'en peux plus, je dis. Je vais me prendre un travail plus.... Je sais qu'est-ce que ça veut dire, mais je sais plus. Mesz me prend et il me dit: si toi tu restes pas ici... En somme, il m'a sauvé la vie. Il voulait pas que je pars au travail léger. Moi, je vais te donner un travail ici dans le camp que tu dois pas travailler léger, mais toi tu restes, il dit. J'ai besoin que tu donnes un coup de main. J'ai donné un coup de main à Mesz jusque nous sommes partis à Reichenbach.

Jacques Déom: Il y avait une raison particulière à ce coup de désespoir ?

Henri Elberg: Oui, il y avait une raison. Je voyais tellement... Je souffrais tellement de mes coups que j'ai reçus. Je souffrais tellement après le typhus que j'ai eu. Après tout ça que j'ai passé que... Il n'y avait plus d'espoir. Mais il m'a donné espoir. Il dit: écoute! Si longtemps que tu sais, essaye... Il m'a beaucoup aidé, alors. Et j'ai travaillé avec lui. Il avait des filons comment avoir des pommes de terre de plus que moi ou avoir un morceau de pain de plus.

Jacques Déom: C'était quoi, le travail avec lui ?

Henri Elberg: Mon travail avec lui: tenir... Il faisait installation de l'eau chez des SS. Il faisait partout. Il pouvait marcher partout. Il me prenait avec. Et n'importe où il y avait une fuite ou quelque chose, c'est lui il le réparait. Et moi, je tenais le tuyau et lui vissait ça et tout ça. Et il m'a appris un peu de bricolage.

Jacques Déom: Tu parlais d'une différence d'âge entre...

Henri Elberg: Mesz avait au moins trente ans de plus que moi.

Jacques Déom: Comment est-ce que tu décrirais dans le camp en général les rapports entre les gens en fonction de l'âge ? Est-ce que les aînés avaient tendance à jouer les chefs ou bien... ?

Henri Elberg: Non, pas du tout. Il y avait des kapos qui avaient... Il y avait des kapos et les kapos avaient jusqu'à 35 ans maximum. Les kapos c'était entre 30 et 35 ans. 40 ans ils avaient pas. C'est eux qui dirigeaient tout, c'étaient les kapos. Et c'était des Juifs polonais qui venaient des ghettos, qui z'ont déjà passé tout, qui z'ont passé le typhus, qui z'ont passé toutes les misères. Et c'était des gens très ordinaires qui devenaient kapos. Il y avait par exemple Schwimmer, Silberspitz, comme kapos. Il y avait... qu'on l'a pendu après... Je me rappelle plus son nom exactement, mais je le retrouverai bien... En tout cas, c'étaient des gens indifférents des morts. C'étaient des gens qui regardaient... Il y avait ni des morts, ni des vivants. C'étaient comme des rats. Ils voulaient bouffer l'un à l'autre. Ces kapos, c'étaient les plus grandes crasses qu'on a eu dans la vie. C'étaient les gens les plus ordinaires qui existent au monde. Alors, il fallait faire plus attention même... C'était comme les SS. On dirait qu'ils avaient reçu des... C'était parfois plus pire même que les SS, les kapos. Ils étaient à sept kapos. Et il y avait environ cinquante SS. Pour diriger tout ça.

Jacques Déom: Comment est-ce que, entre détenus, comment est-ce qu'on se tenait ensemble ? Il y avait des groupes qui se formaient ?

Henri Elberg: Non, il y avait pas de groupes. Chacun pour soi et la vie avant tout. Chacun pour soi et la vie avant tout. J'ai vu que le fils volait le pain du père. Un Tchèque slovaque. Et le père... C'était à Buchenwald, ça. Je reviendrai après. Tellement il y avait dans ce camp une survie. Chacun voulait vivre, c'est tout.

Jacques Déom: Est-ce que vous aviez... On est là, la date... On est à la fin de 44 quelque part...

Henri Elberg: Non, non, nous sommes pas du tout en 44. Nous sommes toujours en 43!

Jacques Déom: Fin 43...

Henri Elberg: Nous sommes en 43 à Grelitz <= Gleiwitz ?>-Faulbrück. Nous sommes au onzième mois 43.

Jacques Déom: D'accord, fin 43.

Henri Elberg: Et le deuxième mois 4... Je suis resté à Grelitz <= Gleiwitz ?> jusqu'au deuxième mois 4... Ça fait trois mois. Jusque 44.

Jacques Déom: C'est ça: février 44. Est-ce que vous aviez la moindre information sur la guerre en général, sur ce qui se passait ?

Henri Elberg: Oui! Entre le travail, on savait tout doucement. Mais on entendait tout de même toujours des avions qui passaient. Il y a personne qui voulait bombarder le camp! Les avions passaient!

Jacques Déom: Vous attendiez ça ?

Henri Elberg: On attendait que ils faisaient quelque chose! Ils ont rien fait. Ils sont passés.

Jacques Déom: Et sur la... la manière dont la guerre évoluait et sur l'avancée des Russes ?

Henri Elberg: On avait temps en temps des choses. Et alors, si on savait l'avancée des Russes et des..., ça nous a donné un peu de courage. Peut-être oui, on a dit, peut-être, peut-être, on a toujours dit peut-être, mais on ne s'est jamais cru on sortirait vivants de là. Il a aucun qui croyait qu'il sortait vivant de là. Parce que on était là pour mourir. Travailler ou mourir. Un des deux. Si vous travaillez pas, vous devez mourir.

Jacques Déom: Tu as cité le cas de deux Häftlinge qui s'étaient enfuis. Il y a eu d'autres cas de tentative d'évasion ?

Henri Elberg: Non. Dans mon cas, dans mon... je n'ai jamais entendu, nulle part. Parce que c'était trop dangereux. C'était pas possible! Tout était électrique. Barbelés étaient électriques. Il y avait partout des miradors pour le soir et tout ça. Et c'était tellement gardé avec les chiens et tout. Ils faisaient leur tour avec leurs chiens! Bergers allemands. Une fois au camp, on était de nouveau dans leurs mains. Une fois sortis du camp, on était dans les mains des usines. Alors on pouvait respirer.

Jacques Déom: Comment est-ce que... Quel contact est-ce que toi, personnellement, tu as eu avec l'usine comme telle. C'était toujours...

Henri Elberg: J'étais bien vu! Parce que je savais travailler. J'avais... je savais... j'avais l'esprit de travail, parce que j'ai dû travailler depuis mes 14 ans. Mais il y avait beaucoup de gens, de copains qui savaient pas travailler. Ils ont jamais travaillé dans leur vie avant! C'étaient des étudiants, c'étaient des hommes qui... des tailleurs ou quoi! Maroquinier ou quoi... Ils savaient pas travailler le travail dur. Mais moi, je venais de la campagne. Alors je savais déjà un peu. Si j'aurais pas été élevé à la campagne, j'aurais pas été vivant!

Jacques Déom: D'accord. Donc, au camp de Reichenbach..., tu arrives là...

Henri Elberg: A Reichenbach, là, je suis à Reichenbach. D'abord, on faisait encore quelques petites maisons... petites maisons avec des briques pour les ouvriers qui venaient d'ailleurs. On faisait des maisons - pas des baraques - pour des ingénieurs qui venaient. Parce que il y avait... A Reichenbach, il y avait... On allait... Quand j'avais fini avec les maisons, on m'a mis dans un kommando à, à... chose... <Bruit dans la pièce voisine> dans une usine à Reichenbach même, il y avait une usine de Kasselk??? Pas de chose, de... usine de métaux, dans les métaux de Krupp. Krupp. Chez les Kruppwerke. Chez Krupp! Là on a travaillé chez Krupp. Et j'ai travaillé pendant six semaines là-bas. Et une fois, on nous a mis qu'on était... chose... Il nous a dit: voilà! maintenant vous allez être partis pour un kommando. On m'a choisi dehors pour un kommando au Krupp! De là, un jour, on a fait... on avait besoin quarante personnes pour aller à Annaberg. Moi, je suis dans ces quarante personnes pour Annaberg parti. Mais comme je suis venu à Annaberg... Annaberg, c'était...

Jacques Déom: Reichenbach, tu es simplement passé ? Je veux dire: tu n'es pas resté très longtemps ?

Henri Elberg: Non. Six semaines.

Jacques Déom: Et qu'est-ce que tu faisais comme travail ? A Reichenbach ?

Henri Elberg: A Reichenbach, je faisais chez Kruppwerke! Métal Kruppwerke!

Jacques Déom: Et concrètement ?

Henri Elberg: Je travaillais... Je portais... Je chargeais des wagons avec du vieux fer, hein! Toute le vieux fer qui n'était plus valable, ils mettaient dans un grand... Ça partait ailleurs, pour la fonte. Alors de là, je suis parti à Annaberg, comme je vous l'ai dit. Et à Annaberg, là, on arrive au camp. C'était le camp... le meilleur camp de tous les camps que j'ai eus. Il n'y avait que deux cents et des des personnes. En tout, il y avait trois cents personnes. On nous prenait pour des personnes. C'était un camp... On est gardés avec des kapos, mais les kapos étaient tous très gentils. Ils avaient ordre du médecin et de la firme... On travaillait dans ce moment-là pour IG Farben. On faisait des charbons... On faisait l'essence de charbon là. Et moi, je travaillais là-bas dans le... Schmiede, ça s'appelle...

Jacques Déom: La forge...

Henri Elberg: Forgeron. Et je réparais les petits wagons et c'était... Il y avait un Belge là qui était là, un ouvrier... Je me rappelle plus son nom. Je suis resté là... Et Annaberg, le camp était tenu par le docteur. Deux docteurs. C'étaient deux frères viennois.

Jacques Déom: Tu te souviens du nom ?

Henri Elberg: Non. C'étaient deux frères viennois et je me rappelle... Et leur femme était infirmière. Ils avaient leur fils caché dans une caisse. Il avait leur fils dans la caisse caché. Il avait 3 ans! Et chaque fois qu'il y avait un contrôle des SS, il se cachait dans la caisse. Personne savait ça. Personne. Je le savais!

Jacques Déom: C'étaient des Juifs, ces médecins ?

Henri Elberg: Oui, c'étaient des Juifs! Deux frères: l'un était médecin et l'autre, c'était un pharmacien. Mais il donnait un coup de main à son frère. Et c'est lui dirigeait le camp de Annaberg. Et Annaberg, là, c'était au dessus et en dessous et l'usine était en-dessous. C'était sur une montagne. Et il y avait trois cents personnes. Mais moi, j'ai déjà été plus convenable. On avait le pain, on avait une ration de plus là-bas! On étaient nourris par l'usine même. Le potage, c'était déjà un potage bien, un potage normal, comme on peut dire, mais des betteraves, mais normal, pas... Et alors, le docteur me dit comme ça: vous avez si mauvaise mine, il dit comme ça. Oui, mais je viens pas longtemps d'un typhus! Alors il dit: il faut que vous travailliez légèrement, il me dit. Et là, il y avait de temps en temps un bombardement. Des Américains venaient bombarder, parce qu'ils savaient certainement on faisait l'essence là. C'était IG Farben qui avait ça. On changeait le charbon en l'essence. Et c'était une mine, Annaberg. Et là par exemple, on a... ??? il me dit... Un jour, j'attrape une pneumonie, un froid. Il me dit le docteur: vous voulez rester là ? Vous devez pas aller travailler comme ça! Je vous laisse... Et c'est comme ça j'ai su qu'il avait son fils. Et comme je parlais l'allemand, il parlait l'allemand avec moi. Il me dit: je vais tâcher vous guérir tout de même. Il m'a donné des aspirines. Il y avait des SS là-bas, mais c'étaient pas des SS, c'étaient des vieux Hongrois, comme gardiens, pas ??? vieux Hongrois comme gardiens. Et deux fois par mois, il y avait un contrôle de Birkenau, qui venaient faire un contrôle. Alors il m'a gardé au camp avec ma pneumonie. Il m'a donné à manger et tout ça et tout bien. Et alors, une fois, il y a un contrôle qui arrive. De Birkenau. Alors il me dit comme ça: maintenant tu sors et tu rentres dans la Waschbaracke et tu prends une brosse et tu commences à nettoyer. Et lui, le contrôle est là. Appel. Et lui chercher la brosse. Il dit: qu'est-ce que vous faites là ? Il dit. Moi, je nettoie ici! Vous voyez je suis en train de nettoyer, je suis en train de nettoyer et je tâche pour la propreté ici! Ah! Il me dit. C'est bon! Autrement... Tout le monde qui était malade, fallait inscrire. Hop! Directement pour Birkenau. Parce que personne pouvait être malade. Il m'a sauvé la vie là. On est pendant... Je suis pas resté longtemps à Annaberg. Un jour, en plein milieu du

travail... D'abord, il y avait des bombardements. Il y avait des SS qui étaient tués dans les bombardements, des gardiens. Il y avait deux... deux prisonniers et je crois deux SS aussi tués par le bombardement. C'étaient les Américains, ils sont venus bombarder là, hein! Nous, on était tout contents. Ces arbres tombaient, ça tombait, ça tombait! Et là, j'ai fait connaissance aussi avec un Français là. On était des amis et tout ça. Et un jour, en pleine tra... Je suis allé de nouveau travailler avec les Belges. Les Belges là, ils me donnent chaque fois un morceau de pain à mon travail. Et il me dit que ses copains ont collectionné un peu, pour moi, de pommes de terre crues. Et je me débrouillais. J'avais à manger. J'avais, j'avais à manger, je pouvais manger! Et ça me donnait du courage. Mais je dis: j'espère que je vais rester là. Mais un jour, au milieu du travail, un jeudi je me rappelle, il y a un appel au travail. Et on nous a mis dans la colonne et tous dans un wagon. A soixante dans un wagon! Tout le travail, tout le monde qui était là! Et cela, le camp... on a vidé le camp. Le docteur, je sais pas qu'est-ce qui est arrivé, mais ils étaient déjà dans le wagon aussi. Dans des autres wagons. Tout un train, ils ont vidé le camp, carrément. Ils trouvaient... il y avait pas de morts! Ça pouvait pas être! Ils trouvaient pas de morts à ... C'était pas normal! Alors ils ont vidé le camp. Ils ont mis tous les wagons pour Birkenau. Puntition. Alors, quand on est arrivés la nuit là, à Birkenau, la nuit à Birkenau, on nous regardait descendre du wagon, on est une colonne. On est de cette colonne-là. On va...

Jacques Déom: Je t'interromps, parce que tu m'as dit que c'est à Annaberg que tu avais vu Himmler et Eichmann.

Henri Elberg: Mais oui, ce moment-là, j'ai vu Himmler et Eichmann. Avant de rentrer dans le wagon, ils étaient là en train de discuter à trois ou à quatre avec des ch... Je crois il y a même un chien... sur une montagne. Et ils rigolaient de nous, parce que on rentrait dans le wagon.

Jacques Déom: Comment est-ce que vous saviez qui c'était, ces gens?

Henri Elberg: Ben! Himmler c'était pas comme... Himmler, on a vu des photos assez avant la guerre même, parce que j'étais à La Calamine! Mais Eichmann, celui-là j'ai connu après maintenant, dernièrement, après ses photos. Ils étaient trois Obersturmbannführer ça s'appelle. Ils étaient à trois. Oui, ils étaient à trois en train de rigoler. Comme ça, les bras... en train de... ah! Et de discuter! Et toute dans le wagon vers Birkenau.

Jacques Déom: Au moment où tu arrives à Birkenau, est-ce que tu... Le mot Birkenau, tu savais ce que ça voulait dire en arrivant là ?

Henri Elberg: Je savais. Je l'ai entendu à Fürstengrube. Parce que on n'était que à dix kilomètres de Birkenau. On était nourris par Birkenau, par Auschwitz. Parce que

Fürstengrube appartenait à Auschwitz. Mais il y avait pas de four crématoire encore dans ce moment-là, en 42.

Jacques Déom: Mais vous saviez ce qu'était Birkenau...

Henri Elberg: On savait. Les Polonais nous avaient expliqué au travail. Auschwitz ? <Geste significatif> Comme ça, ils faisaient.

Jacques Déom: C'est ça. Alors vous arrivez à Birkenau...

Henri Elberg: J'arrive à Birkenau. On décharge le wagon. On nous met dans un... C'était vers.... Ça devait être... On a roulé toute la journée et toute la nuit et on est arrivés à ... peut-être à 6 heures du matin. Il commençait à faire clair. On nous a mis dans une baraquement où il y avait pas encore de... Il y avait pas de... Il y avait pas une chose... Comment on appelle ? Il y avait rien que la terre. Une baraque sur la terre, sur le sable, une terre sablée comme ça. Et on était assis là, on attendait jusque on nous faisait le contrôle. Alors il y avait... Cette baraque doit sortir... Ils nous regardaient. Gauche ou droite. Ceux-là qu'est à gauche, c'était directement pour chambre à gaz. A droite, c'est pour le travail. Alors moi, j'ai été à droite pour le travail, mais dans cette baraque je suis assis et je fais comme ça un peu <geste de gratter par terre>... J'ai trouvé une boîte avec des brillants! Rien que des pierres! Une boîte à caramels là, vous savez, à bonbons là... Plein de brillants dedans! J'ai pris la... J'ai senti quelque chose dur parce que on sentait, on était assis dans la terre! Et j'ai ouvert la terre et je l'ai remis dedans. Je l'ai refermée. Je sais pas. Peut-être... J'ai plus jamais trouvé la place! Et on sort. Comme je dis il y avait la sélection et alors je passe pour couper les cheveux. Il y a un coiffeur là...

Jacques Déom: Je t'interromps. Sélection: c'est la première fois que tu connais...

Henri Elberg: Oui, oui, c'est la première fois, la toute première fois j'ai une sélection. Sauf pour le travail léger, on avait demandé.

Jacques Déom: C'est ça. Mais une sélection...

Henri Elberg: Une sélection vraiment, c'est à Birkenau. On me met dans... Je suis là et je pars et je vois. Là bas, il y avait une table déjà installée. Il y avait un coiffeur. Je viens, je fais le queue là. Je fais le queue et je viens devant le coiffeur. Il me coupe, mais je dis: mais je te connais! Il dit: moi aussi! Tu viens... Tu habitais pas rue Georges... Auguste Gevaert. Mais oui, c'est le coiffeur de la rue Auguste Gevaert. Oui, il dit. Je suis ici, je suis ici déjà depuis un mois et demi, deux mois et je suis... Je dois couper les cheveux. Tu vois les cheminées, là ? Plus personne sort ici. Moi aussi, je vais passer par là. Maintenant, tu es choisi être... Si tu... Je te donnes un bon conseil: tu es choisi pour l'expérience, il dit, il me dit comme ça. Si

tu... chose... C'était le onzième bloc... Tu es choisi pour le onzième bloc et je passe... Il y a une personne qui sortira vivant ici, il dit. On passera tous, il dit. Et ça tu sentais, tu voyais cette fumée, tu sentais cette chair qui brûlait, cette odeur-là! C'était peut-être à... A huit cents mètres où j'étais, il y avait des fours crématoires. Les autres sont partis de l'autre côté pour la chambre à gaz et nous vers le coiffeur. Il me dit: oui, oui, je sais, il me dit, mais il y a rien à faire, il dit. Il dit: mais quand tu as un travail, travaille, il me dit. Fais n'importe quoi, mais travaille comme moi je fais, il dit, si tu veux vivre, il me dit. On ne sait jamais, il dit. On ne sait jamais, il dit! Et je passe. Et là je reçois, je mets ma main. Au lieu de comme ça, je mets ma main comme ça et il me donne mon numéro - B 10785 - que j'ai sur le bras. Il me donne mon numéro une table plus loin, il me dit: voilà vous allez onzième bloc. Désigné pour le onzième bloc: A Lager. A Lager, onzième bloc. Environ soixante personnes, quatre-vingts personnes, je sais pas exactement combien. Je les ai pas comptées. Je viens onzième bloc. Il y a le kapo et c'était le kapo du onzième bloc Le onzième bloc, c'était connu comme le bloc le plus pire, c'est pour l'expérience. On venait chercher tous les jours presque pour l'expérience.

Jacques Déom: L'expérience médicale ?

Henri Elberg: Médicale, oui. Mais on est venu presque tous les jours là-bas chercher le monde. Et il y a un kapo, il s'appelle Pinkus, le plus grand tueur de... C'était un Français, mais c'était le plus grand tueur, ce kapo. C'était un qui portait des valises à la gare à chose... C'était un fort. Il me dit: maintenant, toi j'ai besoin, il dit. Tu vas faire... Tu veux faire mon lit, tu veux faire mes bottes et tu vas travailler pour moi. Hop là ! <Se frotte les mains> Je fais comme il m'a dit! Et j'ai une chance, j'ai une chance. Le soir, quand j'ai rentré, je travaillais pour lui. Il dit: maintenant tu vas au Scheisskommando, il me dit le kapo. Ça veut dire: vider les latrines. On est à dix du bloc pour vider les latrines. Tous les jours dans la journée, à sept heures et demi, huit heures, on doit partir avec le tonneau, avec le... Il y avait un grand tonneau et, dans ce tonneau-là, on devait mettre... On allait de... un autre camp. Moi j'étais A Lager ou B Lager... Tout les camps, on allait vider les latrines et pousser comme les chevaux sur le champ et vider ça sur le champ à... six kilomètres plus loin. Il y avait que des champs, là, autour de Birkenau. Et c'est comme ça, j'ai commencé. Mais avant d'aller au chose... et je passais toujours devant le Canada. Le Canada, c'est... Canada, c'est où on jette les valises et les objets de tout le monde qui était gazé et qui était tué. Tous leurs objets venaient là. Et là venait un triage. Et je passe devant le Canada, et je regarde les valises. Je regarde les sacs. Et je vois un sac, un grand sac. C'était en 44. Et je vois un grand sac que moi j'avais fait! Je dis: oh! je dis, ça c'est mes parents! Personne... J'avais fait ça avec du tissu d'imperméable dans le temps... caoutchouté, des imperméables caoutchoutés de femme. Et c'était un sac écossais et il y avait pas... Ça existait pas encore. Et c'est moi qui a commen... et j'ai fait le premier sac. Et il était avec tous ces objets là. Je l'ai vu! Imaginez-vous! Et j'ai... J'avais des larmes aux yeux, je pleurais, je ne savais

pas qu'est-ce qui se passe. Je dis: c'est pas possible! Peut-être ils ont donné le sac à quelqu'un d'autre! Mais j'avais toujours ça dans l'idée... C'est... C'est... Ma mère surtout, qui savait pas marcher, qui était infirme. Elle savait marcher, mais elle marchait avec une canne. Elle est certainement partie au four crématoire directement aussi. Et c'est comme ça j'ai continué à Birkenau travailler dans ça. Et alors, après trois, quatre jours après, on me demande... On m'a donné une charrette ??? une charrette que l'on mette que des chevaux ! Tire! hein! Et on est de nouveau à dix et on doit ramasser derrière l'hôpital où il y a l'expérience... des cadavres... Et les tirer jusque devant... pas loin du four. Et dans le... il y avait des bras dedans, il y avait... Ca... ça... Vous comprenez! On est déjà dans un moment! Ça faisait déjà plus rien! On prenait le cadavre, on le mettait dans le... chose... On prenait des bras, on prenait des jambes et on mettait tout dans la charrette et on les vidait à... un kilomètre plus loin, il y avait des fours. Et là, il y avait tout des tas, comme des tas de pommes de terre avec un morceau de bois avec des dates dessus! Cette date-ci était de... Cette date-ci... Alors, il fallait suivre ces dates. On est aujourd'hui cette date-là: il fallait mettre ça sur cette date-là, tous ces cadavres et tous ces choses qui z'étaient derrière le... chose... À expérience. Moi je dis: moi, je vais tout de même pas... faire ça... Alors quatre, cinq jours après, on nous a dit: voilà! vous voulez venir avec nous. On va derrière... derrière le four crématoire travailler. Il fallait... Il y avait des gens qui étaient dans le four, qui travaillaient dans le four, qui mettaient des cadavres. Mais l'autre côté, il y avait aussi des gens qui poussaient les cendres plus loin sur un tas. Et nous, on prenait des tas et mettre dans une charrette et mettre sur le... Il y avait des... maraches <sic> là, il y avait des maraches là...

Jacques Déom: ... marécages...

Henri Elberg: ... marécages... Mais une charrette, pour pousser sur le marécage, il fallait mettre des bois. Alors, on avait cette charrette et sur le bois, avec ces cendres, chaque fois verser et revenir rechercher. Et chacun avait une planche et chacun... On faisait... Nous, on faisait le tour toute une journée comme ça, avec ces cendres de cadavres. Et cette odeur. On était tellement déjà... Comment on appelle ça ? Comme quelqu'un qui est habitué! Je ne sais pas. On savait tout de même que on va passer aussi nous autres. C'est pas possible!

Jacques Déom: Est-ce qu'on a l'impression... C'est une question un peu philosophique! Mais est-ce qu'on a l'impression, quand on est dans ce que tu décris, d'être dans le monde réel ou d'être devenu fou ou quelque chose... ?

Henri Elberg: ... Jamais. <Presque criant> Je regardais dans le ciel et dis-je: Bon Dieu, je dis, c'est possible, je dis, comment c'est possible ? Tu regardes ça, je dis à moi-même. Bon Dieu! Tu regardes ça! Tu regardes ça! Tu vois qu'est-ce que je fais! Heureusement que je suis pas au premier rang, je suis qu'au deuxième rang ou eux vont me mettre sur un tas et moi... plus loin! Et un jour, je reviens de mon travail.

On... C'était en 44, environ fin 44 comme ça, et on appelle sur le haut-parleur: on cherche des mécaniciens, on cherche des menuisiers, hommes de métier pour... Ils doivent se présenter directement au kapo pour leur numéro et chose... pour passer un passage. Je dis: moi, je vais... J'ai travaillé, moi j'ai travaillé à Peterswalda, j'ai vu, j'ai balayé là le... chose... J'ai vu ils travaillaient avec une foreuse, ils travaillaient avec un Lufthammer. Alors, il y avait une table là. Il y avait plusieurs experts là. Ils disaient: avec quoi vous avez travaillé mécanicien ? Je dis: avec Lufthammer und Bohrmachine, en allemand je dis... Ah! Il dit... Hop! Sur le côté. Mon numéro: sur le côté! Et le même soir, on est partis à quatre-vingts dans un wagon. Il y avait tous des mécaniciens ou il y avait des menuisiers. On nous a mis, de là... on a marché vers le wagon! Quand je vois que cette wagon s'ouvre, on se met là-dedans, je dis... J'ai regardé le ciel et j'ai dit, j'ai peut-être tout-de-même la chance! Je sors d'ici! Si je sors d'ici, peut-être je peux encore arriver à quelque chose. Et quand j'ai vu ça derrière moi, quand j'étais à Birkenau... Un jour, on nous a dit: voilà! vous allez vider... Il y avait en pleine nuit des wagons et, dans les wagons, il y avait tout des sacs. Et qu'est-ce que vous croyez: c'était le moment que les Hongrois... On arrêta à fin de 44 les Hongrois... Il y avait tout des nouveau-nés qui étaient dans des sacs enfermés que ça puait, qui z'ont peut-être déjà voyagé deux... deux semaines peut-être dans ce wagon-là. Ça puait, il y avait une odeur là, terrible. <Cri> Et on a pris les sacs et on les a mis là derrière là... sur... la même chose qu'on faisait avec les cadavres! Mais quel travail on a dû faire! Pour survivre! Et voir ça! Pas possible! Et on l'a fait! On avait une puissance... J'avais 19 ans dans ce moment-là, j'avais pas encore 20 ans! J'allais sur mes 19 ans! J'étais tellement solide pour supporter ça! Et je me dis: peut-être demain, peut-être aujourd'hui... Tire ton plan! Et j'avais toujours organisé pour manger quelque chose. Comme je travaillais à gauche, il y avait... il y avait parfois du manger là... avait parfois des pommes de terre là. Il y avait toujours moyen. Et alors, on nous a mis à quatre-vingts dans un wagon. Une fois que le wagon se ferme, on part. Avec le seau d'eau, un pain on nous a donné à Birkenau. On est restés pendant trois jours avant... On entendait des avions passer, bombarder des gares et tout jusque nous sommes arrivés à Buchenwald.

Jacques Déom: Tu as vu personnellement Mengele ?

Henri Elberg: J'ai vu personnellement Mengele, tout le monde voyait, parce qu'il venait tout de même... chose... il venait là-bas. Il venait pas toute seul. Ils étaient à trois pour...

Ah! Oui! Ma sélection à Birkenau!

Jacques Déom: C'était lui ?

Henri Elberg: C'était pas lui toujours. C'était une fois lui, c'était une fois un autre. Il regardait, comme on était des... J'ai dit que je suis passé de l'autre côté pour pas

passer le... chose... la sélection la septième fois! A l'intérieur du bloc, au milieu la nuit, ils faisaient ça!

Jacques Déom: A Birkenau, tu as passé sept sélections ?

Henri Elberg: Sept sélections à Birkenau! Et chaque fois, ils venaient dans le... à l'intérieur. Alors, on allait tous... Il y avait une cheminée au milieu. D'ailleurs, vous pouvez encore la voir. Il y a une cheminée au milieu, où il y avait la chaleur qui passait et à deux cents mètres plus loin, deux cents mètres, hein, parce que le bloc avait deux cents mètres certainement de longueur. Il est très long le bloc, et moi j'étais dans la file. Il fallait tous faire un côté, parce que l'autre côté... Au milieu, il y avait la cheminée. Et tous le monde un côté. Et alors, on passait comme ça. Et on passait devant. Et alors, quand il faisait comme ça, il fallait prendre le numéro, prendre le numéro et, le lendemain à l'appel, on vous appelait: on va à Himmelkommando! On le savait! Chaque soir, on disait adieu qui z'étaient... dans l'appel, on disait adieu à huit heures du matin. Nous allons à Himmelkommando! C'était pour l'expérience et pour le Himmelkommando! C'est le onzième bloc était pour ça. Pour l'expérience. Et j'ai passé six fois. Et la septième fois, j'ai eu tellement peur! Et j'étais dans le bas, tout à fait dans le bas. Et je vais... Je regarde en moi-même... Que je... Ça c'est le... chose hein! J'ai eu la force de sauter ici, de l'autre côté, au dessus! <Geste de sauter au-dessus de la "cheminée"> Directement dedans. Je sais: ça m'est égal! J'ai sauté de là dans... chose... et j'ai passé la sélection, la septième! J'avais peur. Je tremblais pour qu'on avait la sélection. C'était... Ce tremblement, je crois c'est ça... J'ai encore aujourd'hui, ce tremblement intérieur! C'était...

Jacques Déom: C'est le pire moment, ça ?

Henri Elberg: C'est le pire moment dans la vie: on décide pour vous! On décide pour vous! Ou vous vivez ou vous allez mourir! On vous coupe un bras, on vous coupe les jambes. On les met sur votre copain! Parce que l'autre... Ils font ça, parce que, au front, il y en a qui ont perdu leur bras. Alors, on prend un bras d'un autre pour le mettre sur celui-là pour essayer ça marche! C'est pour ça on trouvait des bras et des jambes de l'autre côté! On trouvait parfois des crânes coupés! Des morceaux on ramassait, on jetait dans la... chose... Quand vous avez vu ça... C'est comme dans une boucherie! Après là-bas... là-bas, c'était la même chose avec nous. C'est possible dans le monde! Ça n'existait... Moi, j'ai regardé au ciel. Je dis: comment c'est possible ? <Cri> Qu'il y a un Bon Dieu qui voit ça! Des sélections! On décide pour vous la vie et la mort! On vous décide, comme on décide à l'abattoir! On décide: cette vache, là, je vais la jeter!

Jacques Déom: Est-ce qu'il y avait... Est-ce que tu as entendu parler de... résistance dans le camp, d'organisation, de gens qui essayaient de...

Henri Elberg: J'ai entendu parler. J'ai entendu parler ça, quand je passais avec le tonneau. J'ai entendu. Quand je passais dans un autre bloc, dans un autre camp avec le tonneau de... quand j'ai vidé les latrines. Il y avait des Polonais qui étaient là. C'était pas mélangé avec des Juifs. Et c'est eux qui... Et j'ai entendu, mais très vaguement. Parce que ce moment-là, vous entendez que votre vie, c'est tout. Vous pensez que à votre survivre.

Jacques Déom: Est-ce qu'on arrive à dormir dans ces conditions ?

Henri Elberg: Vous êtes tellement fatigué et tellement abattu! Quand vous arrivez, vous avez tiré une charrette où vous avez vidé des choses que vous avez envie de vous... Je dors encore aujourd'hui comme ça <Geste de se mettre en position fœtale et de se protéger le visage avec les mains> Je dors encore aujourd'hui comme ça, avec mes mains sur ma figure. Ma femme dit: qu'est-ce que tu gardes tes mains sur la figure ? Dormir ? Peut-être je m'endors, je dis, c'est fini! Vous comprenez ? Et Birkenau, c'est une... C'était le moulin de la mort là! C'est pas Auschwitz, hein! C'est Birkenau hein. ??? Birkenau. C'est rare que quelqu'un est sorti du onzième bloc. Je connais personne qui est sorti du onzième bloc. Même le kapo on a tué, après!

Jacques Déom: Tu peux me parler de ce kapo ?

Henri Elberg: Pour moi, ce kapo était, il était... Il était terriblement strict. Il faisait: Ausziehen! Il fallait pas une seconde, il fallait directement se mettre à poil. Et... j'ai pas été beaucoup à l'intérieur! J'ai toujours essayé de sortir et travailler. Celui-là qui avait plus envie de vivre, il fallait rester... J'arrive, j'arrive, jusqu'on vient me chercher et c'est tout! Mais moi, j'avais pas cette idée-là! Mais il m'avait dit: travaille! Et j'ai écouté ce garçon qui m'a dit ça! Lui, il a pas revenu. Moi je suis revenu.

Jacques Déom: D'accord. C'est très difficile de poser des questions sur des choses pareilles.

Henri Elberg: Et figurez-vous! Vous dites ça... Personne... je dis: ça a existé, c'est vrai, c'est... quoi... Mais si vous l'avez vécu, c'est toujours là. J'ai 74 ans maintenant. Depuis mes 20 ans, depuis 19 ans, c'est dans ma tête. Et ça n'a... Et à l'intérieur, ce tremblement, ça j'ai toujours. Parce que... C'est rare une personne sait tenir ça. Une bête que vous faites ça avec, un cheval, elle meurt tout de suite, ou à n'importe quelle bête, qu'est-ce qu'on a fait avec nous! Parce que l'homme est plus fort qu'une bête. Parce que l'homme comprend, mais la bête comprend pas. Ça, c'est la différence. Mais j'ai toujours eu un Bon Dieu avec moi. J'ai été toujours protégé. Et ça j'ai... je m'excuse... je ne crois pas ni à ces curés, ni ces rabbins, ni ces... je crois à Dieu. Mais je crois pas à ces... Je suis... Je crois aux gens qui ont besoin il faut leur donner. Il faut... parce que je sais.... Si vous avez pas d'argent, vous avez un

vilain employment <sic> Et puis vous avez de l'argent, vous avez une honneur formidable! On fait une statue pour vous! Mais si vous avez rien, on vous regarde en peine. Curé ou rabbin. Je dis pas tous. Mais alors, j'ai toujours cru à Dieu. J'ai pas cru aux prophètes, tous ces prophètes là. Voyez tout ce qui se passe maintenant dans le monde. Le monde n'a pas encore appris. <Allusion à l'"épuration ethnique" en cours au Kosovo, ex-Yougoslavie> Quand je vois ça, je pleure. Des enfants, des femmes! Nous, on a pas dit: vous pouvez partir. Nous, on a mis directement dans le gaz. Ici, heureusement, ils pouvaient partir. On ne les a pas tués. Mais ici, les femmes et les enfants, on les a pas tués, on les a laissés partir. Mais nous, on n'a pas fait ça! Nous, on a exterminé. Et ça... ça c'est ... on sait jamais oublier ça dans la vie. Le monde doit comprendre ça, qu'est-ce que le peuple juif à souffert. Et il y en a qui comprennent pas encore! Celui-là qui l'a pas passé, il sait pas le comprendre c'est possible.

Jacques Déom: On va s'arrêter là.

Quatrième entretien – 20 mai 1999

Buchenwald – Kommando Niederauschil (?) – Zwiebergen – Marche de la Mort –
Evasion – Hôpital de Halle (Allemagne) – Rapatriement (Verviers)

Jacques Déom: Henri, la dernière fois, nous sommes arrivés au moment où vous passiez de Birkenau à Buchenwald. Tu m'avais raconté que tu t'étais porté volontaire comme mécanicien, que ça te permettait de sortir de Birkenau et... Pratiquement, on en était là. Donc, vous êtes montés à quatre-vingts environ dans un wagon...

Henri Elberg: Oui, mais... Le wagon, on n'était pas... On était tellement salés <=serrés ?>... Même pas vite assez pour arriver au wagon, tellement on était heureux de... quitter le moulin de la mort. Parce que Birkenau, il y avait pas pire dans la vie. Rien n'existait plus pire que Birkenau dans la vie. Et nous sommes arrivés devant le wagon. Et quand je voyais le wagon... Et on a dit: los! los! Montez! Montez! On nous a mis quatre-vingts dans un wagon et, après, on nous a donné un pain, on nous a donné un seau d'eau. On avait une petite gamelle pour devant le seau on pouvait boire. Dans ce wagon, on était quatre-vingts. Il y avait... Presque un sur l'autre on était. Et ce wagon partait on ne savait pas où. On ne savait pas où! Et il s'est arrêté après six heures que le wagon était parti. Après six heures, il s'est arrêté quelque part. Parce qu'il y avait que trois wagons, je crois, dans ce moment-là. Il y avait pas plus. Et alors il s'arrêtait. On entendait accoupler sur un autre train. A part ça, il y avait le bombardement! Il y avait le bombardement en même temps sur le chemin! On bombardait le chemin de fer. Les Anglais et les Américains.

Jacques Déom: Le convoi s'arrêtait à ce moment-là ?

Henri Elberg: Le convoi s'arrêtait là et on restait dans le wagon, malgré le bombardement. Mais ça a duré environ deux jours et demi avant que nous sommes arrivés la nuit à Buchenwald.

Jacques Déom: Et quand vous arrivez là, vous ne savez pas où vous êtes ?

Henri Elberg: Non, on ne sait pas. Mais voilà, on a dit, on arrive, vous êtes à Buchenwald. On a descendu et, dans le wagon, il y avait deux, trois morts déjà. Ils ont pas tenu le coup jusque là. On avait un seau pour faire ses besoins. Chaque fois que le train s'arrêtait, on vidait le seau et on prenait un seau. De l'eau fraîche de nouveau pour boire. Mais arrivés là-bas, il y avait trois morts déjà, dans *mon* wagon. Los! Los! On descendait en colonne. On va à Buchenwald. On rentrait dans Buchenwald et on allait à Buchenwald. Et là, on nous a donné le numéro. Et ce numéro, ça, 95000 10 134 <sic> Oui, c'est ça Buchenwald. Je répète le numéro

encore une fois, le numéro de Buchenwald: 95000 600 Non! 95634. Voilà! Et on est restés debout. Ils nous ont partagés. Nous, on était environ quatre-vingts, nonante, cent personnes. Je les ai pas comptées dans ce moment-là. On nous a mis sur un tout petit train. On nous a envoyés à Niederauschil. C'était kommando Buchenwald, mais ça appartenait à... Ça appartenait... Le kommando était Buchenwald, mais Niederauschil, c'est une usine. On fabriquait des ailes pour avions. Comme on était mécaniciens, il y avait... et tout ça, on est arrivés à Niederauschil. C'était... Il y avait environ douze cents personnes, même treize cents personnes, il y avait jamais plus. Mais il y avait seulement trois cents Juifs, même pas.

Jacques Déom: D'accord. Donc, par Buchenwald lui-même, le camp central, vous êtes simplement passés ?

Henri Elberg: Passés.

Jacques Déom: ... passés et directement sur...

Henri Elberg: Le numéro reçu!

Jacques Déom: Le numéro, d'accord.

Henri Elberg: Le numéro reçu de Buchenwald et passé vers Niederauschil. Comme ça, ils avaient notre... il avaient la comptabilité. C'était pour la comptabilité.

Jacques Déom: D'accord.

Henri Elberg: Les vivants! Et on arrive là, et il y avait plein de non-Juifs et il y avait deux cents, j'sais pas... Je ne les ai pas comptés. On était... Les Juifs, ils étaient un tout petit p... On était dans la même... dans le même bloc avec les non-Juifs. Mais un côté les Juifs, de l'autre côté c'était... chose. Mais c'était un kapo, c'était un kapo...

Jacques Déom: Tu peux me dire en gros, quelle était la proportion ? C'est un tout petit groupe de Juifs, ou c'était moitié moitié ?

Henri Elberg: Non, non, c'était un tout petit groupe de Juifs. Il y avait pas beaucoup. Il y avait pas beaucoup de Juifs, parce qu'il y avait trois wagons. Et alors, ils partageaient les trois wagons en plusieurs kommandos. Et mon kommando, c'était le kommando Niederauschil. Et Niederauschil, c'était une... ça appartenait à... Ça appartenait à Siemens, je crois. Et là, on faisait tous les cables électriques et tout qu'est-ce qui est comme électrique dans les ailes d'avions. On faisait les ailes des av... Rien que les ailes. Et de là, les ailes partaient ailleurs pour le montage.

Jacques Déom: D'accord. Je t'interromps encore, parce que c'est important. Comment est-ce que... ? Qu'est-ce qui se passe entre Juifs et non-Juifs dans ce kommando ? Quelles sont les relations ? Est-ce que... ?

Henri Elberg: Eh bien justement! Quand je suis arrivé là, c'est la première fois dans ma vie je vois un kapo ou un chef du camp qui était prisonnier comme nous... C'était un... chose... une amitié, une gentillesse que j'ai jamais eue dans aucun camp. Pourtant, j'ai passé déjà plusieurs camps! C'était le frère de Magda Schneider. Il était le chef du camp là.

Jacques Déom: Qui était Magda Schneider ?

Henri Elberg: Magda Schneider, c'était une grande artiste de cinéma allemand. C'était la mère de Romy Schneider. Et c'était son oncle, qui était... qui habitait à Halle et, à Halle, il était bourgmestre de Halle et, comme c'était des communistes, il était déjà dix ans au camp à Buchenwald. Et lui dirigeait ce camp. Il a dit: voilà! vous êtes ici un petit groupe. Dites-moi, dans ce petit groupe, qui était kapo. On a fait un appel. On a mis comme ça... Il dit: voilà! Il y avait trois kapos avec, qui étaient des Juifs polonais. Qu'y avait trois kapos dans le... qui z'ont tué beaucoup de jeunes. Il dit: celui-là, celui-là, celui-là. Mais pas seulement un témoin, tous les témoins qui étaient en même temps dans cette camp, parce que on n'était pas beaucoup, parce qu'on était chaque fois partagés. Dans les camps où les Juifs étaient kapos, il n'y en avait peut-être seulement trois, quatre de Pologne et deux de France et moi de la Belgique. Mais nous avons dit: c'est eux, les trois kapos. Il les a mis dehors dans l'appel. Devant tout le camp, il les a mis dans un tonneau de l'eau. Il faisait environ passé les 20° en-dessous de zéro. Il les a attachés et, toute la nuit, ils ont hurlé et, le lendemain, ils étaient morts. Ça, c'est votre punition. Nous sommes tous des prisonniers, Juifs ou non-Juifs, on est tous le même ici. On est dans le même bain. Il faut pas... Il faut savoir... Et on avait la même ration de pain comme un non-Juif. On avait la même... sauf on était mis à part. Mais, temps en temps, il y avait une... un... une sélection de chose... de Buchenwald, qui arrivait avec les SS de Buchenwald qui venaient contrôler dans le camp. Et ils voyaient. Il dit: qu'est-ce que ces Juifs font ensemble avec les non-Juifs ? Donnez-nous la place alors pour les Juifs à part, il dit. Moi je veux bien, mais je suis obligé de mettre comme ça. Et la nourriture, il dit, vous donnez la même chose aux Juifs comme aux... Je n'ai pas d'autre, il dit, il dit. Ces gens, ils doivent travailler. Ils doivent pour le Reich travailler. Il avait toutes les excuses ce kapo. Il savait prendre... Il savait prendre les gens. Une gentillesse. Et alors, moi j'avais... par exemple, je travaillais... Je suis arrivé là-bas c'était au... le 1^{er} du onzième mois 44. Onzième mois 44 et je suis arrivé là, et je travaillais comme ça pendant un mois. J'avais déjà repris... J'avais déjà plus peur, parce que je sentais... Ils sentaient... Ils sentaient que c'était presque la fin de la guerre. Et alors il a dit: faut pas s'en faire. Et il a dit aux autres prisonniers: soyez gentils avec les Juifs, hein! Ça sont les mêmes comme nous. Il pouvait pas dire ça devant un SS,

hein! Et quand il y a les SS qui arrivaient ou quoi... dans le camp... - parce qu'on avait... là on n'avait pas des SS comme... on avait de vieux militaires hongrois qui nous te... qui nous gardaient, et alors, il osait déjà un peu plus. Mais s'il voyait un SS ou quoi, il commençait à jurer et tout ça. Mais il fallait faire la comédie, il dit. Et un jour, je suis là déjà... Je suis là déjà environ... Je suis là environ un mois et je fais... Et je travaille la nuit, je fore avec un foreuse et j'ai des Russes avec moi, derrière moi, des prisonniers de guerre qui travaillaient aussi dans la même bloc. Et on bombardait l'usine. Un jour, on a bombardé l'usine et, justement, ils savaient que c'était une usine d'avions... ailes pour avions. Et...

Jacques Déom: C'était fréquent, ces bombardements ?

Henri Elberg: Oui, on entendait tous les jours presque mais pour nous. Ça nous faisait rien, parce qu'on était tout de même condamnés à mort! Malgré tout, on n'était jamais certain. Parce que ils pouvaient dire: aujourd'hui les Juifs dehors, et les fusiller. On n'était jamais un jour tranquille. Et un jour, comme ça, cinq semaines, je suis cinq semaines là, justement vers le mois de janvier 45... je crois c'est... Non! Juste après Noël, oui, c'est janvier 45, il y a un appel.

Jacques Déom: Je t'interromps. On va y revenir tout de suite, mais je voudrais que tu me décrives. Qui est-ce qu'il y avait parmi tous ces non-Juifs ? Il y avait des politiques ?

Henri Elberg: C'était des communistes, des homosexuels, des voleurs, des assassins et surtout des communistes. Politiques. Et alors il y avait des Français, il y avait des Danois, des Norvégiens, il y avait des Polonais. Pas beaucoup de Polonais, mais il y avait beaucoup de... Comment on appelle ça ? Des Allemands aussi. Le plus des Allemands prisonniers politiques allemands que c'était des voleurs tout ça. Et c'est eux qui étaient à Buchenwald, condamnés à Buchenwald.

Jacques Déom: Comment ça se passait entre, disons, les politiques et les droit commun, les voleurs, etc. ?

Henri Elberg: Il y avait une entente, il y avait une entente formi... Il y avait une section de résistance dans cette camp. Il y avait une Résistance en noir... Mais nous, on ne le savait pas, parce que nous on venait de... Eux, ils étaient déjà très longtemps dans la camp. Nous, on venait arriver. On était un mois là-bas. Et je suis là un mois, cinq semaines, on demande par chose... Il y a des SS qui arrivent de Buchenwald et ils mettent tout le monde dans l'appel, mettent tout le monde dehors, Juifs et non-Juifs. Dehors. D'abord, qui a travaillé cette kommando, cette nuit-là et là. Ils avaient le numéro. Il a appelé tout le monde. Moi, j'avais travaillé dans ce kommando et je ne savais pas pourquoi. On était environ septante, quatre-vingts personnes. Je sais même pas exactement le somme. Il dit: vous allez... Vous avez

fait des sabotages! Mais le kapo le savait. Ils avaient coupé des fils électriques dans les ailes et, quand il y avait le montage, ils ont constaté les avions partaient pas. C'était la Résistance allemande qui avait fait ça. Mais comme c'est tout ce kommando qui a travaillé cette nuit-là, Juifs et non-Juifs, on nous a mis dans un camp de punition.

Jacques Déom: Donc, c'était une petite cellule, mettons de communistes, qui prenait l'initiative du sabotage. Ils ne parlaient de rien à personne...

Henri Elberg: A personne. Je savais de rien. Nous on n'était rien là-dedans, nous... C'étaient des gens qui étaient déjà... des prisonniers qui étaient déjà longtemps dans le camp qui z'avaient une cellule de résistants. Et c'est pour ça ils nous traitaient bien.

Jacques Déom: C'est ça. Ils n'ont pas essayé de vous organiser, de vous mettre dans le coup ?

Henri Elberg: Non, non, non, non, non. Ils avaient pas voulu nous faire cette... parce que on avait déjà mal assez avec les non-Juifs. Parce qu'on était juifs, ils savaient quand un Juif se mettait là-dedans, il était directement fusillé.

Jacques Déom: C'était trop dangereux de leur point de vue.

Henri Elberg: Ils avaient rien dit et moi, je savais de rien non plus.

Jacques Déom: Excuse-moi. Entre Juifs et non-Juifs, est-ce qu'il y a des tensions ?

Henri Elberg: Jamais.

Jacques Déom: Entre nationalités, par exemple ?

Henri Elberg: Entre natio... Jamais!

Jacques Déom: Est-ce qu'il y a des formes d'antisémitisme ?

Henri Elberg: Jamais! Jamais à Buchenwald il y avait antisémite. Jamais! Ils avaient... Ils savaient qu'est-ce que les Juifs ont souffert. Ils avaient plutôt pitié avec nous. Il y avait beaucoup de prisonniers qui avaient parfois quelque chose de trop. Ils donnaient aux Juifs. Parce que les Juifs arrivaient pas à avoir cette contact... Là-bas, on avait parfois un morceau de pain. Il y avait un qui travaillait dehors chez les paysans. Il avait parfois des pommes ou quoi. Il apportait ça pour... Il y avait vraiment une gentillesse là-dedans. Pour nous! Et malgré tout, chacun pour soi. La vie comptait là. Malgré tout, la vie comptait. Et comme, maintenant j'explique... On

nous a mis dans un Straflager. Tous ceux-là et malheureusement je suis dedans, dans cette liste-là. Il y avait environ septante, quatre-vingts personnes ou même cent personnes, je ne sais pas exactement le chiffre. Il y avait environ une trentaine de Juifs dedans. Il y avait des Juifs qui étaient pas venus avec moi de Auschwitz qu'y avait déjà là, hein! Qui venaient de Buchenwald, qui z'étaient déjà dans ce petit camp. Et on nous a mis dans wagon. On arrive. Peut-être huit, neuf heures après, on arrive là. On arrive à Langenstein Zwiebergen Halberstadt. On arrive à Zwiebergen-Halberstadt...

Jacques Déom: Je t'interromps. Un fait de sabotage, là ça valait une *punition* ?

Henri Elberg: Oui.

Jacques Déom: Je veux dire...

Henri Elberg: Ça valait... parce que, quand c'était des non-Juifs... Si c'était des Juifs, ils auraient tous fusillés!

Jacques Déom: Voilà!

Henri Elberg: Parce qu'il y avait les 80% non-Juifs dedans! Il a pris toute le... toute le... Ceux-là qu'ont travaillé, toute ce kommando qui a travaillé cette heure-là, ce soir-là, ils les ont envoyés dans un Straflager de Buchenwald.

Jacques Déom: D'accord. Donc Langenstein.

Henri Elberg: Langenstein. Zwiebergen. C'était Zwiebergen. On arrive là. Je regarde. Il y a 5.000 prisonniers politiques là. Et un tout petit camp, peut-être 300 Juifs à part, comme un petit terrain de football il y avait des Juifs et il y avait comme... Il y avait peut-être six kilomètres... pas six kilomètres, trois kilomètres carrés 6.000... Il y avait peut-être une cinquantaine de blocs. Et c'était tout des prisonniers politiques. Ils avaient fait... Zwiebergen, c'était un camp de concentration de prisonniers politiques de punition. C'est tout des gens qui ont fait des sabotages, ou ils ont des morts devant eux, ou ils ont... Le travail le plus dur. Ils faisaient un tunnel en-dessous de terre. Et quand moi je suis arrivé, le tunnel était faite et nous, on a travaillé alors comme... Moi je connaissais l'allemand. Ils demandaient qui parlait allemand. Ils y en avait pas beaucoup qui parlaient allemand là-dedans, parce qu'il y avait des Français, des Polonais, des... De toutes les nations là. Environ 5.000, peut-être 6.000 pers... prisonniers politiques et il y avait que 300 Juifs. Et alors, nous les Juifs, les 30, on a mis avec les autres. Le camp était ouvert. Alors, on nous a partagé les kommandos qui... Comme on était mécaniciens, il fallait travailler, nous, comme mécaniciens, là en-dessous de terre. Ils faisaient, ils fabriquaient les V1 en-dessous de terre. Avec le moteur de Volkswagen. Tous les boîtes venaient là-

bas. Et venaient... C'était trois kilomètres en-dessous de terre. Ils avaient déjà creusé pendant trois kilomètres en-dessous de terre. Et c'était des... C'était des... halls comme l'exposition ici au Heysel, tellement c'étaient des grands halls en-dessous de terre. On pouvait bombarder, on ne savait jamais toucher parce que c'était des montagnes au-dessus. Et là on fabriquait. Mais tous les... Là, il fallait toute la marchandise arrive là. Pour arriver au travail, c'était au moins un kilomètre en-dessous de terre marcher. Avec... Il y avait des petits rails et des wagons, parce que y avait des prisonniers qui continuaient à creuser, qui continuaient... faisaient des autres tunnels. Et moi, j'étais arrivé là. On m'a mis directement comme magasinier. On me demande je parle l'allemand. Justement, j'ai...

Jacques Déom: C'est là que tu as fabriqué ton carnet ? <Le témoin montre son "carnet">

Henri Elberg: Fabriqué... carnet. Et j'ai déjà fabriqué un là-bas, que j'ai perdu...

Jacques Déom: Où ça ?

Henri Elberg: A l'autre..., mais j'ai refait un ici. Aussi avec des <fiches de> pièces. Parce que j'avais fabriqué un là. Celui-là, comme on nous changeait de vêtements, on pouvait jamais avoir les mêmes vêtements. On prenait les vêtements, et vous restez à poil. On vous donnait une autre chemise, un autre pantalon, et un veston. Et je suis là en-dessous terre. On arrive, des boîtes... caisses arrivent avec... Ils faisaient même... il y avait restaurant pour les SS et pour les ingénieurs. Des ingénieurs sont là, allemands. Il fait... Je vois là déjà... On fait comme... C'était comme... C'était comme une fusée en-dessous de terre. C'était pas très grand, mais ça... Et ils étaient en train de discuter, de se mettre autour. Et nous, on ne pouvait pas approcher, parce que on était des prisonniers. Mais moi, j'avais une place où on vidait des caisses. Il fallait vider des caisses et, par exemple, il y avait des machines qui arrivaient pour fabriquer des pièces, hein! Et nous, on vidait des caisses. Et quand on a ouvert une caisse et là il y avait une foreuse électrique qui est debout. Et Los! Los! les SS derrière nous. Et je... Et on est à six pour... pour porter cette même machine et pas grand, mais six personnes... On avait juste... Alors les SS pris la baïonnet <sic> et Los! Los! Il m'a percé la jambe avec la baïonnet. Il a tiré son baïonnet. Ma jambe était percée. Et ça commençait à couler du sang et couler du... chose... et j'ai vite pris... Il y avait un emballage, il y avait de l'emballage, du papier là j'ai mis autour. J'ai collé au-dessus et j'ai fermé ça. Et Los! Los! Et ça a dû aller vite cette machine et quand la machine était sur place, je me suis soigné. D'abord, j'ai pissé dessus. Et après, j'ai pris des papiers... Il y avait des machines à écrire. Il y avait des doubles de machines à écrire, des vieux papiers qui se trouvaient... J'ai collé là-dessus. J'ai tourné. Il y avait le rouleau de calcul. J'ai tourné autour de ma jambe. Et ça a duré comme ça. Je suis parti travailler. Et une fois que, de loin, je vois un "F", prisonnier politique avec un F. Vous êtes français ? Oui, et vous belge ? Oui,

je suis belge. Et alors il dit: ah, chez nous, dans notre bloc, il y a une dizaine de Belges qui sont. On est... Comme tu sais sortir du camp pour aller à la toilette ou te laver, tu viens une fois chez notre bloc. On n'est pas loin de là. Et comme ça, tu peux parler avec des autres Belges. Bon. On rentre dans le camp, on reçoit son litre de soupe, tout le monde la même chose, non-Juif ou pas Juifs, mais on était mis à part. La porte était ouverte pour aller à la toilette et pour se laver, parce qu'on avait une Waschbaracke, un toilette pour tout, pour tous. 5.000 personnes, n'oubliez pas! Y avait, dans tous les coins, il y avait des Waschbarackes et des toilettes. Il y avait quatre ou cinq... Il y avait... Et on avait même un état... A côté, il y avait un Krankenbau et dans le Krankenbau à côté, il y avait plein de cadavres. Plein de cadavres! Celui-là qui était mort, non-Juifs et Juifs, tout mélangé les cadavres un sur l'autre. Comme ça. Et, et, et... Ils restaient là. Et on fait l'appel. Aux Juifs... Voilà: il faut dix Juifs pour enterrer tous ces cadavres-là. Et vous allez avoir un litre de soupe de plus. Un litre de soupe! Bon, je vais aller. Et on nous donne un paire de gants. On a mis une couche de morts comme ça <geste horizontal>... On est allé de là peut-être un kilomètre plus loin, pas tellement loin. On a fait des grands trous. On a mis comme ça une rangée de cadavres, du chaux dessus, parce qu'y avait pas de four crématoire là. Et alors une deuxième rangée. De nouveau le chaux. Comme il y avait parfois cent cadavres, parfois cinquante cadavres, ça dépend combien y en avait. Parce que c'était pas toujours les mêmes qui enterraient. Et on les enterrait et on est rentrés au camp. Moi, je dis, je vais aller une fois voir ces Français qu'il m'a dit. Et on sortait en kommando toujours du camp. Et le Français... C'est le quatrième ou cinquième bloc et c'était pas très loin de notre endroit. Heureusement! Heureusement! J'arrive là. Il y a dix Belges. D'où tu viens, il dit. Moi, j'habite à la rue Haute. Je me rappelle plus. Je savais tous les noms, mais j'ai tout à fait oublié. Un de la mer, un autre... Deux de Bruxelles, un de Molenbeek. Et lui, il était... il a été enterré... Il était malade, mais très gravement malade. Et il dit: s'il lui arrive quelque chose, hein! on te prend, hein! J'espère qu'il arrive rien, je dis. Mais il sait plus tenir le coup. Il sait plus tenir le coup. Il avait le diphtérie. Eh bien, un jour, il me dit: il y a... Le Français... le Français était là aussi. Les Français sont venus me parler. Il me dit: moi, je te... Il dit, un Français était là. Il dit: moi je travaille au chose... au bureau et j'ai tous les papiers, il dit comme ça, et je fais tous les papiers pour la libération de Buchenwald. Ah! il dit. Et peut-être je pourrais te sauver, il me dit. Comment, il dit. J'ai entendu, il dit. Dans deux jours, on quitte, parce que les Russes sont encore à vingt kilomètres du camp et les Américains sont encore à trente kilomètres du camp. Parce qu'on entendait tout de même les bombardements et tout ça...

Jacques Déom: Je me permets de t'interrompre. Comment est-ce que ça se traduisait du côté des SS par exemple ? Ils devenaient plus violents ? Ils... ? On sentait ça que... ?

Henri Elberg: Ils étaient... On sentait que ils commençaient à avoir peur. Ils sentaient c'était leur fin et on sentait ils étaient violents. D'abord, je suis là dans la

baraque. Il me dit: écoute, moi je travaille au bureau. Si on part, je voudrais que tu me... dans la Marche de la Mort, on tâcherait peut-être que tu viens ici dans notre bloc à la place du garçon qui... qu'en a plus pour longtemps malheureusement, il dit. Et on va te changer. Le Français dit ça au Belge. Et les deux... et tout le monde était d'accord dans le bloc. Il y avait soixante personnes dans ce bloc. Il y avait une trentaine de Français, il y avait une dizaine de Belges et il y avait... Des Danois il y avait. Il y avait même un Portugais. J'ai pas compris ça. Et on m'annonce le garçon est mort. Il faut que on te change ce soir. Il est mort vers 2 heures après-midi. Et c'était juste on revenait du camp du travail. On arrivait vers 6 heures du camp et, après le manger, c'était 7 heures. On avait une assiette de soupe et on avait le pain, le soir, une fois par jour on distribuait en même temps comme la soupe, le pain. Et il disait: voilà! après ton pain, après ta soupe, on vient te chercher. Mais on va d'abord voir comment ça va chez toi. Eux pouvaient rentrer chez moi, moi je pouvais rentrer chez eux. Et il y avait pas d'SS dans le camp. Le camp... Les SS étaient tous dehors. Autour. Dans le camp, il y avait que des kapos, mais les kapos non-Juifs ils étaient formidables. Et les kapos dans le petit camp, ils étaient aussi bien. Il y avait plus de... On sentait c'était la fin! Les kapos avaient déjà peur pour eux-même déjà. Et il dit: voilà! Pepermans est mort. Il s'appelle Pepermans. Tu viens, tu viens... C'était vers le mois de mars, vers la fin de ma... au début du mois de mars. Tu viens dans notre bloc et... on va... Je viens dans le bloc. Enlève tous ces vêtements pleins de poux, pleins de tout. Mets ça! il dit. Ne regarde pas! il dit. Donne-moi tes vêtements. Moi, je donne mes vêtements avec l'étoile juive. Ils ont pris Pepermans, qui était mort, entre deux prisonniers politiques qui étaient aussi chose... Ils étaient pas longtemps dans le camp. Peut-être six, sept mois eux. Moi, j'avais trois ans presque derrière moi. Et l'on pris et ils ont mis à ma place. D'abord, ils sont venus voir où c'était. Ils l'ont mis... Ils sont revenus. Il dit: Henri tout est O.K. ils ont dit, c'est en ordre, il dit. Tu restes maintenant là. Lendemain, il y avait l'appel pour aller travailler. Moi, j'ai dû prendre le travail de l'autre, dedans la fondation tirer des charrettes et... comme j'étais Pepermans! Et de moi on ne parle plus. Moi, je suis mort à Buchenwald! Je suis Pepermans. Et alors là, on a un appel. On ne remarque rien. Je dis: j'espère qu'on ne remarque rien à l'appel. On est tout de même... Mais faut pas faire attention, j'étais avec les autres Belges. Comme on était tous des Belges. Bon! Alors il y a les SS qui rentrent au milieu... Deux trois jours après, il y a le SS qui vient au milieu. Il fait un speech. Nous allons nous rendre aux Américains! Et nous devons faire des colonnes à cinq cents ou six cents personnes, vingt par rang. Et on fait une dizaine ou une quinzaine de colonnes. Mais celui-là qui part de la colonne, il est fusillé directement. Comme ça. Il a tiré dans la foule. Il a tué quelqu'un. Pour eux, ça jouait plus de rôle. Et j'espère vous êtes... allez faire... vous êtes disciplinés, hein! A tous les prisonniers politiques, hein! Et là, il y avait les Juifs, les trois cents dans le camp! Alors, lendemain, on a fait des colonnes par six cents. On a entendu tirer. On a tué tous les Juifs! Tous les Juifs étaient... Ils ont fusillé dans le petit camp. <Silence> Et moi, je pars avec le colonne. Alors le Français me dit: écoute une fois, il dit. J'ai ici ce petit paquet. Et le Français était avec moi à côté de

moi, comme on est... Devant il y a un SS là, un SS là. Tout les cent personnes, il y avait quatre SS. Vingt-cinq personnes par SS. Et on avance. On marchait, comme des... comme des automates, automatique. Et moi, j'avais ma jambe qui me faisait mal, comme j'étais pas soigné. J'avais déjà mis du papier, j'avais mis déjà. J'ai déchiré une chemise, j'ai mis autour. Mais le Français avait donné un pantalon civil là et une chemise. Et comme il avait pas assez de pyjamas dans cette camp-là, on ne voyait pas la différence. Mais dans cette pantalon, il y avait une grande ligne rouge. Avec la couleur. Et le Français dit: voilà, ici tu as du fil, tu as une aiguille, et tu vas, quand on s'arrête quelque part, tu vas coudre cette ligne rouge ensemble, parce qu'on va se sauver. Et ici, tu as un papier que tu es libéré de Buchenwald. Avec mon nom et tout: Jacques Pepermans, délivré de Buchenwald. Pas mon vrai nom! Et signé: Obersturmbann-führer... Tout normal. Et je dis: et quand je pars, on va me fusiller! Je te dirai quand on va se évader à deux! Moi, je pars et tu vas me suivre! Premier jour. On marche quinze kilomètres. On s'arrête. On marche la nuit, la journée on dort. On dort sur les prairies, comme des vaches. Premier jour, on avait un pain. Un seul pain. Et après, c'était très... on avait en dessous le bras. Et on mangeait. Moi, je l'avais mis dans ma chemise, comme ça, le pain. Et... manger. Mais le pain était mangé en deux jours de temps. Et qu'est-ce qu'il fallait d'autre faire ? On n'avait rien reçu. On s'arrêtait devant où il y avait une pompe d'eau, hein! C'était la campagne. A Bütterfeld <ou Bitterfeld ?> c'était, près de Bütterfeld <ou Bitterfeld ?> on marchait. De Zwiebergen-Halberstad vers les Américains. Vers Targau, Bütterfeld <ou Bitterfeld ?> et tout ça. Et chaque fois qu'y en avait un qui savait pas marcher, on le fusillait. Non-Juif, hein! On le fusillait. Et alors le Français me dit, maintenant, le troisième jour: je vais sauter aujourd'hui, tu sautes avec, hein! Il me donne un tout petit paquet, c'était pas plus grand que ça. Je ne sais pas qu'est-ce que c'était. Pour moi, c'était des brillants, ou des dollars, ou de... qu'il avait volés dans le coffre des SS, parce que le camp était liquidé. Les SS... Tout le monde est parti. Pour se rendre aux Américains. Et déjà... On n'était pas encore chez les Américains. On l'a fusillé. Et le Français me dit le troisième jour: tu sautes, viens! Je dis: non, je ne saute pas. Tu as vu qu'est-ce qui se passe derrière, hein! On a encore fusillé mon copain derrière! Non. Il m'arrache le paquet et j'entends: pff! On l'a tué. Je ne savais jamais qu'est-ce qu'y a dans ce paquet. Et je savais jamais... Le Français est mort. Fusillé. Il est resté dans le ravin. Et on continue comme ça sept ou huit jours. On n'avait rien reçu à manger. Et devant nous, on voit déjà des charrettes avec des Allemands qui passaient se rendre vers les Américains et, sur ces charrettes, il y avait des sacs à dos. On passe et il y a un ou deux prisonniers fran... pas français, c'était des Polonais qui avaient volé un sac de ça. On s'arrête à une ferme. On reste encore vivants peut-être deux cents et des. Pas plus.

Jacques Déom: Sur une colonne de...

Henri Elberg: De notre colonne. Les autres étaient tous fusillés sur la route. Ils savaient plus marcher: fusillés. Et on arrive dans une ferme. On se met dans la

ferme. On ne sait pas marcher, parce que y a des bandes d'un côté, de l'autre côté de... Qu'est-ce qui va se passer maintenant ? il dit. Qu'est-ce que...? On est là. Une fois, il y a une voiture qui arrive avec des soldats, avec un SS dedans. Il dit: Appel! Les deux cents et des, appel. On se met. On regarde. Il y avait le Français... Pas le Français! Les Polonais qui avaient volé ces sacs à dos avaient déjà une chemise qu'il y avait là-dedans. Ils se sont partagé tout qu'est-ce qu'il y avait dans cette sac à dos. On les a pris, sept, huit personnes. On les a fusillés devant nous. C'était presque la fin de la guerre! Et on continue à marcher comme ça. On brûle... On brûle la ferme où on a été... On brûle et celui-là qui était malade, qui savait plus marcher, on a brûlé avec, dans cette ferme. Et on continue à marcher. Peut-être cent septante encore. On reste sur une grande prairie à vingt kilomètres de là. On reste. On ne sait plus où aller. Toujours le même... On a été comme dans un étau, entre les Russes et les Américains. Et ils voulaient pas se rendre. Ils croyaient encore arriver en Autriche. Et on est là, assis par terre là.

Jacques Déom: Maintenant, il y a huit jours que vous êtes partis ?

Henri Elberg: Oui, oui. Totenmarsch, ça s'appelle. J'étais dans la marche... Ça s'appelle la Marche de la Mort. Je suis dans cette Marche de la Mort et on est couchés sur la prairie. Je mange de l'herbe. Je mange des racines des arbres, parce qu'y n'y avait rien à manger. On n'a rien reçu à manger! Tout qu'est-ce qu'on trouvait par terre... On regardait comme des bêtes. Tout qu'est-ce qu'on trouvait pour manger, on mangeait comme une bête. J'ai mangé de l'herbe. Je prenais... J'avais fabriqué un couteau que j'avais fabriqué dans l'usine d'avions là. Et là j'ai coupé des... Et c'était caché aussi. J'ai coupé des pissaulits <sic> et j'ai commencé à manger. C'est très amer, mais je l'ai mangé. Il fallait quelque chose manger. Comme ça je reste... Comme ça deux jours sur cette prairie. Neuvième jour comme ça. Je suis couché comme ça dans la prairie. Il y a comme ça, le soir à 7 heures du soir, un SS dit à l'autre qui nous gardait encore. Il y avait tout de même une vingtaine des SS qui nous gardaient encore, ces cent septante personnes. Et ils disaient...

Jacques Déom: Les SS, ils restaient en groupe, ou bien ils...

Henri Elberg: Non, non! ils gardaient, ils faisaient la garde. Ils avaient... la garde. Ils quittaient pas la garde.

Jacques Déom: Ils restaient là...

Henri Elberg: ... avec leur officier. Ils étaient encore tous là. Ils voulaient se rendre... Ils voulaient pas se rendre. Ils croyaient... Alors un SS dit à l'autre, il dit: Scheisse, es is bald aus! Ça veut dire: merde! c'est presque fini! Qu'est-ce qu'on va faire ? Parce qu'on va nous certainement... Ils vont se venger sur nous. Qu'est-ce qu'on va faire avec eux ici ? J'entends ça. Un SS part, l'autre était là. Je dis:

Entschuldigen Sie, herr Obersturmbann-führer. Ich habe ein Papier. Ich bin befreit von Buchenwald. Was sind Sie...? Was bleiben Sie denn noch hier ? Il me regarde et... Cachet et tout était en ordre. Je dis: Wenn ich weggeh von hier, dann schiessen Sie mich. Il dit: ça c'est vrai, il dit. Alors j'ai fait un plan, il dit. Cette nuit, à six heures du matin, je change de garde. C'était le soir... A 6 heures. Il avait garde jusqu'à 6 heures du matin. Et quand l'autre vient, tu viens avec moi! il dit. Je, j'étais comme ça...! Je vais lui faire confiance ou je vais pas lui faire confiance ? Je vais lui faire... ? Et je suis là comme ça depuis 9 heures du soir jusque 6 heures du matin en train de réfléchir et, si je reste là, on va nous tout de même tous fusiller. Quand je vais avec lui, je n'ai pas d'autre chance. Bon! Il me fait... L'autre SS vient prendre relève. Alors il dit à moi: viens toi avec! Et qu'est-ce qu'... il dit l'autre SS. Lui, il doit venir avec moi. Il va faire du Füttern. Ça veut dire donner à manger...

Jacques Déom: Aux bêtes...

Henri Elberg: Aux chevaux. Il dit: suis-moi! Et moi je suis. J'espère que tu me reconnais... reconnaîtrais, quand il y a quelque chose. J'avais compris! Jawohl! je dis, Herr Obersturmbannführer! Hier hast du eine Schaufel, il dit. Ici, tu as une pelle. Tu as un seau. Tu vas aller tout droit. Il y a... Tous nos chevaux sont là-bas sur la prairie. Et tu vas semblant que tu vas aller chercher de l'eau à la chose... et donner de l'eau aux chevaux et donner de... Et ici, tu as un sac de Hafer pour les chevaux. Moi, j'ai fait comme il avait dit et je me dis à moi-même: j'ai la pelle sur le dos, j'ai le seau là. Les SS là, ils regardaient que je passais devant tous ces SS <??? > faire du Fütter. Et moi, je vais comme ça. Je dis... J'avais vu le film de Da... de David Copperfield de partir comme ça. Et je dis: j'ai pensé à ça, je dis. Et j'entends des grenades de un côté, de l'autre côté des autres grenades... Des Américains, des Russes... Et j'entends et je suis au milieu du front je suis, et toute seul dans une prairie qui fait des kilomètres et des kilomètres loin sur un champ. Et je continue à marcher et je continue à marcher avec le seau et je me tourne pas. Et je suis arrivé peut-être deux kilomètres plus loin. Et j'ai pris le seau et j'ai pris de l'eau. Je commence me laver d'abord. Boire de l'eau, me laver. Alors je suis là environ cinq minutes je suis déjà lavé et j'ai... j'ai encore rien à manger. J'ai rien. Il me dit... Une fois que... Je vois là un vélo qui arrive avec un Allemand sur un vélo. Il dit: mais qu'est-ce que vous faites là ? Ah! il dit: je me suis sauvé pour les Russes. Je veux aller vers les Américains, je dis. Je suis un Belge ouvrier, je dis. Comme j'avais mon pantalon qui était cousu et j'avais une chemise blanche... - pas blanche! J'avais une chemise qui avait plus de signe de prisonnier - il dit: mais tu dois pas rester là, tu dois... tu dois... aller à la Kommandantur au milieu du village. Oui, oui, je vais aller, mais je suis un peu fatigué de marcher, parce que je me suis sauvé des Russes! Fallait trouver quelque chose! Oui, qu'est-ce que je vais faire ? Et il y a des... J'avais un Bon Dieu avec moi toujours. Il y a... huit cents mètres plus loin, il y a un prisonnier italien qui est là. Il est en train de travailler sur le champ comme prisonnier de guerre. Un prisonnier de bardelo??? Un prisonnier de guerre italien qui travaille

chez des paysans sur les champs. Il vient chez moi. Quoi tu es ici ? il dit. Il dit... Je sais d'où tu viens. Mais il connaissait pas le français. Il dit: moi ami. Français, il dit, venir après-midi. Toi viens avec moi d'abord. Il me cache dans un bunker, tout près du bois, dans la prairie. Toi, il dit, toi venir ici. Ici attendre. Mais avant que je suis dans le bunker, je vois là une petite maison. Je dis... J'ai toqué à la maison pour avoir quelque chose à manger. C'était un paysan. Y avait pas d'SS, y avait rien. Et je toque là et je dis: Madame, vous avez peut-être quelque chose à manger pour moi ? Je suis un ouvrier belge. Je viens de là. Les Russes sont là-bas. J'ai rien. J'ai pas... J'ai plus rien à manger. Vous avez peut-être des pommes de terre que vous avez fait pour vos... vos... vos... pour vos porcs. Donnez-les moi! J'ai faim. Et qu'elle me voit manger ces pommes de terre, elle commence à pleurer. Vous avez un fils au front, je dis à elle. Je l'ai pris avec le cœur. Et moi, j'ai peut-être une mère à Bruxelles, je dis. Et je voudrais rentrer chez moi. Elle dit: voilà! Elle va à la cuisine là. Elle m'apporte une tartine. Du pain elle m'a mis dans un petit sac de vélo. Mais ici, reste pas là, parce que je peux personne avoir. Je suis punie autrement. Et moi je vais vers le bunker.

Jacques Déom: C'était ta première tartine depuis... ?

Henri Elberg: Depuis... J'avais plus jamais vu depuis trois ans du beurre! J'en avais plus vu. Mais la margarine, on avait reçu de temps en temps un clote de margarine. Et j'avais mangé ma tartine et je dis: je vais manger le restant aussi, parce que, autrement, on sait jamais qu'est-ce qui m'arriver au moment que j'ai mangé. Je suis dans ce bunker et le Français arrive. Il y a un Français qui arrive, un prisonnier de guerre. Il dit: l'Italien m'a dit que tu es d'ici. Oui, je dis, je suis malheureusement... J'en ai encore enterré derrière. Sept de vous autres qu'ils ont laissé sur le chemin, il dit comme ça. Et jamais que j'étais juif. Je dis: prisonnier politique et je viens de... Je sais d'où je viens et tout ça. Parce que j'avais mis un bandage ici <montrant son numéro tatoué>. Mais j'avais ma jambe qui me faisait mal. J'avais encore la force de marcher avec cette jambe! Et ça commençait tout doucement le gros grain <sic: ailleurs "la grande graine" c.à.d. la gangrène> à ma jambe. Ça saignait, ça pourrissait. Il me dit: reste là. Nous sommes à dix ici. Je vais voir qu'est-ce qu'on va faire avec toi. Deux heures après, il vient chez moi. Il m'apporte le pain, un thermos avec du café. Vraiment, une tartine avec de la confiture et un morceau de saucisson que j'avais! Ffff! C'était le rêve là! Il me dit: reste là, il me dit. Je vais voir qu'est-ce qu'on peut faire. Deux heures après... Je reste là. Mais tu sors jamais de cette bunker, parce que il y a encore des SS au village, plein des SS au village. Il sont pas encore partis. Parce que ils partent demain matin, le restant. Sais pas... qu'est-ce qui z'ont fait avec le restant, je sais pas. Et il vient, il dit: voilà! Tu vas à ... Deux kilomètres plus loin, il y a une petite lumière. C'est une ferme. Devant cette ferme, il y a une charrette, où on attache des chevaux. Quand tu vois la lumière s'éteint, quand tu vois cette lumière s'éteint, tu vas aller dans cette charrette, tu te mets dans cette charrette. Des chiens qui aboyaient, mais ils savaient rien, parce qu'y avait des

bombardements, il y avait des... il y avait des bruits des Russes, des Américains il y avait... En plein front! J'étais au milieu du front, à Targau. En pleine front. Et j'ai fait comme il avait dit. Je me suis mis dans cette charrette. Et il a dit: quand... Tu restes là une heure ou presque deux heures dans cette charrette. Et alors tu rentres dans la ferme et tu vas à gauche. Il y a une porte. Cinq mètres plus loin, il y a une échelle. Tu vas prendre l'échelle, tu montes l'échelle. Tu vas trois mètres plus loin. Il y a une deuxième échelle, il y a un deuxième étage. Tu prends le deuxième étage et alors tu te mets là dans le fond et tu mets trois bottes de paille sur toi. Et demain, je vais venir te chercher et je vais t'apporter à manger à 7 heures du matin. J'ai fait comme il m'a dit j'ai fait. J'avais une énergie terrible comme pour savoir vivre! Pour savoir marcher avec le gros grain <sic> et pour savoir monter des échelles. C'était des échelles en bois. Et pas... Faire comme il a fait le plan comme il m'a fait et je l'ai suivi tout à fait. Et il vient à 7 heures du matin. Il m'apporte du lait, une bouteille de lait. Il m'apporte de nouveau à manger du reste. Il m'apporte des pommes de terre qui z'étaient cuites. Il a parlé avec les autres, il a dit. D'abord, on va te donner un uniforme français, il dit. Parce que tout qu'est-ce que là tu as sur toi, c'est plein de poux, plein de choses. Il faut enlever ça. Il m'apporte un uniforme de prisonnier de guerre français. Tu restes jusque je dis que tu peux partir, il dit, il me dit. Moi, je reste. Un jour... Mais tu vois quand c'est nécessaire tu fais, tu te mets sur le toit! Il y avait le toit derrière. J'entends bombarder, j'entends... Je dis: au moment que je reçois pas un pruneau! Parce que je suis en plein front! Je suis là toujours toute seul. Je suis là en-dessous deux jours déjà. On voyait courir des rats, on voyait cour... Ça faisait plus rien. On voyait courir là. C'est dans une ferme! On entendait en-dessous, il y avait des vaches, il y avait des chevaux. Il y avait... C'était dans la ferme même, dans l'étable j'étais et moi, j'étais au-dessus, moi. Et des souris et des tout ça! J'm'en faisais pas. Ça faisait rien. Rien du tout. Maintenant, j'aurais peur pour tout ça. Et j'ai fait... Quand j'allais à la toilette, j'ai ouvert la panne et je l'ai mis sur le toit. Comme il m'apportait du papier toilette... emballer le pain et tout dedans et... Un jour, je suis le deuxième jour là. Le paysan il sent ça un peu... un peu bizarre que le Français vient toujours par là. Mais il savait qu'il fréquentait une Allemande là et dans la paille. Et ils croyaient qu'il a retrouvé l'Allemande dans la paille et il faisait... Il fréquentait une Allemande... Mais il faisait pas attention après moi. Et moi, je suis là au-dessus. Lui était au premier étage et moi j'étais au-dessus... Mais le paysan était un peu drôle. Il dit: mais quand... Moi, j'avais mes deux bottes de paille sur moi, et il venait chercher pour mettre la paille sur les chevaux. Et j'avais pris mon couteau. J'ai jamais eu aussi peur. J'ai eu peur dans le camp des... des... J'ai eu peur pour les choses... sélections que j'ai passées. Mais c'est de nouveau une peur, parce que c'était tout de même presque à la fin. Et il vient au haut, il regarde. Et je dis: si tu montes et tu prends la botte de paille, je dois te tuer! Il me reste pas un autre... choix. Et j'avais pris mon couteau et je l'avais comme ça <geste> et j'ai... pas respiré, parce que il voulait pas... il pouvait pas entendre ma respiration et entendre... chose... je pinçais dans la paille pour pas le tremblement que j'avais peur. Et il est descendu. Il m'a pas vu. Mais quand il a venu... descendu là-bas, j'ai jamais eu... comme une

crise de jaunisse. Comme un peur intérieur de tremblement. Le Français vient chez moi: faut pas avoir, il dit, faut pas... Il voit ça. Faut pas! Et j'ai commencé à pleurer. Il faut pas, il faut pas, il dit. Il faut... Maintenant tu es presque à la fin, il faut continuer, il dit. Il faut pas te laisser aller, il dit. Il me dit: voilà! demain, ou cette nuit, ou cet après-midi, l'Allemand part. On a préparé les chevaux, on a mis tous ses choses... Il va se remettre aux Américains. Il veut pas tomber dans les Russes. Et quand lui est parti, deux heures après tu descends et je t'explique où tu dois aller. Tu dois aller à cinq cents mètres plus loin. Il y a un carrefour. Tu descends le carrefour, il y a une petite maison et devant la maison, il y a un sentinelle. Et tu vas dire tu t'es sauvé de Targau et tu es un prisonnier de guerre français. Voilà !Tu as une plaque de Stalag. Il m'a... Voilà! Je l'ai là <geste vers son dossier> le carton du Troisième Stalag 17 B.

Jacques Déom: Tu n'es plus Pepermans à ce moment-là ?

Henri Elberg: Non, je suis plus Pepermans. Maintenant, je suis un prisonnier de guerre.

Jacques Déom: Et tu t'appelles comment ?

Henri Elberg: Je m'appelle Henri. Mon vrai nom de nouveau, mais pas... ça n'est pas ??? Mais je viens dans cette petite maison. Il y a dix prisonniers de guerre français. Il y a un officier français. Ils travaillaient tous chez des paysans. Libres, ils étaient libres, mais il y avait un vieux sentinelle hongrois là. Il comprenait rien! Et moi, comme je parlais français avec lui, il comprenait... Il me dit... Le Français me dit: toi, tu es juif! Toi, tu es pas prisonnier de guerre. On le sait d'où tu viens. On sait tout maintenant, parce que l'autre l'avait raconté, hein! Il dit: et toi, ton bras, il faut bien cacher ça. Parce que ils m'avaient mis... ils m'avaient mis à poil. Ils m'ont lavé dans une cuve avec de l'eau chaude! <Aux anges!> Avec du savon! Ils m'ont rasé, ils m'ont coupé mes cheveux. Ils m'ont donné un autre uniforme. On a pris l'autre uniforme que j'étais au haut dans la paille. Et il dit: maintenant... Il dit: maintenant au chose-là... au gardien-là hongrois. On doit se remettre aux Américains, parce qu'ici les Russes vont venir. Mieux on va vers les Américains. Le Hongrois-là, il était content de partir de là, le vieux. Et moi... Nous on était une douzaine de prisonniers de guerre. D'ailleurs, j'ai la photo de tous les douze, le groupe. Et on va se remettre aux Américains. Premier jour, j'avais bien mangé, j'avais bien... J'étais nouveau revenu un homme! Mais j'avais mal à ma jambe, j'avais le grande graine <sic>. Le docteur... l'officier me dit: on va te mettre dans un hôpital quelque part. Tu peux pas continuer ça! Il avait... Ils avaient... Il avait mis la pommade dessus. Il avait bien bandagé ça. Ils m'ont bien soigné. Et on a marché. On a marché le premier jour, on a passé l'Elbe. On allait vers les Américains. Premier jour, on arrive, le soir. Il faut aller dormir! Mais, il faut aller dormir... Il faut... Comment ? On va dormir chez les paysans, il y a là-bas une ferme. On va aller jusque là-bas. Et jawohl, jawohl! Le... chose... le Hongrois. On y va et il va avec. Et comme il connaissait même pas

l'allemand, le Hongrois, le SS... C'était pas un SS, c'était un de Wehrmacht là. C'était un.. un gardien. Et il dit: écoutez une fois, je vais... On toque. L'officier toque et il dit: nous on voudrait bien dormir. Je dis: laissez-moi. Moi, je vais parler un peu. Moi, je connais un peu l'allemand. Elle va peut-être comprendre. Wir zwölf Kriegsgefangene. Et en une fois, il y a une porte qui s'ouvre. Un général. Was sind Sie eigentlich ? Il me fout... Il me donne un coup de pied. Wir Kriegsgefangene! Franzosen! Und ich nummer von Stalag! Und wir möchten gerne schlafen gehen in der... ah! Mais vous... Ich kann ein bisschen Deutsch. Nicht viel! Accent französisch! Et il dit, il me dit: Tu es tout de même formidable, il dit, de savoir... Faut pas t'en faire, on est avec toi. On vient avec... mit... On vient avec le général... Il y avait cinq généraux là, habillés en chose... pantalon bleu ciel avec les lignes rouges, les cinq dernières généraux. Ils voulaient aussi se remettre aux Américains.

Jacques Déom: Tu connais leur nom à ces généraux ?

Henri Elberg: Non, malheureusement non. Je ne suis pas...

Jacques Déom: ... intéressé à ça!

Henri Elberg: Il faut jamais se... mélanger. Je me suis... Dans le camp, je me suis jamais mélangé à quelque chose. J'ai toujours été solitaire. Et j'ai dit: voilà... Il dit... Il ouvre une porte là dans une autre ferme et là on voit presque deux cents prisonniers de guerre français. Ils étaient tous là, il y avait tout un Stalag là. Ils étaient en train à la broche... Des poulets, du veau, à manger jusque dessus la tête. Il y avait un docteur, il y avait... des prisonniers français. Il y avait tout un... tout un chose qui était là. Officiers allemands, ils disaient: gehen Sie mit! Alors, l'officier français, il doit aller chez le docteur du... Il y avait un docteur avec, du Stalag, hein! Il dit : et voilà! il a le gros grain <sic> il dit: on m'a soigné, il dit, mais je ne peux rien faire. Et il dit, il dit, il regarde mon numéro et il dit: il fallait que je me déballe là aussi, hein! il dit. Non, c'est pas une blessure, je dis. C'est mon numéro, il dit. On a compris la première fois qu'on t'a vu! Alors, on nous arrend??? vers les Américains. Le jour après, on dorme là, mange bien. Il y a de tout. Il y a à manger, il y a à boire. Il y a de tout. J'avais bien mangé avec... Imaginez-vous: du jambon, de toutes sorte. Il y avait des viandes. Il y avait plus de viande que du pain. Oh! il dit, il me voyait manger. Il pleurait presque. Mais maintenant, tu dois plus manger comme ça, il m'a dit. Maintenant, tu dois aller tout doucement, il dit, parce que c'est dangereux pour toi. Le docteur il dit: voilà! maintenant on va voir. Si on n'est pas en cinq jours remis aux Américains, tu dois aller à l'hôpital. Il y a rien à faire, il dit, autrement on va couper la jambe. La fièvre a monté tout doucement. On m'a dit: alors on nous remettre le jour après le matin, on partait se remettre aux Américains. J'entends ça. Alors il y a le docteur du camp il dit... du Stalag plutôt... il dit: voilà! j'ai trois ou quatre qui savent pas marcher. Ils doivent se mettre avec vous, avec les bagages sur la charrette. C'étaient des charrettes avec des chevaux. On s'est remis, des officiers étaient

devant. C'était des généraux devant! Hein! Avec leur chose... vraiment, avec leur chose... le poignard en or là, sur le côté là. Et vraiment, avec leur cape là, bleue ciel. Devant, trois généraux devant! Tous les bagages derrière et alors nous trois, prisonniers, qui tenaient les bagages et la charrette avançait. Je vois là, à une heure et demi de marche, je voyais déjà... - c'était des Wehrmacht qui gardaient. C'était plus des SS, c'était des prisonniers de guerre, hein! - ... jeter leur fusil, les Wehrmacht. Et les officiers jetaient leur pistolet. Et ils étaient là, il dit... Une fois une auto qui vient avec un drapeau blanc. On avait des drapeaux blancs sur la charrette. Et l'officier américain sur l'auto vient. Première chose. Il vient et il dit: voilà! L'officier fait la remise des prisonniers de guerre français aux Américains et ils se mettent prisonniers. Et ils restent là sur la charrette. Il y avait déjà des Américains qui étaient là autour déjà. Et je dis: endlich! j'ai dit, et je prends ça <geste d'enlever le bandage qui cache son numéro> J'avais ça, qu'il dit... Wissen Sie was das ist ? Nein ? Auschwitz-Birkenau. Ich bin Jude! Warum haben Sie das nicht gleich gesagt ? Wir hätten ihnen gut behandelt! Je dis: Sie hätten mich erschossen! Und jetzt ist es euer tour! Jetzt ist es euer Platz! Les officiers descendent de la charrette, rouges comme une tomate. Ils avaient pris un... Il savaient qu'est-ce qui leur attendait. Et moi, je vois l'Américain et de... officier français disait: voilà c'est un garçon du camp de concentration. Regardez, c'est pas un prisonnier de guerre. Il faut pas le mélanger avec les prisonniers de guerre. Il faut absolument le rendre à l'hôpital, l'officier, il a la grande graine <sic>. Je tombe devant lui... Et je me trouve à Halle, près de Leipzig, dans une clinique.

Jacques Déom: C'était à quelle date, ça ? A quelle date tu as vu le... ?

Henri Elberg: C'était environ le 25 avril... 25 avril ou le 24 avril... le 25 avril 1945. Je me trouve à l'hôpital. Il y l'officier qui commence à... Je suis à moi, je reviens à moi. Je vois un officier américain et trois, quatre médecins autour de moi, allemands. Dans la Hauptklinik à Halle j'étais. Dans une clinique la plus chère de Halle, privée, les Américains m'avaient mis, parce que y pouvaient pas me mettre dans le militaire... l'hôpital militaire, parce qu'il fallait que je suis... Je suis civil, je suis pas militaire. Et il dit: j'aurais bien voulu vous mettre, mais je ne peux pas, il dit. Mais ici, je garde sur vous, il dit. Je vous ai besoin pour le procès. Il faut absolument vous témoignez pour le procès, il me dit. Voilà!

Jacques Déom: Tu te souviens du nom de celui qui t'a dit ça ?

Henri Elberg: Il a signé sur mon papier, j'ai un papier, je me rappelle! Il a signé! Le papier est signé. Et le docteur a dit: moi je sais rien faire à ça. Si j'ai pas la pénicilline, je dois lui couper la jambe demain. Même aujourd'hui, autrement ça va au cœur. L'officier a dit: si tu fais pas le plus possible... Je t'apporte la pénicilline. Une heure après, il était là avec la pénicilline. Il a pris un avion de Leipzig jusqu'à Cologne, militaire. Il est revenu avec la pénicilline. Et tous le cinq minutes, j'avais

une unité de pénicilline. Et lendemain, l'Américain est venu et le docteur dit: sa jambe est sauvée. Et j'avais été toujours... j'avais un grand trou, j'avais infection, mais mon infection partait avec la pénicilline. C'était la première piqûre de pénicilline qui existait dans ce moment-là. Je suis là dans cet hôpital. Je suis là peut-être huit jours. Jusqu'au... plus même... jusqu'au mois de mai. Trois semaines dans cet hôpital. Je suis guéri, j'ai à manger, j'ai une chambre seul! Je suis soigné par des infirmières qui étaient très gentilles avec moi. J'ai été soigné comme un... Et tous les jours, l'officier est venu me visiter. Et alors il y a même des gens... Il a envoyé des gens de Bergen-Belsen et de chose... et de... qui étaient à Halle, qui z'étaient à Halle dans un camp pour rapatriement pour la Belgique, qui étaient à Raven... des femmes qui étaient à Ravensbrück. Il y avait trois femmes de Ravensbrück sont venues me visiter à l'hôpital. Malheureusement, ils sont morts, ces trois femmes. De Bruxelles justement. Fanny Goldberg, je crois c'est ça... Enfin, après ça on m'a pris. Je suis resté... L'officier dit... Le docteur dit à l'officier: il est guéri, il peut être rapatrié vers la Belgique. Il m'a pris, ils m'ont mis dans un avion de la Croix-Rouge qui a... près de Verviers. A Liège, il y avait une piste militaire là. Et là je suis venu avec un camion à Bruxelles. C'est comme ça que je suis rentré du camp de Bruxelles.

Jacques Déom: On va s'arrêter là pour aujourd'hui.

Henri Elberg: OK.

Jacques Déom: Merci, Henri.

Cinquième entretien – 3 juin 1999

Arrivée à Bruxelles – Retrouvailles avec une cousine – Solidarité juive (place Rouppe) – Home de repos de Tervuren – Emménagement dans un appartement à Bruxelles – Premier emploi (maroquinerie) – Retour sur la déportation de ses parents – Associations de déportés – Reconnaissance et nationalité – Départ pour la Palestine – Vie à Tel Aviv – Relations entre anciens déportés en Israël – Indépendance d'Israël – Mariage avec Lucienne Slepac

Jacques Déom: Henri, nous étions arrivés dans ton histoire au moment où tu nous avais raconté que tu avais pris l'avion de Halle jusqu'à Verviers, puis, de là, en camion, tu étais arrivé à Bruxelles. Alors, quel...?

Henri Elberg: Arrivé à Bruxelles, ils m'ont conduit jusque devant ma porte, où j'habitais. Je suis descendu d'avion... euh! ...du camion très difficilement, parce que j'avais des béquilles. Comme je venais de l'hôpital et je savais presque pas marcher, je marchais avec des béquilles. Et je vais regarder ma porte et je vois même plus une sonnette, où j'habitais. Je sonne et il y a plus personne. Il y a une dame qui me re... Il y a pas un Elberg qui habite ici. Il y a... Nous habitons ici et... Nous on habite ici et ils sont partis. Moi, je savais pas quoi faire. Le camion est parti. Je dis: je vais aller voir rue Birmingham. C'était à... à dix minutes de là... chez le cousin de loin de mon père. C'était Katz, qui sont déjà revenus de la Suisse. Ils habitaient en Suisse. Et ...

Jacques Déom: Comment le savais-tu, qu'ils étaient allés en Suisse ?

Henri Elberg: Parce que ils étaient en Suisse avant moi j'ai été déporté. Eux sont partis en Suisse. Ils ont payé un passeur et comme moi, j'avais pas d'argent... Nous avions plus d'argent... On ne savait pas... Ils ont dit... Ils sont partis, eux. J'ai sonné chez eux. Et je vois la fem... Madame Katz descend. Elle me prend dans le bras. Henri, il dit. Alors, elle me dit: monte d'abord! Je suis monté là. Je dis: écoute! Je viens de là et là. Oui, ils étaient tout heureux de me voir vivant, il dit. Elle me dit: ta sœur, elle est en Suisse. Elle est pas encore rentrée. Et tes parents ont été déportés. Je le savais, parce que, comme j'avais trouvé le sac, je le savais que je trouverais plus mes parents. Mais c'était, malgré tout, c'était une défaite pour moi. Ne plus trouver mon nom sur la sonnette. Venir chez eux sonner. Alors, ils m'avaient donné dans le camion une adresse au ministère pour me présenter lendemain, la Santé. Et alors j'explique que je suis encore... J'ai été blessé, j'ai été à l'hôpital. Je lui explique mon histoire. Il dit: maintenant, écoute! Tu peux rester aujourd'hui chez nous. Ils m'ont mis... Ils avaient un canapé. J'ai dormi sur un canapé chez eux, le premier jour. Et le deuxième jour, ils m'ont conduit à la Solidarité juive. Et c'était dans

ce moment-là où il y avait tous les gens qui revenaient des camps de concentration à la place Rouppe. Et à la place Rouppe, j'arrive là-bas. On m'inscrit. On me donne un peu d'argent et on me dit: voilà! il faut aller avec moi, avec deux jeunes filles qui m'ont conduit jusqu'au ministère de la Santé publique. Et là, on m'a donné des papiers, avec un carnet médical. Et alors, j'ai été visiter un médecin. Il a dit: voilà, il dit, vous pouvez rentrer à Saint-Pierre. Je dis: je... je peux pas, peut-être, rester chez la famille encore un ou deux jours avant de rentrer ? Et entre temps, je reçois une lettre de la place Rouppe que je dois me présenter à Tervuren. Il y a un home spécial pour le... orphelins qui sont revenus. J'avais 19 ans. J'avais pas encore 20 ans. Je pouvais me présenter à Tervuren. On m'a conduit à Tervuren. La famille m'a conduit à Tervuren, parce qu'ils attendaient un autre cousin qui venait encore. Ils avaient pas... pas beaucoup de place pour dormir et j'ai compris. Je voulais pas être... déranger. Je voulais pas déranger et je... parti d'abord à la place Rouppe. On m'a donné un peu d'argent et... Pas beaucoup, mais ils m'ont donné un peu d'argent et on m'a dit: voilà! vous... Vous allez partir à Tervuren. De là, on nous a emmenés à Tervuren et, à Tervuren, il y avait environ septante-cinq anciens du camp, de toutes les nationalités, d'orphelins, de gens qui savaient pas où aller. Et c'était dans un... c'était pas home, c'était un anci... toute une maison, une grosse maison, où ils avaient fait des chambres à coucher pour chacun.

Jacques Déom: Tu as une adresse précise à Tervuren ?

Henri Elberg: Oui, c'est la grande place qui était à Tervuren, place même, sur un coin, sur un coin. Ça donne sur un coin. Maintenant, je crois c'est restaurant là. Et... Ou c'est un ancien hôtel ou quoi. Mais là on est restés... Je suis resté alors jusque la famille... la famille venait me voir. Et j'avais des médecins de la Solidarité... Il y avait des médecins qui passaient. J'étais pas seul et j'étais avec des anciens.

Jacques Déom: Est-ce que tu as retrouvé là des gens que tu avais connus dans les camps ?

Henri Elberg: Non. J'ai personne trouvé là que je connaissais dans le camp. Mais j'ai trouvé des amis que je connaissais avant la guerre. Et j'ai... j'ai... Il y avait des Polonais qui étaient là. Il y avait des garçons qui étaient avec une jambe... Il y avait même un garçon avec une jambe là. Il y avait tout des gens, des rescapés du camp de concentration. Et on était très bien reçu là, très bien... en ordre, très bien reçu. On a reçu des vêtements... du Joint américain, qui sont venus voir. Madame... dans ce temps, c'était la présidente, madame Sorokin. Et il y avait un petit garçon de 14 ans. Il avait dans ce moment 15 ans. C'était le plus jeune de toute le home, qui est revenu, de Pologne. Il s'appelle Félix. Et ce Félix, il était bien gâté. Il avait rien. Alors...

Jacques Déom: Son nom de famille, c'est quoi ?

Henri Elberg: Posowski quelque chose. Mais il est très connu en Belgique, parce que c'est un milliardaire devenu. C'est le plus riche Juif de Belgique. Il possède plusieurs buildings. Avenue de Tervuren. Il a sa villa. Il a acheté sa villa à la Côte d'Azur de Rothschild. Et quand il est revenu, c'est moi qui lui a donné les premiers 5 francs, parce que ma cousine est venue. Elle m'a dit: Henri, voilà! Tu as 10 francs, que si tu as besoin quelque chose, parce que elle était cachée ici. J'avais une cousine de ma mère¹ qui était là, qui venait me visiter à Tervuren. Elle m'a donné 10 francs. Et je vois ce pauvre garçon. Il avait personne. Et il dit: voilà, tu as 5 francs, Félix, pour toi! J'ai reçu 10 francs, comme ça tu peux tout de même un peu bouger. C'était gentil. Il était gentil. Il me trouvait tellement gentil de ma part lui donner... Pour moi, c'était naturel. C'était le seul qui avait pas... personne. Vraiment personne. Les autres avaient des connaissances. Mais lui, il venait de Pologne. Il avait 15 ans et tout... Et quand j'allais... chose, je lui apportais chaque fois quelque chose. Quand j'allais avec le tram jusqu'à Bruxelles, je lui apportais quelque chose. C'était justement, voilà... Il y a des Américains qui sont venus nous voir. J'ai même une photo de Tervuren de ça. J'ai organisé là une soirée avec tous les... une soirée pour les rescapés. On est tout... J'ai cette photo aussi, que je peux vous montrer. On était 75 environ. Et comme ça, je faisais la navette temps en temps pour Bruxelles. Je suis resté là trois mois. Le manger était très bien. Les gens étaient bien. On nous changeait de linge. On était soigné. On n'avais plus l'habitude de ça.

Jacques Déom: Est-ce que vous aviez une aide, pas simplement matérielle, mais sur le plan psychologique ? Par exemple, est-ce qu'il y avait des gens qui venaient...?

Henri Elberg: Il y avait des gens qui sont venus nous voir...

Jacques Déom: Et qu'est-ce qu'ils faisaient ?

Henri Elberg: Ils sont venus nous demander d'où on venait et comment c'est, comment c'est... C'était des journalistes qui sont venus et il y avait du ministère rue de la Loi qui sont venus nous questionner. Une biographie du camp j'ai dû remettre à eux. Et j'allais à Bruxelles et le... Finalement, trois mois après, il fallait que je cherche à louer.

Jacques Déom: C'est toi qui as décidé ou on t'a dit... ?

Henri Elberg: Non. Trois mois. Ils pouvaient pas plus que trois mois rester là-bas. Et après trois mois, on vous donnait... chercher un garni et eux payaient le loyer. La Solidarité juive payait le loyer. Jusque j'ai trouvé un travail. J'ai reçu alors des

¹ Hélène Michalowicz.

meubles de l'UNRA. Ils m'ont donné une armoire, un lit, des casseroles pour se débrouiller au début. J'ai trouvé une mansarde rue de Suède. Et c'est comme ça je suis allé habiter à Bruxelles et...

Jacques Déom: Tu te retrouves seul dans tes meubles ?

Henri Elberg: Dans mes meubles. Ma sœur se trouve toujours en Suisse. Mon beau-frère était ici. J'ai fait une recherche après mon beau-frère et on m'avait dit... Mon beau-frère se trouve là et là. On s'est retrouvés et il m'a dit: maintenant tu viens habiter avec moi. J'ai dit: non, j'ai mes meubles... chose. Alors j'allais dans la journée manger avec mon beau-frère.

Jacques Déom: C'est quand, ça ?

Henri Elberg: C'est en 45, c'est environ au mois de novembre 45.

Jacques Déom: Tu as rencontré madame, ta première femme, euh...

Henri Elberg: Ma première femme...

Jacques Déom: On ne va pas rentrer dans le détail, hein!

Henri Elberg: Je veux pas parler de ça.

Jacques Déom: D'accord. D'accord. Disons...

Henri Elberg: J'étais un garçon très moderne. J'allais le soir... J'étais pas un garçon rester à la maison vautré. J'allais aux soins pour ma jambe à l'hôpital Saint-Pierre. On me changeait mes pansements et je commençais à être guéri. J'avais déjà plus besoin de béquille. Et je savais déjà marcher comme ça. Et alors, j'ai commencé à sortir. D'abord, j'ai cherché un travail. J'ai trouvé un travail comme ouvrier dans mon métier. Comme j'étais... j'ai fait l'école de maroquinerie. Malheureusement, parce que j'étais juif, comme je l'avais dit, je pouvais plus aller à l'école, le soir, de maroquinerie. Et je pouvais plus continuer. Mais je connaissais tout de même encore, j'avais pas oublié mon métier.

Jacques Déom: Chez qui as-tu trouvé ?

Henri Elberg: Alors, j'ai trouvé du travail chez un certain Racimora, rue Ruysdael. Et là, j'ai commencé comme coupeur. Du plastique. C'était la première plastique qui sortait. Et j'ai commencé à couper. Il me voit comme ça et il me dit: tu sais pas me couper ce sac-là ? Je dis: il y a pas de problème, je dis. J'ai pris ce sac-là. Il avait reçu un envoi d'Amérique, un sac en plastique. Il voulait faire la même chose en

série. J'ai copié ce sac-là et j'ai... Je me suis mis avec une piqueuse ensemble et j'ai présenté mon modèle que j'avais fait. Il me dit: maintenant, vous faites plus de la coupe, il dit, maintenant vous allez diriger mon atelier. Vous allez être... monter. Dans ce moment-là, j'avais 1.250 francs par semaine, et ils m'ont monté jusqu'à 1500. C'était beaucoup d'argent là-bas.

Jacques Déom: Qui est-ce qu'il y avait, dans cet atelier ?

Henri Elberg: Il y avait environ une vingtaine de personnes.

Jacques Déom: Tous juifs ?

Henri Elberg: Non, non!, non, non! Non, non, c'était mélangé. On était mélangés et j'avais des apprentis. Il y avait peut-être dans tout cet atelier, il y avait peut-être cinq Juifs et quinze non-Juifs. Et j'ai commencé à donner du travail à chacun pour diriger la fabrique. Il m'a dit: ça va très bien. Et maintenant, je vais te donner autant par pièce qu'ils montent. Pendant la... Vous faites par semaine mille sacs, mille sacs par semaine - c'était des sacs, c'était des piqûres et tout ça - ... et tout qu'est-ce qu'il y a plus, il y a tant pour vous. Je me rappelle plus. Il y avait... J'avais une prime pour... en supplément. Et ça marchait très bien, mais... Moi, j'habitais quelque part à Jette en garni. J'ai déménagé à Jette en garni et ma sœur était... Ma sœur était déjà revenue de Suisse. Elle m'a dit: pourquoi tu viens pas habiter chez nous avec moi ? Ma sœur... Et ma sœur était enceinte à ce moment-là. Je dis: écoute! Nina, je dis, j'aime bien venir chez toi. Je resterai peut-être deux mois et après, je chercherai encore un autre appartement jusque tu as accouché et tout ça, si tout va bien. Alors j'ai été habiter chez ma sœur pendant deux mois, trois mois. J'ai trouvé... Je suis sorti le soir et j'ai fait connaissance avec une jeune fille et j'ai commencé... Au Métier, rue Neuve. C'était un dancing. Et on commençait à fréquenter. J'avais déjà 20 ans passés. Parce que, en octobre, j'avais 20 ans et c'était déjà en 45. Et je suis... J'étais allé habiter à Jette. Et à Jette, on me présente un bel appartement très bon marché. Dans ce moment-là, c'était 500 francs pour un garni. Je gagnais près de 2.000 francs déjà. Je pouvais... par semaine... Alors je pouvais déjà donner 500 francs par mois pour le loyer. Et j'allais souvent manger chez ma sœur. Et finalement, j'ai reçu cet appartement par une jeune fille que j'avais fait connaissance au dancing. Et c'était l'appartement chez ses pa... chez son père. Et je commençais à fréquenter cette fille. Mais elle avait deux sœurs. Il y avait une dedans... Elles étaient à trois filles. Une était Miss Belgique et l'autre était une femme d'un... un capitaine parachutiste belge. Et comme moi, je travaillais chez Racimora, il dit: écoute une fois, il dit, où tu habites là, il y a un capitaine, là, de l'armée belge qui habite là. Et j'ai entendu. Il se présentait pour aller en Palestine, dans ce moment-là, travailler avec Bernadotte. Tu veux pas me mettre en contact avec lui ? Parce que Racimora était à la Hagana.

Jacques Déom: Je vais t'interrompre, parce que ça c'est un épisode sur lequel il faut revenir. Mais je voulais te demander: sur le plan de ton état d'esprit, te retrouver comme ça... Heureusement tu avais ta sœur, tu avais un beau-frère... Comment est-ce que tu te sens à cette époque-là ? Est-ce que tu as l'impression de... ?

Henri Elberg: J'ai plus pensé, j'ai plus... à la vie! Il fallait survivre. Il fallait... La vie recommence. Tout était beau! Tout était beau. Tout était magnifique. Parce que les gens étaient gentils. Je commence à vivre. Je dois plus regarder derrière moi ou devant moi... Chose... Mais toujours encore des cauchemars la nuit. La nuit, j'ai commencé à avoir des cauchemars et ça n'est jamais sorti de ma tête. Et c'est triste. Et, parfois, je me trouve seul à la maison et je suis... Dans ce temps-là, la télévision n'existe pas, il y avait que la radio. Et j'entends la radio et je... j'entends des personnes qui sont revenus des camps. Je me dit moi-même: comment c'est possible ? Je me trouve ici assis et tous ces garçons, tous mes copains, comme ça... sont... restés là-bas. Ils ont... Ils ont même pas savoir le goût de la vie que je... maintenant. Je veux profiter de cette... ce moment-là. Parce que j'ai vu derrière moi. J'avais derrière moi une horreur, que personne au monde qui sait se... qui sait... qui sait se... On ne sait pas expliquer ça.

Jacques Déom: Est-ce que tu parlais avec d'autres déportés ?

Henri Elberg: Oui, je parlais. Ça me revenait toujours, ça me revenait toujours. Voilà mon copain Sigi: on allait là et on allait là. Alfred, ça, là.

Jacques Déom: Est-ce que tu as parlé de *ton* histoire avec d'autres déportés qui sont revenus ?

Henri Elberg: Non. On a pas parlé entre déportés, mais on a parlé avec les autres personnes qui nous aident. Il y avait de temps en temps un journaliste qui est venu, ou un de France qui est venu. Il m'a dit: je voudrais savoir. Vous étiez dans cet camp-là. Vous avez pas connu celui-là ou celui-là ? J'ai reçu des lettres comme témoin pour aller témoin <plusieurs mots inintelligibles> On est jeune, dans ce moment-là. On avait pas la... On avait la tête: on veut vivre! Mais la seule chose qui me restait sur l'estomac, c'était mes parents. Je n'ai pas... un seul jour... <sans> penser à mes parents. Toute ma vie, mes parents me suivent. Leur image est toujours là.

Jacques Déom: Est-ce que tu sais comment ils ont été déportés ?

Henri Elberg: J'ai su comment ils étaient déportés. Ils sont venus... Ils ont... Ma mère a pas voulu quitter la maison, parce qu'elle croyait avoir des nouvelles de son fils. Et ma sœur est partie en Suisse et elle a pas voulu partir avec en Suisse, parce que elle voulait savoir des nouvelles de son petit fils. J'étais... C'était... J'étais son

fils, unique fils. Et alors, ils sont venus... Ils étaient dénoncés et ils sont venus les chercher. Au 22^{ème} convoi de Malines. C'était en 44.

Jacques Déom: Tu as rencontré des gens qui ont assisté à l'arrestation ?

Henri Elberg: Oui. J'ai rencontré quelqu'un qui savait... Il y avait des gens qui avaient des magasins là-bas, qui pleuraient quand mes parents... rue de la Princesse. Il y avait un Delhaize sur le coin. Et c'étaient deux sœurs qui... Ils m'ont dit: oh! Il dit: quand j'ai vu tes parents partir, on ne savait pas, on ne savait pas nous... nous retenir, tellement on était tristes. Parce que mes parents étaient très aimés dans toute la quartier, malgré ils parlaient pas le français bien, ni le flamand, parce que mes parents étaient des gens très corrects et très cultivés en même temps. Et ils étaient gentils avec tout le monde. Parce qu'ils savaient partager le peu qu'ils avaient.

Jacques Déom: On sait qui les a dénoncés ?

Henri Elberg: Oui. Ce dénonceur, on sait qu'il a dénoncé. On l'a enfermé. Après la Libération, je crois, on l'a fusillé.

Jacques Déom: Comment s'appelle-t-il ?

Henri Elberg: Je ne sais pas son nom, mais je savais son nom au moment, parce que il m'intéressait pas. Je ne me suis jamais occupé de lui, parce que je savais qu'il était fusillé.

Jacques Déom: Tu ne... A ce moment-là, est-ce que tu fais partie d'organisations ?

Henri Elberg: Oui, je fais partie des Anciens déportés de Malines. C'était la première organisation qui existait de déportés. Et après, je suis resté dans le groupement. On était dans le groupement de anciens prisonniers politiques de Molenbeek. Mais...

Jacques Déom: Politiques...

Henri Elberg: Oui, mais je pouvais pas être officiellement, parce que j'ai pas le titre reçu, parce que j'étais pas belge avant la guerre. Il fallait être belge pour avoir reçu... C'était une injustice... J'avais huit mois, quand je suis en Belgique. J'ai fait la Résistance et je pouvais pas prouver parce que tous ceux de la Résistance sont plus là pour témoigner. Autrement, noir sur blanc j'avais tout. Mais j'étais déporté comme Juif, et ça, ça comptait pas, la Résistance. Ça comptait quand moi j'ai été déporté, et ça, c'est dégueulasse! C'est une honte. C'est une honte! C'est une... Comment est-ce qu'on appelle ? Dis...

Jacques Déom: Discrimination.

Henri Elberg: Discrimination. C'est une honte, ça. Etre trois ans, trente-quatre mois dans un camp de concentration déporté. Fait le... Un des premiers résistants et rien reconnu, mais rien ça veut dire. Ça veut dire, vous savez que même pas droit à une réduction de tram dans ce moment-là! Alors j'ai tout fait. J'ai écrit, pour devenir belge, en 45. Je voulais devenir belge en 45, quand j'habitais là à Jette. Le capitaine m'a même dirigé une lettre. C'est lui qui l'a écrit pour moi au ministère, ici au Palais de Justice, pour devenir belge. Il voulait... chose... Et on m'a répondu: Monsieur, nous sommes d'accord pour vous devenez belge, mais il faut d'abord verser 25.000 francs d'acompte pour les enquêtes. D'où je vais chercher les 25.000 francs ? C'était de l'argent dans ce temps-là! Je ne veux pas. Alors j'ai répondu: je suis revenu d'un camp. J'ai pas un centime. Je travaille. Je gagne officiellement. Tout qu'est-ce que j'ai gagné, je vous ai déclaré. Et maintenant, pour le moment on est en chômage, parce qu'il y a pas de travail. Je dis: il y avait justement du chômage dans ce moment-là. C'était à Jette. Et j'ai des preuves de ça. J'ai même la carte de chômage. Et j'ai laissé tomber ça. Et dernièrement, il y a... Justement, jusqu'aujourd'hui, je suis toujours pas encore reconnu comme prisonnier politique. Maintenant, il y a la loi qui est sortie que le... les Juifs qui sont déportés de la Belgique ont le titre de prisonnier politique, mais pas la... comment on appelle ça ? La... le...

Jacques Déom: La pension, ou l'indemnité ?

Henri Elberg: L'indemnité. Mais ça n'est pas juste non plus! Belges égaux, je trouve! On est belges, faut être égaux!

Jacques Déom: Tu es belge depuis quand ?

Henri Elberg: Je suis belge depuis ... euh! 67.

Jacques Déom: Et entre 45 et 67, tu es resté...

Henri Elberg: Resté apatride.

Jacques Déom: Est-ce que tu avais... Parlons pas encore d'Israël et de... la Hagana, mais, dans ces premières années d'après guerre, est-ce que tu as des contacts avec la communauté juive ? Est-ce que, de manière générale, tu tiens à être dans la communauté juive, ou plutôt à prendre tes distances ?

Henri Elberg: Non, je n'ai pas de choix. J'ai les deux. Il y a pas de choix chez moi. Après la Libération, je me suis plus occupé de l'Hanoar Hatzioni. Je me suis plus occupé de chose... Je me suis occupé des anciens déportés chose... Et alors je

suis... Je reçois une lettre. Je dois me présenter au bureau de police. Et qu'est-ce qu'ils veulent de moi ? Je...

Jacques Déom: C'était quand, ça ?

Henri Elberg: C'était en...45! Fin 45, je reçois une lettre. Voilà, il dit, vous avez déclaré que Monsieur Pepermans était mort. Je dis: oui, Monsieur, il est mort, parce que moi, j'ai pris son nom, j'ai pris ses vêtements à Buchenwald et j'ai pris son numéro et tout à Buchenwald, pour que lui et moi... On m'a sauvé comme ça, ??? ??? parce que Madame déclare que son mari était pas mort. J'avais fait une fausse déclaration! Son mari était pas mort. Il est revenu du camp de concentration! C'était pas son mari qui est revenu du camp de concentration. J'ai déclaré c'était moi. Parce que, sur la liste, c'était moi qui était... Pepermans. Elberg qui est mort! C'était toute une... chose... jusque elle a obtenu... cette femme, elle pouvait avoir la pension de son mari. Du coup, elle a pas reçu son pension que... de son mari, parce que Pepermans est revenu! Et à cause de ça, j'ai dû aller témoigner au minis... au chose même ... au palais de Justice, que c'est moi qui est Pepermans et lui c'est... chose. Lui est mort à Buchenwald et moi je suis Elberg. Et, du coup, elle a reçu sa pension.

Jacques Déom: Tu as pu lui parler, à elle ?

Henri Elberg: Oui. Après, elle s'est excusée. Elle s'est excusée pour que le mal qu'elle m'avait fait. Parce qu'elle a dit c'était pas vrai que j'avais dit... Elle m'avait fait une plainte à la police! Son mari vit, elle a dit. C'était moi et, finalement, la vérité est sortie devant le palais de Justice et il était reconnu prisonnier politique.

Jacques Déom: D'accord. A cette époque-là, comment est-ce que les Juifs qui ont pu se cacher, qui sont restés ici, qui ont pu échapper, vous voient, vous, les gens qui revenez des camps ? Est-ce qu'on vous regarde comme des Juifs bizarres, comme des... ?

Henri Elberg: Non! On nous a... On nous a trainés... On nous a demandé: il ne te faut rien ? Il y a même une femme qui m'a téléphoné: viens à la maison! J'ai encore des vêtements de mon mari qui sont toutes neuves. Tu peux venir les chercher. J'ai été les chercher à Schaerbeek chez une dame. J'avais un beau veston. J'avais reçu un beau pantalon, quelques belles chemises. Elle était tout heureux de me donner ça. Et alors, les Juifs qui étaient... Ils nous prenaient pour des... je sais pas... des rescapés, comme c'était, comme survivants. Mais à part ça, on avait... On fait après des années... seulement ça... Je suis retourné à l'Hanoar Hatzioni. J'ai dit: voilà! je dis, j'ai reçu une lettre de mon oncle, qui me... qui m'a convoqué à l'ambassade d'Angleterre. Pour un visa pour la Palestine.

Jacques Déom: Attends! Je t'interromps encore, parce que j'ai encore l'une ou l'autre question sur la période... Je repose la même question que je viens de te poser à propos des Juifs. Les gens en général, comment est-ce qu'ils vous considéraient ? Est-ce qu'ils comprenaient...

Henri Elberg: Non, ils comprenaient pas! On dirait que... ils comprenaient pas que nous on était vivants, les autres étaient morts. Ils comprenaient pas. Il fallait vraiment passer devant un trou d'aiguille. Il fallait passer devant un trou d'aiguille pour savoir vivre, sortir vivant là-bas. D'ailleurs, il y en a pas beaucoup et je... La somme est là des personnes qui sont revenues.

Jacques Déom: Est-ce que tu as l'impression que votre histoire intéressait les gens ou bien est-ce qu'on avait...?

Henri Elberg: Ça intéressait fort les gens. Non, ça intéressait fort les gens, parce qu'ils avaient encore pitié avec nous. Mais, finalement, on était tellement courageux... Les anciens déportés commençaient à travailler, ils commençaient à gagner l'argent, ils commençaient à se mettre dans leur compte. Il y avait une petite jalousie. C'est tout. Ces gens-là, ils sont pas encore longtemps revenus et ils commencent déjà à avoir tout. Mais il fallait être courageux.

Jacques Déom: Quand tu dis ça, tu penses à des gens précisément qui ont dit ça ?

Henri Elberg: Non. C'est en général. Les anciens déportés sont des débrouillards. Ils ont été chaque fois bien... Ils se sont débrouillés au camp pour revenir. Ils se sont débrouillés ici pour survivre.

Jacques Déom: Est-ce que, formellement, tu étais dans l'organisation des déportés ?

Henri Elberg: Oui, il y avait pas... Il y avait une organisation: l'organisation d'Auschwitz. J'étais dans l'organisation d'Auschwitz. Et dans ce moment-là, c'était Paul Halter qui était là. Et Goldstein, Docteur... Maurice Goldstein, hein! Qui est mort. Et encore plusieurs autres gens. Et j'ai des photos de ça, d'ailleurs. Et alors...

Jacques Déom: Tu avais... Comment... Tu étais membre simplement, ou tu as pris des... ?

Henri Elberg: Membre, j'étais membre et on se voyait. Il y avait des réunions. On se voyait une fois tous les mois, ou une fois tous les trois mois. Je payais ma cotisation et...

Jacques Déom: Et qu'est-ce qu'on faisait à ces réunions ? Qu'est-ce que...

Henri Elberg: On parlait pour faire... pour pas oublier les autres qui sont restés là-bas, pour faire un monument en Belgique on a parlé, pour faire un monument à Auschwitz... Surtout pour pas oublier ceux-là qui sont restés à Auschwitz, pour faire le monument d'Auschwitz. Déjà dans ce moment-là.

Jacques Déom: C'était déjà Auschwitz qui apparaissait comme...

Henri Elberg: Oui, et alors à Malines on a essayé pour faire des pèlerinages pour Malines dans ce moment-là. On commençait déjà à parler. Mais, dans ce moment-là, il y avait Buchenwald, Auschwitz. Il y avait une seule organisation de prisonniers politiques. Il y avait pas séparé. Après, ça se sépare. Il avait Neuengamme, il y avait Dachau, il y avait Auschwitz, il y avait Buchenwald. Et moi, j'étais inscrit à Auschwitz et à Buchenwald. Dans ces deux organisations j'étais inscrit, et alors l'Union des Déportés juive est venue après. En 53, je crois.

Jacques Déom: C'est ça, donc c'est nettement plus tard.

Henri Elberg: En 53.

Jacques Déom: Avec les... Est-ce que tu as des souvenirs touchant les rapports entre les rescapés juifs et les prisonniers politiques belges ou les prisonniers de guerre ?

Henri Elberg: Oui, Oui. J'ai eu des frictions à la réunion.

Jacques Déom: Il faut que tu racontes ça, parce que c'est important.

Henri Elberg: J'ai eu des frictions à la réunion. Pourquoi on nous écarte. On n'a pas souffert comme eux ? On est tous même, souffert la même chose! Je dis, encore plus pire je dis. Pour bien faire, je... vais aller dans l'organisation des... chose... des prisonniers de guerre aussi. J'étais dans un Stalag aussi!

Jacques Déom: Qu'est-ce qui... Tu peux préciser ce que ... pourquoi il y avait des frictions ?

Henri Elberg: Parce que on voulait que les... les chose, tous les gens du camp, qui ont fait les camps de concentration unifient ensemble et avoir le même statut! Et ça, les autres organisations étaient pas d'accord, parce qu'on n'était pas... Il y en avait 90% pas de la Résistance. C'était uniquement... Et 90%, ils étaient pas nés en Belgique. Il y avait 10% qui étaient nés en Belgique. Ceux-là ont été reconnus.

Jacques Déom: Est-ce que il y a eu...

Henri Elberg: Oui, il y avait des frictions. J'ai même un ami qui est même mort à une réunion de Buchenwald! Un moment! Il s'appelle Friedman. Un certain Friedman, qui a assisté à une réunion. Il a reçu une attaque encore... au cœur, parce que il voulait défendre l'histoire juive! Et on l'a emmené. A l'hôpital Saint Pierre, il est mort. Il a eu une...

Jacques Déom: Donc, c'était vraiment des discussions très vives...

Henri Elberg: Discussions entre deux frères... Ils voulaient avoir... unifier les prisonniers politiques avec les prisonniers déportés des camps de concentration juifs. Et ils ont jamais voulu faire ça. Ils avaient une disc... crimination.

Jacques Déom: Comment est-ce que tu juges ces...?

Henri Elberg: Moi, je juge ça très très mal. C'était l'égoïsme pour se montrer... C'était des gens qui voulaient se présenter comme eux avec leurs médailles et tout ça, avec leurs... choses... Et nous, on avait zéro. On avait même pas un... un... petit carnet, même pas une carte de visite on était membre. Une carte de membre j'ai, c'est tout. J'avais une carte de membre d'Auschwitz, je l'ai toujours.

Jacques Déom: Avec les... comment dire, les prisonniers de guerre non juifs, par exemple, est-ce qu'il y avait des... ?

Henri Elberg: Non, nous avons jamais... Ici en Belgique, on a pas eu de contacts avec les prisonniers de guerre. C'est tout à fait autre chose.

Jacques Déom: D'accord. Et avec les prisonniers politiques...

Henri Elberg: J'ai fait tous les congrès de prisonniers politiques comme... après... Avec le drapeau l'Union des Déportés juifs. Pendant vingt-et-un ans, j'ai fait tous les congrès de Dachau, dans toute... Il y a pas une ville où on a fait un congrès et j'ai pas passé avec le drapeau juif. Mais notre drapeau était pas officiel! Malgré tout, j'étais là. On était toujours invités au chose... au congrès de Dachau. J'ai été même au camp de... à Dachau même, quand y avait l'ouvert... quand ils ont... le synagogue ouvert à Dachau. J'étais avec le drapeau à Dachau. J'étais à Birkenau... à Auschwitz avec le drapeau. Partout, je présentais les déportés juifs. J'étais fier quand j'étais... j'étais un déporté juif. Je voulais pas que on nous... on nous noie, on nous oublie! Et c'est pour ça je l'ai fait. Pour montrer il y avait des Juifs aussi déportés, aussi des prisonniers politiques. On dit: on a souffert, les Juifs plus que les non-Juifs. C'est possible, il dit, chose, mais, dans le Strafkommando, ils ont souffert comme des Juifs, hein! Mais comme prisonniers politiques, non! Ils avaient une meilleure vie. Ils avaient presque une vie comme... comme dans un Stalag! Les

prisonniers politiques, hein! pas les Strafkommando, quand ils étaient... De tout graves prisonniers politiques, ceux là étaient traités comme des Juifs, hein! Mais c'était tout des voleurs, et tout ça. Ceux-là, c'était... Ils étaient dans un... à Dachau où qu'on volait. A Dachau, quand vous étiez pas juif. Mais ceux-là, ils étaient traités comme dans un Stalag.

Jacques Déom: C'est ça, d'accord. Oui, donc. A ce moment-là... Quand est-ce que tu as commencé à penser à la Palestine comme possibilité ?

Henri Elberg: Ben, j'ai commencé à la Pales... quand j'ai reçu un... je suis retourné à l'Hanoar quelque part. Il me dit: il y une... il y a un départ dans huit jours pour la Palestine par Marseille. Il y a un camion qui vient nous chercher. Tu veux te faire ? Moi, je dis, moi, j'ai ma femme...

Jacques Déom: A ce moment-là, il y avait dans l'Hanoar... Qui est-ce qu'il y avait à l'Hanoar à ce moment-là ?

Henri Elberg: Moi, je me rappelle plus. Il y avait ... Il y avait...

Jacques Déom: Ils étaient combien ?

Henri Elberg: Ils étaient peut-être encore une vingtaine, c'est tout, qui restaient. C'était Martin Epstein, je me rappelle encore, Jacques Shapiro. Il y avait... Topor était encore à l'Hanoar aussi dans ce moment-là, Sam Topor était à l'Hanoar. Et il y avait Bulka. Il y avait encore une quinzaine que je connaissais avant, mais les autres sont tous morts. Ils sont tous déportés et plus revenus. Alors, il dit: voilà! il y a sept personnes qui peuvent venir avec. Comme j'avais pas de protection, alors moi je pouvais rester ici et le camion est parti avec les sept personnes et ils sont partis avec... sur le bateau, parce que ces sept personnes, c'était pas des Juifs qui z'habitaient avant la guerre en Belgique. Ils habitaient en Pologne ou en Hongrie ou quoi. Parce que ceux-là qui z'étaient en Belgique, il fallait que eux partent d'abord en Palestine. Parce que moi, j'étais tout de même en Belgique Alors... c'est ce que je trouve tout à fait logique. Et ils sont partis. Mais c'était le moment du chose... sur le bateau le... qui était très... chose... le Exodus!

Jacques Déom: L'Exodus!

Henri Elberg: Ils sont partis sur l'Exodus. Il y a même sur l'Exodus... ils sont arrivés là. Ils sont arrivés en Palestine et eux... J'ai entendu... On les a mis en... à Chypre. J'ai même un cousin qui était sur l'Exodus, qui a marié une cousine à moi en Israël. Et alors, il y avait un qui était dessus aussi, Brandes. Un jeune Brandes, qui était aussi... qui venait de Pologne et qui était aussi sur cet Exodus. C'est un des sept. Et

j'attends un peu, j'attends et je voulais partir pour la Palestine. Dans ce moment, c'était très grave. Jacques Shapiro...

Jacques Déom: Est-ce que tu partais en Palestine... Tu envisageais de partir en Palestine pour la Palestine ou pour fuir la Belgique, d'une certaine manière ?

Henri Elberg: Je voulais fuir la Belgique, parce que je trouvais... J'avais tout de même rien à faire ici. On me reconnaît pas. J'ai tout fait de... plein de choses. On veut pas que je suis un Belge. Il faut payer. Et j'avais pas d'argent pour payer. Alors je dis: je veux partir en Palestine. Peut-être là... J'ai... La famille de mon père avait tout de même son capital là-bas. Et il y a mon... Un jour, je...

Jacques Déom: Tu avais pris contact avec eux ?

Henri Elberg: Ah oui! J'ai reçu une lettre de mon oncle que je dois venir. Il ferait tout pour... Et il me prendrait comme son fils, comme il sait que mon père, mes parents étaient morts. Et lui va m'adopter comme son fils. Moi, dans ce temps-là, je travaillais un peu. Je commençais déjà m'acheter une moto. J'avais une moto. Et je commençais... Une petite moto d'abord, une moto, une Gilette. Après, j'ai eu une Matchless. Après, j'ai eu une Harley-Davidson. Après, j'ai eu une ... La dernière, c'était la Matchless. Et je reçois une lettre en une fois, de l'ambassade d'Angleterre, que je dois me présenter. Je vais chez l'ambassade et il me dit: voilà! il dit, vous... vous avez un visa pour la Palestine. Votre oncle vous adopte. J'ai dû faire un passeport dans ce moment-là, un passeport parce que que, comme j'étais étranger, j'avais un passeport et j'avais reçu un visa pour la Palestine. Maintenant, j'avais cette moto. Il fallait avoir un triptyque! Parce qu'on sait pas sortir une moto pour partir en Pale... C'est pas possible ça! C'était... ça a duré jusqu'en 47, fin 47 presque, presque l'indépendance de Israël. 48, c'était l'In... Je dis: qu'est-ce je dois faire ? J'ai un copain qui travaille à l'Assubel... Il me dit... à l'AG, il dit: écoute une fois! il dit, moi je vais te faire un triptyque, mais tu dois aller au Touring Club pour ta moto. J'ai fait le nécessaire. Je suis parti au Touring Club. J'ai reçu un triptyque. J'ai reçu un visa pour la moto et tout pour que je suis en ordre. Mais je dois revenir avec la moto! J'avais, j'avais... Cette moto avait une valeur de six mois. A l'étranger. Mais si je... Il pouvait pas laisser à l'étranger. Mais je pouvais faire un prolongement au pays où je suis. Je suis en Palestine; au Touring là-bas, ils faisaient le prolongement. Je pars en moto. Je me prépare. Je pars pour la Palestine. Je charge ma moto, ma... chose... Et je vais jusque à... Auxerre. Je vais à Auxerre à moto toute seul. Auxerre, c'est déjà ... quelque... C'est déjà, je sais pas, 250, 300 kilo... plus même! 350 kilomètres de Bruxelles. Et je suis fatigué, le soir je vais aller dormir. Je vais trouver un hôtel. J'avais pris un peu d'argent tout de même. De mon travail, j'avais mis de l'argent de côté pour partir, justement. Ma sœur m'a donné aussi un peu d'argent pour partir et mon beau-frère, et ils étaient contents. Et je suis là. Je dors... Je commence de chercher un hôtel, je trouve un hôtel, je vais dormir et je mets ma

moto dans le garage là-bas. Il dit: il faut pas avoir peur, mes affaires... vos affaires... c'est bien soi... le garage est bien fermé. Et je dis: je vais prendre... Je vais... Vous avez pour manger. J'ai mangé au restaurant et une fois il y deux... deux... il y a deux... camionneurs là... camionneurs... qui étaient ça... C'est les camionneurs qui font le chemin...

Jacques Déom: Oui, des routiers!

Henri Elberg: Les routiers! Il y a deux routiers français qui sont au bar en train de boire. Vous voyez bien. Venez boire un verre avec nous! Je dis: je voulais pas le froisser. On boit un verre. Et je dis: je bois un verre. Qu'est-ce que vous buvez là ? Il dit: je bois une... une tomate. Ah il dit... La même chose: une tomate! C'était du Pernod avec la grenadine dedans! Et je bois un verre. Ou! Je trouvais ça magnifique! Et je dis... Il me demande alors... Qu'est-ce que vous êtes ? Ah! nous allons justement à Marseille. Vous mettez la moto sur notre camion et vous allez avec nous à Marseille! Je dis: ce garçon est tellement gentil et je leur explique je vais aller en Palestine et... Et bien ils mettent... On mettra ta moto sur mon camion. Moi, j'ai bu encore un verre. Mais avec deux verres, j'avais déjà ma tête qui me tournait. Je dis: je m'excuse, maintenant je vais aller dormir. Alors demain matin, il dit, à 4 heures, on part. On va mettre la moto sur le camion et on va te conduire jusque au bateau. Et c'était gentil. C'était comme ça. Et je vous demande ce que je dois. Rien du tout. C'était vraiment deux routiers! Une gentillesse là-dedans, hein! Vraiment, j'étais entre deux jusqu'à Marseille. De Auxerre à Marseille, j'ai dû plus rouler en moto. J'avais mis ma moto... Surtout, elle... était chargée. Elle avait au moins 40 kilos sur la moto. Deux côtés de vingt kilos. Surtout, y avait rien en Israël, en Palestine. Il y avait rien, y avait pas de viande, y avait rien. Et j'avais ma famille là-bas. Et ma sœur me donnait des affaires avec des chocolats, des cafés, tout ça. J'avais pour... Je vais à Marseille. Et là, y a un bateau, un bateau... C'était le Kedma... Un bateau qui nous emmène. J'avais le billet de Bruxelles et je vais... je monte sur le bateau. Il y avait la douane. On remonte la moto. J'ai fait le nécessaire pour payer... Je crois que ça coûtait un peu d'argent pour remonter la moto. J'avais tout ça, j'avais tout... J'avais reçu un peu d'argent, des dollars de mon beau-frère aussi. Et je monte sur le bateau. Et tout va pour la Palestine. Mais moi, j'avais fait connaissance d'une fille ici. Et cette fille, elle s'appelle Anna Tran.

Jacques Déom: Comment dis-tu ?

Henri Elberg: Anna Tran. Et celle-là, j'ai fait connaissance, une connaissance. Elle... Je dis ??? Elle était partie avant moi en Israël. Et Jacques Shapiro et tout le monde de l'Hanoar qui z'étaient ensemble. Et alors, il y avait aussi un certain garçon qui travaillait à l'ambassade de la Belgique en Palestine, qui était déjà là-bas. Et aussi il était aussi à l'Hanoar. Et comme ça, je suis arrivé à Marseille... Pas

Marseille... De Marseille à Haïfa. Et à Haïfa, ma cousine de la famille de ma tante... Oh! Comme un fils, reçu comme un fils de tout ça!

Jacques Déom: Quelle impression est-ce que ça te fait d'arriver là ?

Henri Elberg: Voir des gens... Ils m'ont jamais... Ils m'ont connu j'avais huit mois! Ils m'ont jamais... Tu es venu... Ils commençaient à pleurer. Mon oncle, je vois, avec une grande barbe. Pieux. Moi, je dis: oy! Moi je dis... J'ai directement mis un kapele, parce que je pouvais pas rentrer sans chapeau. C'était un manque de respect devant eux, hein! Alors ma cousine m'a directement donné un petit chapeau pour mettre sur la tête. Pas un chapeau, un petit kepele..

Jacques Déom: Une kipa...

Henri Elberg: Une kipa! Il m'a donné une kipa et alors je suis rentré. On m'a donné directement un bain. On m'a mis... Voilà! tu vas dormir...

Jacques Déom: Ils habitaient Haïfa ?

Henri Elberg: Ils habitaient à Tel Aviv. Ils avaient la banque Mizrahi à Tel Aviv. C'était la première banque juive, mais je vous ai expliqué... qui était financée par mon grand-père hein, qui s'appelle maintenant, qu'a fusionné avec la banque Leumi américaine. Ça n'existe plus maintenant, la Mizrahi. Et ils ont vendu ça il y a vingt-cinq ans. Mes cousins ont vendu ça. Et je suis arrivé là-bas et je dis: maintenant, tu es comme mon fils, elle dit. Tu es le même que tout le monde ici, mon oncle il dit. Mais la première chose qu'on va faire, on va t'apprendre l'hébreu. Et on va t'envoyer dans une école à Bne Brak!

Jacques Déom: A Bne Brak!

Henri Elberg: Vous avez compris! Moi, moi je suis là-bas. Pas encore en très bonne santé, mais je me sentais déjà fort, j'avais déjà bien... j'étais déjà bien à moi-même, hein!

Jacques Déom: La première impression quand vous arrivez là, indépendamment de la famille ?

Henri Elberg: Je vois d'abord... Il y avait pas de route. Il y avait pas de route, il y avait pas de... Il y avait vraiment rien. Il y avait la moto... Je roulais avec la moto jusque dans la sable. Il y avait du sable. Il fallait rouler... Il y avait un petit chemin. C'était pas la route à Haïfa, c'était vraiment la campagne. De Tel Aviv à Haïfa, c'était la campagne. Tout était... C'était un immense terrain moitié vide. Et je suis arrivé à Tel Aviv là. Je mets ma moto. Et il dit... Mon oncle me dit d'abord: surtout, roule pas

à partir de vendredi jusque... C'est le Shabat, tu peux plus rouler en moto. Tu mets ta moto derrière. Il y avait commença, comme un... On appelle ça un débarras... Dans un débarras, je mettais ma moto dans le débarras et fermé jusque... Je pouvais pas. Mais moi, pendant ce temps-là, moi, j'avais fait contact avec mes copains de l'Hanoar. Et il me dit: écoute une fois! Nous sommes ici à l'Hagana...

Jacques Déom: Où étaient-ils, eux ? Ils étaient à Tel Aviv aussi ou bien ils étaient dans un kibboutz ou ... ?

Henri Elberg: Ils étaient à Tel Aviv. Non, non, ils étaient à Tel Aviv. Dans la Hagana ici, on a une pièce pour sept personnes. Et je dis: moi je voudrais foutre le camp là-bas, parce que moi, je suis pas tout à fait dans leur bord, je dis. Parce que eux, ça dure deux heures avant qu'on reçoit à manger là, tellement ils prient là-bas! je dis... Et je suis vraiment pas... C'est mon oncle et tout ça, mais qu'est-ce que... Et alors, j'explique ils veulent me mettre dans une école hébraïque à... Te laisse pas faire, Henri ! Et quand j'avais une tante encore, une tante tout près d'à Bne Brak, à... chose... C'était à côté de Bne Brak. Y avait... Ramat Aviv, non ? C'était pas Ramat Aviv. A Ramat Gan! Ramat Gan! Elle était... Ma tante habitait à Ramat Gan et c'était juste à côté de Bne Brak. Il dit: écoute! Moi, j'ai vite été à moto chez ma tante¹, je lui explique ça. Ma tante, c'était déjà une moderne. Elle dit: je sais pas te prendre chez nous, nous sommes... Tu vois comme... - c'était la sœur de mon père - comme on est très chose... Et mon cousin, c'était, c'était le speaker... chose... de la radio en noir. Israélien noir! C'est lui qui faisait le journal parlé pour les Juifs, hein! Comment on appelle ça ? Clandestin. Clandestin. Il dit: c'est très dangereux rester ici. Ma tante me dit: mais Henri, tu va pas t'en faire. Il dit: je vais arranger ça avec mes copains de l'Hanoar de Bruxelles. On parle la même langue. Et eux parlent hébreu et ma tante parlait que le yiddish. Mon oncle, il parlait très bien l'hébreu. Mon père parlait très bien l'hébreu, dans ce moment-là, mon père était déporté, hein! Mais il connaissait l'hébreu, parce qu'il a été plusieurs fois en Israël. Et il dit voilà! Comment moi je vais sortir là ? J'ai laissé la fenêtre un peu ouvert. J'ai mis ma moto devant... en-dessous la fenêtre et j'ai sauté la nuit sur le... Un vendredi soir sur ma... chose... et je suis parti. J'ai mis un mot là. Je dis: je m'excuse, je suis un homme... Mon père était un homme très libéral et moi, je suis le même comme mon père, je dis, et je veux pas vous froisser, je dis. Je vous remercie pour tout qu'est-ce que vous avez fait pour moi, mais je veux être un homme libre et je veux travailler pour Israël. ??? Ils sont venus me trouver. Ma cousine savait où j'étais. Ils sont venus me trouver. Il m'a dit... Mon cousin, il me dit: Henri, il faut pas t'en faire. Tu as besoin... Il m'apportait un peu d'argent. Reste! Tu es bien là? Alors moi, je faisais la navette avec ma moto, le courrier! Avec quelqu'un qui connaissait déjà, qui était là, et il dit: voilà! tu me

¹ Mirele Blumenthal. Les cousins que le témoin retrouve en Palestine en 1947-1948 et avec lesquels il reste aujourd'hui en contact sont des fils de An Chloyme Elberg. Deux prénoms émergent: Haïm et Léa... Par ailleurs, c'est bien An Chloyme qui est l'un des promoteurs de la Bank Mizrahi et qui, d'autre part, encourage le témoin, lors de l'épisode palestinien, à étudier à Bne Brak.

conduis là. Je conduis là avec le courrier Et comme ça, je faisais la navette. Et une fois que c'était l'Etat d'Israël s'était formé, alors j'ai continué là-bas, alors j'ai cherché. Alors tout le monde... se réglait déjà. On pouvait être déjà officiel. Mais y avait pas beaucoup à manger, hein! On a mangé que des poissons, parce qu'il y avait pas de viande. Il y avait un morceau... C'était de nouveau rationné comme avant! Je me disais à moi-même. Je dis: qu'est-ce que moi j'ai fait une bêtise de retourner! Je viens des camps de concentration. Qu'est-ce que moi je fais ? Je me suis mis de nouveau dans un feu comme ça et je viens d'un... Et je me dis à moi-même, je dis, c'est la vie, je dis. Je suis survivant du camp de concentration et si nous on le fait pas, qui va le faire ? Ça c'est l'héritage de mon père. Il fallait faire qu'est-ce que mon père a fait. J'ai fait qu'est-ce que mon père m'a conseillé de faire, qu'il m'aurait conseillé de faire. Comme c'était Israël déjà, nommé Israël...

Jacques Déom: En Israël, ou en Palestine-Israël, comment est-ce que les anciens des camps étaient considérés ?

Henri Elberg: Les anciens des camps étaient considérés comme des victimes plutôt. Des victimes. Je sais pas... On était toujours ensemble, les anciens du camp. On était ensemble, on était... On se trouvait... Malgré il habitait pas en Belgique, il habitait en Hongrie, on se cherchait. Comme moi j'ai trouvé sur le... Je suis sur l'autobus à Tel Aviv. Je vois un bonhomme qui a le numéro 10.798. Il a dix numéros plus que moi! Il était dans la même colonne que moi venu à Birkenau. Il conduisait un... chose... Alors il m'a vu et il dit: Ah! je dis, comment tu es sorti ? Il dit: moi je suis resté à Birkenau, il dit. On nous a emmenés à Buchenwald, le restant des survivants. Jusque les Russes sont venus. Il m'a expliqué tout. Et comme ça, on parlait de camp l'un à l'autre. Et alors, il vient chez moi. On allait un chez l'autre et...

Jacques Déom: Et vis-à-vis des...?

Henri Elberg: Il y avait une amitié terrible!

Henri Elberg: Je veux dire des gens du yichouv, les Israéliens qui étaient là depuis ...

Henri Elberg: Ils avaient un respect devant nous. Je dois dire oui, on ne payait pas sur l'autobus. On ne payait rien. On avait un respect devant nous, les déportés. Et d'abord, les déportés ont construit Israël à 70%. Parce qu'ils savaient travailler! Les survivants qui étaient, qui sont venus... il y en qui sont venus en Israël, des autres. Mais la génération maintenant, après, regardez qu'est-ce qu'elle a fait! Y a... Combien y a de déportés qui sont revenus ? Je ne sais pas! Un million sur combien de millions dans le monde, qu'y avait. Il y en a combien qui sont revenus ? Je ne sais pas. J'ai jamais fait le calcul. Mais je sais qu'on avait un numéro sur le bras. On était

considérés. D'abord, on m'a inscrit dans le... J'ai le carte de membre de 1947... euh! 48 jusqu'en 53 d'Israël! La carte de membre de...

Jacques Déom: La carte d'identité ?

Henri Elberg: Oui. Pas la carte d'identité! La carte de membre des déportés. Je voulais rester avec ma carte d'identité belge. Avec mon passeport belge. Mais tous les six mois... Je suis pas resté plus que six mois là-bas! Parce que alors je suis revenu, parce qu'il fallait revenir pour la moto! Parce que la moto avait un triptyque. On voulait me la racheter là, mais je peux pas, je dis, je peux pas. Vous voulez dix fois le prix donner qu'est-ce qu'y coûtait ici en Belgique? Je dis, non, non, je peux pas le vendre. Alors j'ai écrit à ma sœur. Ma sœur m'a envoyé un billet, un billet de bateau, plus un billet pour la moto. Pour revenir. Et je suis revenu, et j'ai repayé ma sœur comme je suis revenu. J'ai de nouveau commencé à travailler. J'habitais chez ma sœur, dans ce moment-là, quand je suis revenu d'Israël. Et je lui ai expliqué avec ma famille là-bas, c'est uniquement la... chose. Mais j'avais fait connaissance d'une jeune fille, justement à... chose... Et là on a acheté, un chikoun ça s'appelle, une petite baraque à Yazour. Et comme j'avais pas assez d'argent pour acheter cette baraque, il y a mon cousin qui travaillait à shmal <sic, = Hashmal>, c'est-à-dire à l'électricité, il m'a dit je te donne combien de livres tu as besoin. C'était des livres anglaises à ce moment-là. Et y me demande 200 livres anglaises. C'était tout de même... C'était... Comme 200 livres anglaises, c'était dans ce moment-là, à 160 francs la livre, comptez. Et j'avais 100 livres. La fille avait aussi un peu de livres. Il me manque environ 50 ou 60 livres. Mon cousin me les donne. Tu me les donneras quand tu as de retour. Quand tu as de l'argent, tu me le remets. Et on a acheté ce shikoun. Et je dis, maintenant... Normalement je restais en Israël avec la fille. Mais c'était encore... C'était la guerre avec les Arabes, hein! A Yazour là! C'était la route de Jérusalem! Et c'était très dangereux. Il y avait la petite route là, et il y avait tous les jours des attaques dans le village, là, ça... J'ai très peur de... On était dans le... Comment on appelle ça ?

Jacques Déom: Matsor, l'encerclement ?

Henri Elberg: Oui, on était tout de même... La nuit ces chagals <sic> qui crient comme des enfants et les Arabes imitaient les cris des chagals et quelqu'un allait voir il avait directement un couteau dans le dos, hein! Et c'était le moment là qui est le plus dangereux, hein! Quand Israël est devenu indépendant. Il y avait rien à manger, il y avait pas de... Il y avait pas beaucoup à manger, y avait à part ça... Y avait très difficile trouver quelque chose et le... chose... la petite maison que j'ai achetée, c'est une pièce avec une douche et un coin de cuisine, c'est tout. Et c'était une porte en bois. Ça c'était... C'est tout! Et pour ça, je crois que j'ai payé 200 livres pour ça, la clé <système typiquement israélien d'achat en "dmé maftéah">. Et un moment, quand j'étais là, j'habitais déjà pendant un mois, un mois et demi, j'avais

des Belges que je connaissais de Bruxelles qui habitaient aussi à Yazour, là, je... La jeune fille reçoit une lettre. Ses parents viennent nous rejoindre! Sa mère et son père viennent nous rejoindre! Mais où on va les loger ? On sait pas... Alors ma sœur m'a écrit une lettre et elle me dit: Henri! elle dit, maintenant tu dois revenir, il dit, absolument, parce que tu as fait trois ans de camp de concentration et maintenant tu vas travailler pour ses parents avec là-bas ! Et j'ai commencé à travailler là-bas en Israël. Je commençais déjà à couper du cuir là-bas. J'avais trouvé là-bas et j'apportais de l'argent. Et la fille travaillait dans les... comme coiffeuse là. Et je dis à la fille: je regrette beaucoup, tes parents peuvent venir, mais moi je... Où on va... On va rester tous dans cette baraque là ? Et moi, je dois d'abord retourner à Bruxelles, je dis. Et on verra bien, parce que la moto doit retourner. Et comme ça, moi je suis retourné à Bruxelles et j'ai laissé la baraque à la fille et les parents sont venus. Elle m'a écrit une lettre elle veut plus jamais me voir. Et c'était terminé. Jusque je suis tombé sur ma femme.

Jacques Déom: Tu étais en Israël au moment de la proclamation de l'Indépendance ?

Henri Elberg: Oui.

Jacques Déom: Tu as un souvenir de ça ?

Henri Elberg: Oui

Jacques Déom: Qu'est-ce que ça t'a fait comme impression ?

Henri Elberg: On sait... pas expliquer. Pas expliquer. On sait pas expliquer. Une joie des gens, des gens... Tout le monde pleurait d'ailleurs. C'était... ??? cette chose. Mais les Anglais avaient peur, hein! qui restaient là-bas, ils sont tous arrêtés, hein! Et nous autres à l'Hanoar, on a fait une fête de ça. On a... On s'est mis tous ensemble, on a commencé à chanter et alors tout ça. Et alors maintenant après, c'était pour... Après... chacun pour soi! Et ça devenait un peu plus égoïste après. C'était... La guerre était terminée. Maintenant, c'était la guerre avec les Arabes. C'était... Ça devenait plus dangereux après avec les Arabes. Ils nous regardaient de travers. Ils étaient très dangereux à ce moment-là! Et alors ma sœur dit: il faut revenir, hein! Et c'est comme ça que je suis revenu.

Jacques Déom: Tu es retourné, après, en Israël ?

Henri Elberg: Oui, déjà plusieurs fois, je suis retourné en Israël, parce que je suis retourné en Israël, parce que j'ai ma nièce¹ qui habite là-bas. J'ai tout de même un

¹ Bella Rieger, épouse d'Arie Rieger; leurs enfants se nomment Nathalie, Steve et Roy.

peu de famille. Ma nièce habite là-bas. Elle s'est mariée en Israël. Elle a des petites enfants. Elle a deux fils plus une fille. Ma nièce, c'est comme ma fille. Je considère ma nièce et mon neveu comme ma... comme mes enfants, parce que ils sont tellement gentils avec moi! Ils sont vraiment une gentil... Même qu'ils avaient rien, je venais chez eux leur dire bonjour, tellement... des années et des années. Et ils sont restés, parce que ma nièce et mon neveu, c'est un garçon, il y a pas plus gentil et plus doux que mon n... comme son mari, avec ses enfants, avec ses petits enfants. Et c'est un homme très, très grand en Israël devenu. C'est un diamantaire qui travaille aujourd'hui avec quarante personnes.

Jacques Déom: Comment s'appelle-t-il ?

Henri Elberg: Rieger.... Chose... Arie Rieger. Il a une usine de diamants, de laverie et de taillerie et de vente de taille brute.

Jacques Déom: Alors tu es rentré en Belgique. Tu as rencontré madame.

Henri Elberg: Je suis rentré en Belgique et j'ai rencontré ma femme. Que j'avais fait connaissance en 45. J'avais fait connaissance en 45. C'est elle qui était place Rouppe à la Solidarité, qui inscrivait les déportés quand ils sont rentrés.

Jacques Déom: Comment est-ce qu'elle s'appelle, ta femme, de son nom ?

Henri Elberg: Lucienne Slepac. Et ma femme, c'était une fille que ses parents étaient déportés, qui est restée seule, et elle était cachée à Linkebeek. Et au moment qu'elle sentait que là il y avait le danger à, elle s'est sauvée. Et elle revenue à Bruxelles chez des gens qu'elle avait connus avant la guerre. Parce que sa maman était une accoucheuse infirmière, et elle avait accouché beaucoup de gens. Alors elle se rappelait de ça et alors elle était cachée ici pendant la guerre. Après Linkebeek, elle s'est sauvée, comme ça devenait dangereux. Elle était cachée ici. Et moi, j'ai vu ma femme place Rouppe et je dis: on va faire rendez-vous. Elle avait déjà, à ce moment-là, 16 ans. Moi, j'en avais 19. Et j'ai été à ce rendez-vous: elle est pas venue! Alors je l'ai perdue de vue jusqu'en 1953. Six... sept ans après! A ce moment, je l'ai revue. C'était déjà une jeune fille de 23 ans. Et quand j'ai revu ma femme, je lui ai demandé où elle habitait. Elle m'a dit là où elle habitait. Elle m'a dit là où elle habitait. Mais... Et je l'ai fait rendez-vous. Nous sommes sortis ensemble et, finalement, on s'est mariés trois ans après.

Jacques Déom: Tu avais rencontré celui qui était ton futur beau-père...

Henri Elberg: Son père j'avais connu au camp. J'aurais jamais cru que un jour je vais marier la fille qu'il avait cachée à Bruxelles. Je l'avais connu à mon premier camp de travail, à Anhalt, et là il est parti pour le travail "léger". Il m'avait dit que, comme je l'ai dit, que il avait une jeune fille laissé cachée à Bruxelles, une petite fille. Et elle m'a montré... ma femme m'a montré des photos qu'elle avait reçues chez les gens... parce que elle avait une boîte de photos qui étaient cachée chez les gens, qu'elle a reçue retour et je regarde les photos. Et je regarde et je réfléchis. Je vois. Et je vois encore devant moi aujourd'hui son père. Comme... il est exactement comme il était sur la photo, parce que la photo était faite de ce moment-là quand moi je l'ai connu.

Jacques Déom: Vous n'avez pas d'enfants ?

Henri Elberg: Nous avons pas d'enfants, non. Nous avons toujours eu des chiens, c'est tout.

Jacques Déom: C'est tout. Il y a une raison ?

Henri Elberg: Il y a une raison, il y a une raison. Parce que nous avons peur que ça arrive pas à nos enfants que nous avait arrivé. C'est parce que nous avons une... un arrière très malheureux. Parce que nous sommes bien unis ensemble et je crois ça compte beaucoup. On se comprend, parce qu'on a la même souffrance. Celui-là qui perd ses parents perd tout dans le monde.

Jacques Déom: Qu'est-ce que toute cette expérience a changé dans ton judaïsme ? Est-ce que tu es... ? Qu'est-ce que ça veut dire être juif pour toi après tout ça ?

Henri Elberg: Je nierai jamais ma religion. Je resterai toute ma vie juif. Et je trouve c'est une religion qui est très beau, mais pas pour le pra... Je le pratique pas le... chose... Mais tout est dans la Bible. Quand vous reprenez la Bible, il y a rien mal là-dedans. Alors j'ai appris à moi-même, je me suis instruit un peu moi-même, parce que je n'avais pas l'occasion quelqu'un qui m'instruit une fois pour... Je suis parti de la maison j'avais 16 ans. Mais je trouve... Si on vous marche sur les pieds, il faut regarder sur le côté, parce qu'il faut plus le... Il faut l'éviter, c'est tout. Le mal, ça lui revient... Quelqu'un fait du mal à un autre, ça lui revient tout de même, de toute façon. J'ai remarqué ça. Mais le plus j'ai souffert: je souffre encore maintenant de mes amis que j'ai perdus. Je n'ai pas de jour je ne pense pas à mes amis qui étaient mes copains que je sortais avec. J'allais... on allait partout. Et les voir mourir comme ça! C'est grave. Je me disais en moi-même: tu vois, tout ça, toi tu pouvais profiter comme moi. Tu as pas profité. Tu avais 17 ans, 18 ans. Moi, j'avais 17 ans. Tu es parti à 18 ans. L'autre est parti à 16 ans. C'est des malheurs terribles! Et son père vivait ici - il était caché - de mon copain. Il vient chez moi et il me dit: Henri, il dit, j'ai encore ça de mon fils, une pingle <sic> de cravate avec quatre brillants dedans. Je

te le donne, parce que tu étais merveilleux pour mon fils. Je dis: j'ai pas fait ça pour... chose... J'ai fait ça pour moi-même, parce que votre fils, c'était comme mon frère. Et j'ai fait une bague de cette broche qu'il m'a donnée de diamants. Et je l'ai donnée à ma femme pour que jamais elle peut se séparer de ça. Le père est mort à 77 ans. Il habitait pas loin de ça, mais il venait toujours me voir. S'il me voyait, il voyait toujours son fils, il m'a dit.

Jacques Déom: On va s'arrêter ici pour aujourd'hui.

Sixième entretien – 17 juin 1999

Vie professionnelle à partir de 1960 (atelier de maroquinerie, magasin, restauration)
– Séquelles des camps – Cauchemars – Retour sur la visite de la Croix-Rouge à Fürstengrube – Transmission – Procès de Kiel

Jacques Déom: Henri, dans ton histoire, nous étions arrivés pratiquement à ton mariage avec Lucienne Slepac. Nous avons raconté que tu étais allé en Israël, que tu avais travaillé pour la Hagana. Puis tu étais revenu ici. Est-ce que tu peux nous dire ce qui s'est passé après, dans ta vie professionnelle, par exemple ? Qu'est-ce que tu as fait, après ton mariage ?

Henri Elberg: J'ai travaillé normalement comme contremaître dans une fabrique de maroquinerie après que j'ai trouvé du travail.

Jacques Déom: Chez qui ?

Henri Elberg: Chez un certain Gardin. Winnik-Gardin. Et on faisait des serviettes là-bas. C'était rue de Fiennes. Et après, peu de temps après, je me suis remis à mon compte comme façonnier de maroquinerie.

Jacques Déom: C'est ça. C'était en quelle année, ça ?

Henri Elberg: C'était en septembre 1960.

Jacques Déom: 60. Et à partir de ce moment-là, tu as travaillé à ton compte ?

Henri Elberg: J'ai fait ma vie normale, à mon compte. J'ai travaillé très dur. Je tra... Et j'ai commencé avec une toute vieille machine à travailler et je... Il y avait des piqueuses qui venaient me donner un coup de main le soir, parce que je savais pas me permettre un piqueuse dans ce moment-là. Et alors, tout doucement, il y a le patron de ma femme qui a dit: écoutez, monsieur Elberg, qu'est-ce que vous avez besoin comme argent pour vous acheter de nouvelles machines ? Je dis: j'ai besoin... J'ai un peu d'argent. Monsieur Clair<?>, il s'appelait. Il travaillait dans une firme reproduction de plans. Rue Vanderstichelen. Et il dit: écoutez, monsieur Elberg, je sais vous êtes un garçon honnête et je veux vous avancer l'argent pour qu'est-ce que vous avez besoin. Je dis: voilà, monsieur Clair???, c'est très gentil de votre part. Il me manquerait exactement 50.000 francs pour avoir la machine qui coûtait dans ce moment-là 80.000. Et il dit: il n'y a pas de problème, il dit, venez chez moi. Et j'ai été chez lui. Il m'a donné une enveloppe. Et je dis: je dois vous signer quelque chose ?

Rien du tout, il a dit. Vous allez me remettre ça quand vous savez. Il avait tellement confiance en moi! Parce que ma femme travaillait déjà chez lui sept ou huit ans comme secrétaire et c'était des gens très sensibles et très... très respectés... respectueux. Et alors, finalement, j'ai acheté la machine et j'ai pris une piqueuse et, comme ça, j'ai commencé tout doucement. Mais, six mois après, je lui avais déjà remis les 50.000 francs qu'il m'avait prêtés. Alors j'étais tout content. Alors je pouvais déjà prendre des crédits, parce que j'avais déjà un matériel pour qu'ils me donnaient des crédits dessus sur la même firme j'avais acheté de... Finalement, j'avais déjà presque dix machines. J'avais dix dif... C'était six machines à piquer et quatre autres machines à sertir, tout.

Jacques Déom: Et comme personnel ?

Henri Elberg: Et j'avais déjà quatre personnes qui travaillaient chez moi. Je travaillais à façon pour des amis. Je fabriquais presque tous les jours cent sacs. Et je m'organisais et j'étais vraiment bien organisé et, comme ça, j'avais arrivé à avoir un petit capital. Et ma femme travaillait dans ce moment-là toujours à la maison Willems ça s'appelait. Mais la maison Willems était remis à cette moment-là, peu après, et ma femme n'a plus voulu rester là-bas, parce que le patron était mort justement et elle avait beaucoup de chagrin de cette famille qui nous a beaucoup aidés. Et de là...

Jacques Déom: Comment s'appelait ton entreprise ?

Henri Elberg: C'était Elberg. Mon entreprise, ça s'appelait Henri Elberg.

Jacques Déom: Et vous étiez où ?

Henri Elberg: J'étais... Rue Brogniez au n°13. Là, c'était mon atelier et j'étais... Alors des amis m'ont dit: voilà, Henri, tu ferais pas mieux un magasin tout près pour ta femme ? Je dis: mais il faut la marchandise! Il faut de nouveau des capitaux! Et il y a pas de problème. Moi, je te livre la marchandise et tu reprends la... Et j'ai fait un crédit et j'ai repris un magasin rue Marché-aux-Herbes. De maroquinerie.

Jacques Déom: C'était quand, ça ?

Henri Elberg: C'était en 1968. Non, non! C'était plus tard. Non! Plus tôt! En 66. Parce que je suis venu deux ans après que j'habitais ici. J'ai acheté mon appartement aussitôt que... J'ai acheté mon appartement avec l'argent que j'ai reçu comme déporté de l'Allemagne.

Jacques Déom: La Wiedergutmachung.

Henri Elberg: Et j'ai fait un... Et j'ai fait un crédit à la IPPA... Pas à la IPPA, à la... Caisse d'Epargne et, comme ma femme était employée, elle avait un très bas taux et comme ça on a acheté l'appartement où j'habite maintenant. Et tout doucement, j'ai commencé... J'avais le magasin et j'ai commencé... Entre temps, je deviens malade, très malade. Je reçois une péritonite. La fabrication, je savais pas suivre, mais je savais plus suivre. J'avais quelqu'un de confiance, mais ça marchait pas. Et alors, je voyais que je perdais de l'argent. Alors il fallait liquider l'atelier. J'ai liquidé l'atelier, parce que alors, entre temps, j'ai cherché quelque chose à faire. Et il y a un ami qui est venu au magasin chez moi. Moi j'avais le magasin 88 rue Marché-aux-Herbes. Aussi la maroquinerie Elberg. Un très beau magasin: bagage, sacs de dames, toute l'article en cuir. Ça marchait très bien, mais il y a un ami qui est venu. Il dit: voilà, il dit, j'ai un restaurant et je sais pas le... Je l'ai acheté pour mon frère et je sais pas... Je connais rien là-dedans. Je voudrais le remettre. Et comme moi, j'avais le magasin et ma femme était au magasin. A deux c'était trop peu. Je me.. J'étais habitué toujours à faire quelque chose et je savais pas m'habituer. Alors j'ai dit: voilà, je dis, je vais une fois venir voir, manger de ton restaurant, La Villa Romaine, chaussée Romaine. Et j'ai commencé... Et chose... Et j'ai mangé là et il me dit: voilà, il dit: cette affaire est à remettre. Je dis: pourquoi tu remets ça, c'est si magnifique! Il y avait sept personnes qui travaillaient là. Il y avait un château. Il y avait trente ares. C'est comme un petit château. Il y avait trente ares de terrain autour. Et pourquoi veux-tu remettre ça ? Je remets le commerce, il dit, la maison m'appartient pas. Et qu'est-ce que tu as de loyer ? Il avait dans ce moment très peu de loyer: 28.000 francs. Je payais déjà à la rue Marché-aux-Herbes, je payais déjà beaucoup plus. Et je dis: voilà, je raconte ça à ma femme. Elle dit: ah oui, tu as tellement déjà dans la vie. Pourquoi tu dois reprendre ça encore dans ta vie ? Et il dit: combien que tu veux pour ça? Et il me dit: 5 millions. De nouveau, je... je... verser cinq millions. Et je dis: écoute une fois, je dis, pour moi, ça m'intéresse pas. Ça m'intéressait pas. Et alors, il a... Comme j'étais... j'étais déjà vacciné sur tout, il dit: voilà, moi ça me... Le maximum que je peux donner, c'est 2 millions pour ça. Et je laisse passer l'affaire. Je laisse passer. Je suis toujours au magasin, parce que j'ai liquidé mon atelier de fabrication, parce que... du docteur j'ai dû rentrer de nouveau. J'avais une... un chose... une éventration, parce que j'avais trop vite commencé à travailler. Alors il faut absolument faire quelque... Le docteur dit: vous pouvez plus continuer à travailler la maroquinerie. Vous devez faire quelque chose d'autre, il dit. Mais qu'est-ce que... Il voulait 5 millions. Ça n'existe pas! Et deux millions je lui ai proposés. Et ma femme: mais où tu vas les chercher ? Ecoute une fois! On me donne des créditses <sic>! Parce que ma femme avait toujours peur de pas savoir remettre. Et entre temps, là, un mois après, deux mois après, il vient chez moi. Henri, il dit, je ne sais pas quoi faire. Je n'ai pas peur de retour. Je vais te le laisser pour deux millions. Je dis: moi, j'ai pas les deux millions! j'ai dit. Mais il faut d'abord liquider le magasin pour avoir deux millions. Parce que c'était une très bonne affaire, ça tournait bien cette restaurant. Il y avait pas la TVA, il y avait pas... Il y avait beaucoup moins de frais. Il y avait 7,5 % dans cette moment-là pour les ouvriers, pour les employés.

Tout ça, il y avait moyen d'en sortir pour gagner quelque chose. J'ai calculé ça. Malgré j'ai... j'avais ça dans ma tête. Et je dis: qu'est-ce qu'il faut faire ? Je dis: je vais me chercher un associé qui a... connaît le métier, parce que moi je connais rien au restaurant. Je me connais bien en cuisine, mais en restaurant rien du tout. Parce que, à l'Hanoar, j'étais chef de cuisine pour tout le mahaneh. Alors il dit: bon... Je dis: je vais voir... chose. Il vient le soir et je dis: je vais... A côté de moi, à l'atelier de maroquinerie, il y avait quelqu'un qui avait un restaurant rue Gevaert. Le Cheval Blanc. Il me dit: voilà, il dit, Martin, j'ai une bonne affaire. Je lui explique où ça était... Je marche directement avec toi, il m'a dit. Alors il fallait qu'un million chacun. Alors, il vient chez moi, mon copain. Il dit: voilà, je te prête les deux millions, il dit. Mais tu me signes des traites pour deux millions devant un notaire et tout et chose... pour trois ans, je crois. Lui, il était... c'était un bijoutier. Il avait pas besoin d'argent. Il avait... il avait beaucoup de marchandise. Et il dit: voilà, je te le prête, parce que je sais que tu es honnête. Bon, et j'ai signé des traites avec mon ami, mon copain, et, en deux ans de temps, on a tout remis ça. Et l'affaire marchait très bien. Et c'était vraiment agréable pour ma femme, parce qu'elle rentrait, elle mangeait à la carte, moi je mangeais à la carte. Et tout était dans le frais ensemble. J'avais des amis qui venaient. Il y avait... Je faisais... Je faisais des congrès de déportés. Je faisais le congrès d'Auschwitz. Je faisais le dîner de Simon Wiesenthal chez moi. Et plusieurs dîners. Surtout, j'avais beaucoup de clients, des anciens copains qui venaient. Et ça tournait très très bien jusqu'un jour... C'était deux trois ans... J'ai tenu ça quatorze ans. Et après quatorze ans, il y avait la TVA qui est venue, la SABAM pour la musique et tout et je voyais je gagnais plus de l'argent. Et j'étais déjà en retard de 300.000 francs à la banque. On étaient à deux. J'étais associé avec... C'était chacun... Je dis à mon copain: il faut revendre. J'ai tout fait pour revendre, parce que on était obligés... On a acheté la maison quatre ans après. Si on n'avait pas acheté la maison, si on n'avait pas acheté la maison, on nous mettait dehors. On perdait deux millions. Alors, on a acheté la maison. On a pris un crédit de 6 millions chez IPPA et on avait mis encore presque un million tout près de l'argent liquide et on a acheté la maison. Mais j'ai payé à IPPA pendant... pendant dix ans j'ai payé à IPPA presque 30.000 francs par mois. Quand ils... Je payais près de 11 millions à l'IPPA retour. Et je dis: maintenant, on va vendre la maison, parce que je demande à IPPA: qu'est-ce que je dois après la... les 11... les 10 années... Il me dit: vous devez encore 5.300.000... Le restant, c'est tout des intérêts! Imaginez-vous! Moi je dis: non, je dis à mon associé, ça doit partir. Alors, j'ai parlé avec mon copain qui m'a remis l'affaire. Il dit: toi, tu voulais acheter la maison pour habiter dedans. Il dit: moi, je suis toujours amateur. Je dis: je te demande 12 millions. Moi, nous on avait acheté. Pour 6 millions et demi, on l'avait achetée. Eh bien, comme ça on a fait ça de chose... chose et on a acheté... chose. Et lui, il a acheté. Mais il m'a dit: j'ai pas assez... Il a acheté pour 8 millions et demi. Mais j'ai pas assez de l'argent liquide. Tu me fais deux millions ici... Tu me fais crédit de 2 millions comme ce que moi je te l'ai fait aussi. Je dis: il n'y a pas de problème, OK. Au moment que je sais payer la banque, je... et je dois personne quelque chose. J'ai vendu la mai... la Villa

Romaine. J'ai payé la IPPA et j'ai juste retouché 100.000 francs de l'assurance-vie que j'avais. Le restant, il me restait, quand j'avais vendu la Villa et j'avais... il me restait peut-être même pas 500.000 francs.

Jacques Déom: Tu as quel âge à ce moment-là ?

Henri Elberg: J'avais dans ce moment-là... il y a treize ans de... j'avais 60 ans. Et alors, moi, j'ai continué à travailler. J'ai cherché du travail et j'ai... j'ai continué à travailler comme coupeur en maroquinerie. Et j'ai trouvé... J'ai travaillé dans la maison Gabriel pendant des années comme coupeur. Et la maison Novelta. Et c'est comme ça j'ai continué jusqu'à l'année passée ma femme était malade. Elle a dû être opérée, gravement, et je dis: maintenant, je reste à la maison. Et j'ai pris ma pension en 61 ans pour que, malgré ma pension, j'ai continué à travailler jusqu'à l'année passée. Et c'est comme ça une petite vie qui a continué.

Jacques Déom: Tu m'as dit: l'appartement, tu l'as fait toi-même, tu m'as dit...

Henri Elberg: Oui, j'ai fait ça moi-même. J'ai... Comment... L'appartement j'ai fait par moi-même. J'ai acheté sur plan et j'ai garni mon appartement et j'ai... J'ai voulu faire à mon goût et j'ai réussi.

Jacques Déom: Tu es chez toi ?

Henri Elberg: Je suis chez moi et ça c'est une grande chose. Je suis chez moi et j'ai une femme magnifique et qui est très gentil et je suis très heureux. Mais, malheureusement, maintenant j'ai eu ces... Elle a dû être opérée très gravement.

Jacques Déom: Est-ce qu'aujourd'hui, physiquement, tu souffres encore de ce qui s'est passé dans les camps ?

Henri Elberg: Je souffre très... Je souffre terriblement. Parce que je ne sais souvent pas dormir. Je suis content que ma femme me réveille la nuit. J'ai tellement de cauchemars. Et plus âgé on devient, plus on pense. On pense à ses amis, qui... Je me rappelle quand mon copain est mort. Qu'est-ce que... Je dis... J'avais toujours espoir de revenir. J'avais pas... Moi, j'avais pas l'espoir de rester dans leurs mains. Et je dis: qu'est-ce que je vais dire au père qui était caché ici ? Que ton fils est mort! Et j'ai pleuré et je dis: il y avait mon copain Fessel me disait: Henri, il dit, y a rien à faire, tu sais. C'était un gentil garçon, mais si... Il était tellement faible! Il voulait plus vivre! Il était pas fort assez. Surtout, c'était un chanteur, c'était un hazan à la syn... à chose... Il a appris ça à Berlin. C'était un réfugié allemand, qui est venu en 1940 ici. Non, en 1939 il est venu en Belgique. Et c'est devenu un de mes meilleurs copains. Je sais jamais l'oublier. D'ailleurs, j'avais reçu sa photo de son père qu'il m'avait donnée quand il était ici caché. Et alors nous avons... Des autres amis... Mais

quand vous voyez comme ça... derrière vous un après l'autre qui disparaît avec une souffrance. On a trouvé dans un... chose... à Fürstengrube, dans un soulier, dans un... on a trouvé des dollars. On l'a pendu. On l'a pendu au milieu de la place.

Jacques Déom: Quand tu as des cauchemars, est-ce que c'est toujours les mêmes choses qui reviennent ?

Henri Elberg: Non, c'est des différents camps... C'est des différents... C'est des différents choses, c'est des différents kommandos. Surtout le kommando de Birkenau, quand j'ai été derrière le four et que j'ai dû tirer... Il y avait un tas de cendres et il y avait un tas de cendres... On tirait comme dans une mine les charrettes qui... les choses... les déchets dans une mine. Comme à la Calamine il y avait une mine, et il y avait toute une montagne comme ça, il y avait une montagne...

Jacques Déom: ... un terriil...

Henri Elberg: ... mais cette montagne, il fallait le vider avec des charrettes derrière le four et le verser dans la mi... dans le mirasque <sic>. Quand je venais vider les latrines à Birkenau, quand j'ai vu ces femmes qui souffraient, ces femmes qui se cachaient même pas... Ils avaient pas de cheveux et ils étaient rasés, tous ces femmes. Et y avait une atmosphère inc... l'enfer. B Lager. Moi, j'étais à A Lager, là. A Lager à Birkenau, c'était des hommes et le B, c'était des femmes. C'était juste à côté. Et juste à côté, c'était des fils barbelés et tous ces fils... Parce que on pouvait pas aller dans le camp des femmes et tous ces fils barbelés étaient tous électrocutés. Et tous les jours, il y en avait deux, trois femmes ou un ou deux hommes qui se... qui se électrisaient. Et ça vous voyiez souvent... Quand je suis passé devant le... devant le Canada ça s'appelait, où il y avait toutes les pièces là, je voyais le sac que j'avais fabriqué pour ma mère et je me disais: maintenant oy je dis, ça y a personne... Mais comment c'est possible, des milliers de sacs et je vois ce sac! Et c'était juste le moment que ma mère était déportée en 44, j'étais à Birkenau!

Jacques Déom: Et quand tu rêves, tu rêves par exemple de ce sac ? Ou c'est que tu me le racontes maintenant...

Henri Elberg: Quand je rêve, je rêve, je rêve, je rêve sur tout... Quand je me suis réveil... réveillé, je suis toujours dans le typhus. Et je me réveille et je tape sur quelqu'un: il est mort! et je tape sur l'autre côté: il est mort! Ca, c'était grave! Et alors pour sortir de cette lit, je me suis tiré... J'ai été nourri par des anciens copains qui avaient le typhus en Pologne et qui sont guéris. Une fois que vous avez le typhus, vous savez plus l'avoir. Alors, il me disaient: Henri, viens, donne-moi ton bras, donne-moi... Et l'autre copain: donne-moi ton bras. C'était des gentils garçons. Ils voulaient faire le maximum pour le plus... parce que si nous, nous allaient mourir, eux aussi. Parce qu'ils voulaient tuer tout le camp. Alors il faut les... le... le

maximum de personnes qui restent vivants, parce que, si il n'y en avait que vingt ou trente, on les aurait fusillés. Mais si y en avait encore cent, passé de cent, on les a pas fusillés. Et je vois ça toujours quand je suis descendu sur cette rampe là et je me suis tiré sur cette rampe pour aller à la cave et je vois ce tas de cadavres et pour passer de ces cad... Je n'avais pas la force soulever mes... mes jambes! Les deux copains m'ont tiré et je voyais... J'avais deux copains qui étaient avec une lance de... en train de... nettoyer les cadavres pour les enterrer pour pas avoir de pogroms <sic> ... pour pas avoir la peste ou quoi. Parce que il fallait avec de l'eau asperger... Ou c'est dans le rythme <= rite ?> juif: il faut laver les cadavres. Je ne sais pas. Y avait personne... Y avait personne... Y avait pas des SS dans cette camp-là... plus... tout le monde était parti à trente kilomètres de tour. Il y avait des drapeaux jaunes comme la peste! < Le téléphone sonne. Maurice Pioro, président de l'Union des Anciens Déportés juifs de Belgique, apprend à Chil Elberg le décès de Jacques Raffeld, rescapé d'Auschwitz > ... ça me suit toujours avec, rien à faire, même en vacances. Je marche comme hier soir et j'ai marché dans le parc ici avec mon chien. Il y a un monsieur qui vient chez moi. Il me dit: Monsieur, je vois que vous avez un numéro sur le bras. Je dis: oui, j'ai un numéro sur le bras. Vous étiez à Auschwitz ? Je dis: oui, j'étais pas à Auschwitz, j'étais à Birkenau, au camp d'extermination. C'est pour ça j'ai le numéro. Et il fallait lui expliquer, parce que il me demandait. Ces gens sont curieux! Mais il faut leur expliquer, il faut leur dire qu'est-ce qui s'est passé. Il me dit: j'ai été... une visite, hein! Mais j'ai été moi-même à Auschwitz et j'ai été à Birkenau de moi-même. Et comme ça, je sais qu'est-ce qu'y a. Mais je voudrais parler avec quelqu'un qui a vécu ça. Alors on a resté pendant deux heures parler hier dans le parc ici.

Jacques Déom: Et tu as toujours eu des cauchemars ou bien...?

Henri Elberg: Ça a commencé... J'ai toujours eu des cauchemars. Mais les cauchemars commencent quand vous travaillez pas, quand vous êtes en repos ou vous dormez. Vous êtes dans le lit et vous pensez. Vous avez... C'est pour ça je fais la collection de timbres: pour ne pas penser. Parce que je... Ça me distrait. Il faut, comprenez... Et alors, pour avoir vu même au camp de Buchenwald, au camp de... et la Marche de la Mort... la Marche de la Mort... On marchait. Il y a quelqu'un qui voulait boire: on le fusillait. Voir ces gens-là... C'était plus des gens, c'était des... On était des momies qui marchaient, parce que on n'avait pas la force de marcher et on marchait quand même. Et quelqu'un voulait aller boire: il était fusillé. Quelqu'un sortait du rang: fusillé. Alors... Pas seulement tout ça. Vous voyez... Je vois parfois je suis à Fürstengrube et là, on fait la file là pour avoir à manger. Si quelqu'un était pas droit dans la file, il y avait des kapos avec des morceaux de caoutchouc pour taper dessus. Mais taper! Vraiment taper! Et y avait... y avait... C'est pas... pas... expliquer aux gens qu'est-ce qui se passe dans un camp de concentration, parce que c'est vraiment, comme à Fürstengrube là, c'était... Il faisait quarante degrés en dessous de zéro! Il fallait revenir avec les morts qui z'étaient morts sur le champ de

travail. On mettait du bois par terre et il fallait les tirer, parce qu'on n'avait plus la force pour le porter. Il y avait des... On... chose... avec quatre morceaux de bois chose... Et alors, on mettait le mort dessus et on le tient comme ça par terre. C'était pas un traîneau. Et c'est comme ça... venait tous les jours avec deux, trois, à part ceux-là qu'étaient bétonnés. Ceux-là, on savait pas les prendre avec. Alors on se regarde dans la... dans le baraque on se regarde: qui manque ? Tous les jours, vous aviez un, deux, trois qui manquent dans votre baraque. On était à soixante dans cette baraque. Trente de chaque côté. C'est... C'est... Alors on se dit en moi-même: à qui le tour ? C'est presque... A qui le tour ? Mais je me suis jamais laissé aller, je dis... J'avais... On dirait j'avais, en un sens, un Bon Dieu avec moi! J'avais toujours pensé à ma mère. Et ma mère m'a sauvé la vie, on dirait.

Jacques Déom: Est-ce que tu rêves, par exemple, de l'homme dans sa niche, dont tu m'as parlé ?

Henri Elberg: Oui, là c'était terrible. Cet homme, on voyait des vers blancs dans ses plaies. Et couché comme un chien dans une niche et au cou, un... chose comme un... chose... comme des menottes au cou, avec des grosses chaînes de chien. Et il y avait les SS - c'était à Buchenwald, Zwiebergen-Halberstadt - et c'était un Alsacien, le kapo: voyez, quand vous se sauvez, comment vous allez être! Il fallait mieux le tuer que le laisser comme ça! C'est incroyable, voir un mort vivant et mangé par ses propres vers! Il y avait des vers blancs dans ses plaies! Et on pouvait pas approcher! C'était un... c'était... Hhh. Alors on essayait: je vais me sauver ou je vais pas me sauver ? Parce que, quand j'étais à Grelitz <= Gleiwitz ?>-Faulbrück, on allait avec le train jusque Reichenbach et, à Reichenbach, on descendait du train. C'était... C'était pas très difficile se mettre en dessous le train et se laisser pendre dans le train. Et j'avais déjà pensé de me pendre en dessous le train et laissera aller, aller avec le train. Mais si moi je pars, je dis, on va fusiller cinq autres ! C'est ça ils avaient. Si un disparaît, il y en a cinq qui sont fusillés. C'est... c'était à Reichenbach.

Jacques Déom: Est-ce que tu as l'impression d'avoir oublié des choses ?

Henri Elberg: Oui, oui et après, chaque fois, ça revient plus en plus. Y a beaucoup de choses que j'ai oubliées. Je le mets un dans l'autre, mais ça revient toujours, toujours! Les... choses que j'ai oubliées reviennent tout de même.

Jacques Déom: Tu ne t'es jamais dit: il faut que j'oublie ? Il faut que j'oublie ?

Henri Elberg: Non. Il faut transmettre, je m'ai toujours dit. Il faut que je le dis. Mais je me rappelle temps en temps un peu plus un peu plus.

Jacques Déom: Tu as l'impression qu'avec le temps, il y a de plus en plus de choses qui reviennent ?

Henri Elberg: Oui, oui, oui, oui. Parce que la photo que j'ai vue au Yad Vashem et la photo qui se trouve à Malines, je vais vous le montrer... <Photo de châlit où il se trouve. Voir annexe>

Jacques Déom: Après, si tu veux bien!

Henri Elberg: Où il y a... En 1944, en novembre 44, il y a une... il y a une... Il y avait trois SS Obersturmbannführer qui sont venus avec des appareils photo dans le camp où il y avait cette sabotage-là et ils ont photographié l'intérieur et je suis sur une photo de ça! Et je savais que je... C'est la seule fois qu'ils ont photographié. C'était à Buchenwald. A l'intérieur. Et c'était en 44. Et c'était... Le kapo, c'était... Schneider, le... le frère de Magda Schneider. Et j'ai beaucoup de respect pour lui et je n'aurai jamais oublié ce kapo qu'est-ce qu'il a fait pour les déportés juifs. Il ne voulait... Il voyait on avait mauvaise mine. Il voulait... Il nous donnait des doubles rations, quand il... Il cachait pour devant les autres, parce que il voulait qu'on vit, comme des autres, qu'on est pas... Malheureusement, il est mort. Il est devenu bourgmestre de Halle après, il paraît, j'ai entendu. Et je voulais aller le voir, il est mort.

Jacques Déom: A part les cauchemars, physiquement tu as des maladies, des...

Henri Elberg: Oui. Depuis que je suis rentré des camps, je n'ai... Toujours ulcère sur ulcère. A l'estomac. J'ai toujours mal où j'ai eu le coup de bayonet <sic> à travers la jambe. J'ai les doigts qui me font mal quand le temps change, parce qu'ils étaient gelés. Sur le... Parce qu'on portait des rails de fer et, au moment que c'était trente en dessous zéro et les mains restaient collées à ça et, chaque fois, quand le temps change, je le sens dans mes doigts.

Jacques Déom: Sur cette question du froid, tu peux me dire quelque chose là-dessus ?

Henri Elberg: Oui. Le froid aussi jouait très... grande chose pour beaucoup de garçons qui savaient pas contre le froid. Ils restaient geler. Et celui-là qui bougeait pas, il mourait en resté... On les laissait dans un coin pour qu'ils meurent. Les SS mettaient dans un coin... S'ils savaient pas travailler, on les mettait dans un coin pour qu'ils meurent. Trente en dessous de zéro sans bouger, ils pouvaient pas bouger... Le sang est glacé et c'est comme ça on avait des blocs de glace parfois quand on rentrait avec des morts. Et vous voyiez tout ça devant vous. Et vous voyiez tous ces jeunes gens. Quand ils sont arrivés à Fürstengrube, c'était des gens et, six semaines après, c'était encore des squelettes. Six semaines après ça, c'était le camp d'extermination de Fürstengrube. C'était un camp terrible. Birkenau, c'est un camp d'expériences et... Birkenau, on savait que c'était pour l'expérience, pour

exterminer. Mais Fürstengrube, c'était normalement un camp de travail et c'était un camp d'extermination, parce que ça valait pas la peine donner des numéros. On avait pas de numéro à Fürstengrube. Y en avait qui venaient directement de... de Hollande, qui venaient du camp de rassemblement de Hollande, Westerbork. Ils y en a qui venaient de Drancy et il y en a qui venaient de Malines. Et chaque fois quand il y en avait... Par exemple, il y avait deux cents morts, il y avait de nouveau deux cents autres qui arrivaient. Et ils étaient choisis à Sakrau. Quand ils arrivaient avec le train... Ils savaient que deux cents manquaient là à Fürstengrube, il fallait remettre deux cents là. Où il manque. Vous comprenez ? Pour que la somme est toujours là et le travail continue sans arrêt. Mais il fallait les exterminer en même temps.

Jacques Déom: Donc, on avait froid, on avait faim et on avait peur sans arrêt ?

Henri Elberg: Sans arrêt. Et des coups sans arrêt.

Jacques Déom: Tu as encore peur aujourd'hui ?

Henri Elberg: Oui, j'ai peur. Je tremble à l'intérieur. J'ai un tremblement intérieur qui part jamais. Jamais, jamais.

Jacques Déom: Est-ce qu'il t'arrive d'avoir peur des gens dans la rue ?

Henri Elberg: Non, non. Ça pas. Non. J'ai pas peur ni des gens. Mais j'ai peur de tout qu'est-ce que j'ai vécu. Le tremblement reste. Ça reste depuis qu'il fallait que je tue quelqu'un, quand j'étais caché en-dessous le paille, quand... comme prisonnier de guerre. Et là, j'avais... L'Allemand venait pour chercher la paille et j'avais le couteau pour le tuer. Et j'ai reçu comme une jaunisse après et je suis resté trembler pendant une heure, parce que il fallait que je le tue! Heureusement, il est descendu. J'avais un Bon Dieu. J'ai... j'ai prié pour qu'il descend pour que je n'a pas de... Cette atmosphère de tue... Malgré tout...

Jacques Déom: Tu n'as jamais eu envie de tuer, pour te venger ou pour... ?

Henri Elberg: Non, non, non. J'avais envie de vivre! J'avais pas envie me venger et j'avais pas envie... J'avais envie me venger quand je savais le faire, parce que, si je m'aurais vengé dans cette atmosphère-là, je n'étais plus revenu! Alors, il fallait tout de même j'ai la tête encore sur moi. C'est ça le moment il fallait voir.

Jacques Déom: Quand on vit ça, est-ce qu'il y a des moments où on devient insensible, c'est-à-dire où on n'a plus de réactions, où on est tellement tendu... ?

Henri Elberg: J'étais... je suis devenu insensible un moment à Birkenau. A Fürstengrube aussi, parce que j'avais déjà vu tellement de cadavres à Fürstengrube

que à Birkenau, quand j'ai vu des cadavres, par exemple, derrière le bloc d'expérience où il y avait le docteur, que j'ai ramassé des bras, des jambes, des têtes, ça me faisait plus rien, parce que... Après le typhus, quand ... je marchais sur des cadavres. Tout ça... C'était une... Ça devient une... C'est comme un arbre. Vous devenez comme un arbre. Vous voyez plus rien.

Jacques Déom: Et aujourd'hui, est-ce que...?

Henri Elberg: Aujourd'hui, je sais même pas voir du sang! Je suis re<de>venu sensible comme avant. Je sais pas voir une bête tuée, aujourd'hui. Mais oubliez pas! Dans ce moment-là, j'avais pas vingt ans! Et là, je me suis dit, je me suis dit: je *dois* vivre, je ne sais pas comment, mais je dois vivre. Et, un moment, je me disais: je me laisse tout de même tuer! C'est comme ça, c'est Mesz qui était là, il me dit: je te jette dehors - parce que je voulais partir avec le transport pour me gazer - il a dit: toi, tu restes ici, il m'a dit. Tu, tu... parce qu'y en a plus... On n'a plus pour longtemps, il disait. Et c'était en 194... Fin... Au début 44. Et je vous dis: c'était le seul moyen, j'en avais marre, quand j'ai reçu le coup sur le... sur... sur mon dos et sur mon... chose... Partout j'avais mal. Et alors marcher avec le gros grain <sic> et vous voyez cette pus qui vous sort de sa jambe et cette jambe commence à pourrir. Des morceaux. J'ai encore des cicatrices de ça, hein! Et savoir la guerre est presque finie et savoir marcher avec ça. Des vingt kilomètres la nuit avec une jambe qui est presque pourrie! Et se tirer. J'ai emballé ça avec une planche... Pas une planche, un morceau de bois et des... des petits papiers autour. Après un morceau de chemise... de chemise autour. Mais j'ai... j'ai pas... Je comprends pas. Il y a quand même une force qui m'a fait... forcé de marcher. Même les Américains, quand ils ont vu ça: comment c'est possible vous avez su marcher avec ça ? Et ils m'ont directement <il dit : drektement"> mis à la clinique à Halle, à la Libération. Parce que le docteur dit: je sais rien faire, il faut couper la jambe, il a dit. Alors il y a pas moyen autre faire, il dit comme ça, parce qu'il voyait ma jambe qui était en train de gonfler, et ça pouvait venir au cœur, il dit. Il faut couper jusqu'au genou.

Jacques Déom: Donc, ça tient... le fait qu'on survit dans ces circonstances-là, c'est à la fois quelque chose de très fort à l'intérieur et du hasard ?

Henri Elberg: C'est... C'est... C'est un hasard, un hasard, un hasard . <Presque criant> Il y a quelqu'un qui meurt et je prends sa place! Imaginez-vous! Et je prends son pyjama et je prends son numéro! Et je me mets comme non-Juif. Il faut le savoir faire! Avec le prisonnier politique belge, là, à Zwiebergen. Et alors je passe la Marche de la Mort, avec des Belges, qui partaient de Zwiebergen vers chose... se rendre!

Jacques Déom: Et donc, tu as vécu cette expérience pendant combien de temps, finalement ?

Henri Elberg: Trente-quatre mois. C'était... je vous dis. Il y a des moments que vous pensez à quelque chose et alors c'est... c'était très très grave, ça. Vous pensez à quelque chose. Vous pensez: comment ça se fait que je... moi, je vis et mon ami qui vit pas. Pourtant, lui était plus riche que moi! Et il avait tout dans sa vie! Et moi, j'avais rien et je vis! C'était du travail depuis mes 14 ans!

Jacques Déom: Parfois, tu te sens coupable d'être là, toi, alors que tes copains ne sont plus là ?

Henri Elberg: Non. <Ton plus serein> Je n'ai pas une... Je me sens pas coupable, parce que je... j'ai forcé, je me suis forcé pour vivre. Si ils voulaient, ils savaient aussi se forcer, au lieu de se présenter dans une baraque comme malade, quand on lui a mis... injecté de l'air dans ses poumons.

Jacques Déom: Est-ce que tu comprends que certains anciens déportés se... ?

Henri Elberg: Oui, oui, je le comprends. Parce que, parfois, j'ai regretté que j'ai pas fait ça. A un moment, j'ai regretté que j'ai pas fait ça comme mon copain, rentrer dans le Krankenbau, parce que je pouvais plus, un moment!

Jacques Déom: Mais je veux dire: est-ce que tu comprends aujourd'hui que, aujourd'hui, certains déportés se disent: pourquoi... Je n'ai pas le droit d'être là, alors que tant d'autres de leurs amis, des gens... ? Je vais te citer une phrase de Primo Levi: "Ce sont les pires qui sont revenus"... C'est une phrase terrible. Et lui même disait, il disait à d'autres moments: "Je suis..."

Henri Elberg: Excusez-moi, excusez-moi! Levi, c'était un privilégié au camp de Buchenwald. C'était pas n'importe qui. Mais moi, j'étais n'importe qui. Il a très mal expliqué ça... lui. Lui, c'était un privilégié, c'était un inte<llec>tuel. Nous, on n'était rien. Vous avez compris ? C'est pour ça il met cette phrase là. Parce que nous on était les pires, parce que chose... on n'avait pas son éducation.

Jacques Déom: Mais c'est une condamnation de lui-même, parce que lui, il est revenu. Il dit: c'est ... qui sont revenus.

Henri Elberg: Non!

Jacques Déom: Et à d'autres moments, il a dit: "Je suis fier de ne jamais avoir fait de saleté pour..."

Henri Elberg: Oui, mais je suis très fier aussi que je n'ai pas fait de saleté, parce que je pouvais aussi me présenter comme Stubendienst ou quoi. Non, je dis. Au

moins qu'on parle de vous, au moins... Il faut pas... Il faut pas se... Il faut... On vous oublie, on vous connaît pas. Celui-là on connaît pas. Autrement, celui-là on connaît: viens ici, viens ici, viens ici! Et après, four crématoire!

Jacques Déom: C'est ça.

Henri Elberg: Compris ? Et c'est comme ça, à Birkenau, chose, à la sélection, là, la dernière sélection, quand j'ai passé... Vous êtes allé à Birkenau, vous avez vu le chose au milieu là, la cheminée... C'est une cheminée qui est par terre, hein! J'ai passé d'un côté à l'autre dans un chose... sur un lit. Et là, j'ai aussi commencé à trembler que j'ai pas... J'avais peur pour la septième sélection. Tout ça, c'est aussi des hasards! On m'a pas vu! Si y m'auraient vu, on m'aurait appelé et on aurait pris le numéro, hein! Mais c'était... C'est très loin d'un... du haut du bloc jusqu'en bas.

Jacques Déom: Est-ce que tu as de l'envie ou, éventuellement, est-ce que tu en veux à ceux qui sont restés cachés ici, qui n'ont pas été déportés ?

Henri Elberg: Au contraire! Au contraire! Ces gens qui sont restés cachés, c'était les malins. Ils avaient de l'argent! Et je ne les envie pas, parce que en plus ils vi<v>ent, en plus c'est chaleureux, voir des gens qui vi<v>ent. On ne doit pas avoir de... de... parce que moi, j'ai été déporté et l'autre était caché. Il a eu le bonheur de sa vie, il... Le plus de Juifs qui vi<v>ent, en plus ça me faisait du bien. Il dit: on nous a pas tous eus. Parce que tous les gens qui étaient cachés, c'était la même chose que moi. Ils étaient juifs comme moi. Ils ont souffert une autre manière. Ils ont aussi souffert, ces gens-là. Quand je parle avec ma femme, elle a aussi souffert. Elle était cachée ici. Mais ces gens qui z'étaient cachés ici, si ils étaient déportés, il y a pas un dizaine de partis qui revenaient. Ca, c'est... Heureusement <??> il y avait encore... Ces gens-là nous défend maintenant! Il faut penser à ces gens-là que... Ils défend les anciens déportés. Ils ont du respect devant nous. Et ils me disent: oui, ça va... J'ai eu des gens qui me disent: comment ça se fait que toi tu es revenu et mon père est pas revenu ? Je... Ecoute! C'est un hasard, il dit. Ne... ne... ne sois pas jaloux sur ça que moi je suis revenu et ton père est pas revenu. Si ton père est pas revenu, Dieu a voulu... il a voulu ça comme ça. Moi je suis revenu. Je ne sais pas moi-même comment. Pour... Je suis passé tellement de... de chaînes, de maillons de chaîne, dans les maillons de chaînes des morts que je suis tout de même là. C'est vraiment des maillons de... Quand vous prenez une chaîne, et il y a des trous dedans et là il y a des morts et là vous passez dans un trou que y a pas de mort! Et c'est comme ça que je suis passé pendant douze ou treize camps différents.

Jacques Déom: Est-ce que, aujourd'hui, tu as encore des habitudes du camp ? Des choses que tu fais, dans ta manière de vivre de tous les jours ?

Henri Elberg: Oui, j'ai des manières... Je gaspille jamais du pain. Ni les nourritures. Je les donne aux bêtes, parce que je trouve il faut respecter les gens comme les bêtes. Parce que je gaspille... Aucun morceau de pain est jeté chez moi. Rien de nourriture est jeté pour moi. C'est tout pour des bêtes. Ça doit... Parce que la nourriture est beaucoup trop noble. Vous respectez la nourriture, si vous avez eu faim.

Jacques Déom: Quand tu pars... J'imagine: tu vas à la côte, par exemple. Est-ce que tu... Qu'est-ce qu'il y a dans ton... Tu pars avec de la nourriture ou pas ?

Henri Elberg: Comment ? Quand je vais à la côte, je vais au restaurant! Je prends... Si je sais me le permettre, autrement je prends des tartines avec. Mais oui, je prends un picnic avec! Mais je n'ai... J'ai toujours le respect pour des pommes de terre! Parce que les pommes de terre m'ont sauvé la vie! Parce que j'adore encore... Je fais encore maintenant des pommes de terre! Parce que... c'est d'une... Les pommes de terre, pour moi, c'est... c'est de la nourriture vitale pour moi. Ça m'a sauvé la vie, les pommes de terre!

Jacques Déom: Encore une question sur la façon dont le monde extérieur a régi à toute cette horreur. Tu m'avais parlé d'une visite de la Croix-Rouge dans un camp.

Henri Elberg: Oui, oui. Il y avait à Fürstengrube... Un jour, il y avait la Croix-Rouge qui est venue. Et c'était déjà un... On est restés peut-être trois cents vivants sur mille deux cents. Et après, la Croix-Rouge s'est ??? Alors on vient, des paysans vient du village - on voit ça - avec des pots de fleurs. Et ils mettaient des fleurs sur les fenêtres. Et il fallait nettoyer le camp. Ça devait être propre. Les lits, ils avaient donné des belles couvertures pour mettre sur les lits et tout ça. Et personne pouvait parler aux gens. Et quand... C'était à Fürstengrube. Et quand la Croix-Rouge sont venus, on est restés tous autour et ils nous ont regardés. Mais personne pouvait parler. Mais personne. Si quelqu'un avait parlé, le lendemain il était mort. Il y avait deux Hollandais qui z'ont parlé. Ils voulaient parler. Et on les a pendus. Et... et six heures après, on voit de nouveau venir des charrettes rechercher des fleurs. Ils z'ont rapportés tous les fleurs chez eux de nouveau. C'était des géraniums ils avaient pris. Et alors la cuisine était pleine de pommes de terre. Les réserves et tout ça... Ils ont renlevé les pommes de terre et ils les ont mis dans la cuisine des SS et chez nous, on a mis des rutabagas. Pour montrer qu'on avait des pommes de terre à manger! C'était une comédie pendant un jour pour la Croix-Rouge. Et ils ont dit, la Croix-Rouge: vous allez avoir des colis. On n'a jamais reçu un colis.

Jacques Déom: D'autre part, le monde extérieur, c'était aussi les bombardements, à la fin.

Henri Elberg: Oui. Au début, nous avons presque pas eu de bombardements. Il y avait des avions qui passaient. Mais après, à la fin, en 44, j'ai eu des bombardements à Annaberg, même très graves, où y avait même des SS - que j'ai raconté - il y avait des SS qui étaient tués, des gardiens tués là. Annaberg, c'était le camp de... sanatorium pour moi. Pour moi, Annaberg m'a sauvé, parce que j'étais mal. Il m'a remis de nouveau sur les pieds après le typhus. Et alors, à part ça, j'avais reconnu un Belge là au travail, qui m'apportait du pain. Tout ça, du bonheur moi j'ai eu dans la vie. J'ai eu du malheur, mais j'ai eu... Dans le bonheur, j'avais encore trouvé me débrouiller. Il fallait se débrouiller.

Jacques Déom: Tu estimes aujourd'hui que le monde a été indifférent à ce moment, à ce qui se passait ?

Henri Elberg: Oui, oui, oui, oui. Ils savaient ça. Ils savaient ça, quand c'est... Ils savaient il y avait les chambres de gaz. Ils savaient tout ça. Ils voyaient tout de même par avion ces cheminées qui fumaient tous les journées. Et cette odeur! Cette odeur, ça reste toujours dans mon...

Jacques Déom: Tu en...

Henri Elberg: Oui, oui.

Jacques Déom: Tu en veux aux politiques de ce temps là ?

Henri Elberg: Qu'est-ce que... Je veux à personne! Parce que je ne sais plus avoir... Je n'ai pas haine sur personne. Parce que je suis pas un homme avec des haines. Je suis un homme comment on appelle ça ? C'est... Je... La seule chose qu'y a: je veux, j'ai envie, je z'en veux qu'ils ont pris mes parents et les parents de ma femme. Parce que les parents que moi j'avais, c'était les plus chers dans ma vie. Et j'étais un garçon de 16 ans et j'étais très respecté pour mes parents. Et je vous jure... Et mes parents étaient envers moi du miel. J'étais leur dieu. Et ça, c'est quelque chose que je pense toujours. D'ailleurs, mes... mes chambres sont tous avec des photos de mes parents. Parce que ils méritaient ça. Moi, j'avais un père qui avait déjà beaucoup d'expérience aussi. Il a été aussi deux ans en prison en... chose... en Pologne, comme déserteur. Et il me disait: Henri, fais attention! N'oublie jamais que, quoi qu'arrive, n'oublie pas ta racine, que tu es juif.

Jacques Déom: C'est pour ça que tu témoignes ?

Henri Elberg: Oui. C'est pour ça. Je voulais savoir que les autres savent ce que ça a été. C'est pas seulement parce que ça est passé, mais c'est toujours là. Pour tous les déportés qui vivent, ils ont le même sentiment. Tous les jours, il y en a de moins en moins. Et d'ailleurs, voyez, je viens d'avoir un coup de téléphone d'un grand ami

qui était déporté, un athlète, Raffeld, un athlète. <Voir p.6> Il vient de mourir aujourd'hui. On doit tous mourir. Mais c'est triste à voir: nous sommes dans un comité où il y avait trente personnes. De ces trente personnes, je ne vois que peut-être encore cinq vivants. Les autres sont tous morts, les anciens déportés. Du comité je parle, hein! Tous les jours et tous les jours, on n'entend que ça. Je reçois des coups de fil pour aller au cimetière.

Jacques Déom: Donc, témoigner c'est vraiment une nécessité vitale ?

Henri Elberg: Oui, c'est une nécessité pour les jeunes. J'ai remarqué, quand j'ai été il y a un mois avec le ministre Flahaut à Auschwitz et à Birkenau. Et je conduisais dans le car. J'ai parlé pendant une heure et demi dans le car. Et je voyais les jeunes qui... qui ont... On n'entendait pas une mouche. Il y avait que moi qui parle. Et quand j'ai fini, le car s'est arrêté. Ils sont venus. Tout le monde m'a donné une bise. Il dit... Ils avaient pas de mots. Je voyais les larmes couler <très ému> parce que surtout j'ai dû parler de Birkenau, parce que j'ai été là. Si j'ai pas été là, je sais pas parler. Une heure et demi et tout revient, quand vous êtes à Birkenau. Je ne sais... je ne crois pas je vais encore aller, parce que ça m'a fait beaucoup de tort. Quand vous êtes sur place, vous voyez mieux tout et... C'est dommage j'ai pas fait une interview... de cette cassette que j'ai parlé au car sur le chemin de Auschwitz à Birkenau. On voyait tous ces petits kommandos qui étaient autour. On passait avec le car. Il y avait Gleiwitz, Sosnowitz, tout ça... Et je dis... Quand je suis rentré à la maison, j'ai dit à ma femme... Ma femme me regarde. C'était à 11 heures du soir. Toi, tu vas plus jamais là-bas, elle dit. Et j'ai commencé à pleurer. Ça m'a tellement... J'ai tellement revu, revu... Et quand vous voyez maintenant l'image que vous avez vue avant, c'est pas la même chose. C'est pas la même chose! Maintenant, vous voyez cette image avec le cœur. Vous avez plus besoin de se sauver! Avant vous voyiez cette image c'était naturel. Et malheureux... C'est malheureux à dire, mais c'était comme ça! C'est pour ça j'ai été comme guide là et j'ai fait mon devoir et j'ai été aussi comme guide à... Un jour, j'ai été avec cinquante élèves de l'école ICHI < ??? >, l'école supérieure < de commerce > à Malines. J'ai aussi parlé pendant une demi-heure. Et je trouve... Ça m'a fait bien de sortir ça à eux. Et ils sont tellement gentils, la jeunesse qui comprend ça. Il y a une belle jeunesse. Il faut pas généraliser la jeunesse maintenant. Il y a une jeunesse qui comprend ça aussi. Qui se met dans la tête ça. Parce que, pour généraliser, on dit: cette jeunesse aujourd'hui, elle est pourrie. Ça n'est pas vrai. Ça dépend de où vous venez. Comment la racine est.

Jacques Déom: Est-ce que tu as témoigné à un procès ?

Henri Elberg: Oui. J'ai témoigné à un procès d'un ancien SS de Fürstengrube, justement, près de... Près de Kiel. A Kiel. Oui. Alors, quand je voulais pas aller à

Kiel, on l'a fait à Aix-la-Chapelle, avec un avocat. Je suis parti à Aix-la-Chapelle. Il est venu à Aix-la-Chapelle. C'est un ancien SS qui était à Fürstengrube.

Jacques Déom: Comment s'appelait-il ?

Henri Elberg: Je me rappelle plus son nom, mais je crois, dans mes archives, je dois avoir ça. Mais il était condamné. Et justement j'étais pas le seul témoin. Il y avait aussi Paul Halter qui était là avec moi, à Aix-la-Chapelle. A ce moment-là, il était... Paul Halter est venu à Fürstengrube quand Fürstengrube, c'est devenu un camp de travail, pas la même chose comme nous. Quand ils avaient besoin de Fürstengrube pour travailler pour l'usine de IG Farben. Nous, on était là pour exterminer, parce qu'il fallait fabriquer les choses. Il est venu un an et demi après. Alors ce camp... Après nous, il y avait plus... Quand nous sommes partis de Fürstengrube, c'était un camp de prisonniers de guerre. Après, c'est devenu de nouveau un camp de... chose. Et ils avaient tout... Les prisonniers de guerre, ils avaient tout changé. Ils étaient sur le même régime comme les prisonniers de guerre après. A Fürstengrube. C'était pas le même Fürstengrube.

Jacques Déom: Quelle impression est-ce que ça t'a donné de voir un SS condamné par un tribunal ?

Henri Elberg: Ça m'a fait exactement quand je voyais un chien devant moi qui... un berger où j'ai peur. J'ai... j'ai encore peur que... Je ne sais pas vous expliquer ça. C'est comme quelqu'un... Vous avez la haine et il doit être puni pour... Qu'est-ce que moi je me disais en moi-même: il doit être puni pour tout qu'est-ce qu'il a fait. Pour ça. Chaque humain a droit de vivre. Mais chaque humain doit être puni quand dans la vie qu'il fait pas qu'est-ce qu'il doit faire. Chacun est digne de vivre. Mais avec dignité. Je m'excuse mon français, parce que je fais... Je parle mal, comme j'ai fait les études à La Calamine et c'est en allemand.

Jacques Déom: Il n'y a pas de problème.

Henri Elberg: Mais je le parle comme je le sens.

Jacques Déom: C'est très bien comme ça, et tu es... Tu te fais très bien comprendre. Il n'y a pas de problème! Je voulais encore te demander: tu as... Pour toi, c'est très important, de manière générale, qu'on garde la mémoire ? Il y a des musées qui se créent, il y a des institutions comme la Fondation pour laquelle je travaille. On essaie de rassembler un maximum de choses.

Henri Elberg: C'est quelque chose très important. C'est si bien comme un musée de guerre, comme un musée de tableaux. Des tableaux, des siècles on sait dire: ça c'est un peintre... Rubens ou c'est un... chose. Et ça, les siècles vont dire: ça c'était

les choses, ç'a a été dans la vie. Et ces gens ont vécu ça! C'est la même chose que... chose... La peinture, c'est quelque chose que on garde et on le revoit et on revoit. Ici toutes les générations vont voir ça. Et c'est pour ça je l'ai fait.

Jacques Déom: Est-ce que tu crois que ça évitera... ?

Henri Elberg: Peut-être. Peut-être ils ont compris. Mais ils ont pas encore compris. Mais ils sont tout de même maintenant condamnés! On les a condamnés que y avait pas avant. Maintenant, je dis, ils hésitent maintenant à faire des chose, parce qu'ils savent qu'ils vont être condamnés.

Jacques Déom: Quand tu vois qu'il y a un tribunal international maintenant, avec ces horreurs au Kosovo: on ouvre... on découvre des fosses communes, etc. Il y a... le tribunal a déjà commencé à travailler.

Henri Elberg: Ca, c'est magnifique. Ça a dû être chez nous aussi comme ça! Malheureusement, nous on était des Juifs... Fallait pas! Et tout le monde savait qu'on tuait les Juifs! Mais y avait tout de même une Résistance belge qui z'ont pas laissé faire ça. Et chapeau à la résistance belge. Et à ceux-là qui ont caché les Juifs. Et en Allemagne, il y en a aussi qui ont caché des Juifs. Dans le monde entier. En Hollande aussi. Ces gens-là, ils doivent être très honorés. Ces gens-là, ils ont risqué leur vie pour nous. Et ça, il faut pas oublier, ces gens-là. La mémoire de ces gens qui ont caché des Juifs, il faut pas les oublier. Parce qu'ils ont risqué leur vie pour nous.

Jacques Déom: Tu m'as dit que tu avais parfois envie de dessiner les camps.

Henri Elberg: Oui. J'avais envie. Je dis: je vais le faire. Et j'ai commencé et j'ai tout jeté. J'ai déchiré, j'ai tout laissé.

Jacques Déom: Pourquoi ?

Henri Elberg: C'est trop... trop dur de... Parce que je vois tous ces images, je vois ça à l'intérieur, ces images du camp de Birkenau, le camp de Fürstengrube, le camp de Anhalt, le camp de Annaberg, de Grelitz <= Gleiwitz ?>, de Faulbrück, des chemins de fer qui vient nous chercher et tout ça. Tout ça... Et je vois toujours, je sais le voir devant moi. Et dans l'usine d'avions où j'ai travaillé quand il y avait le bombardement, quand il y avait des morts qui... des arbres qui tombaient comme des champignons. Ils tombaient, des arbres sur des gens, sur tout le monde, sur des prisonniers, sur des non-prisonniers, sur des ouvriers, quand on a bombardé Annaberg. Ils savaient c'était l'usine de... Et c'est pour ça ils ont liquidé le camp de Annaberg: parce que il n'y a avait pas de morts.

Jacques Déom: Tu as souvent employé dans nos rencontres le mot: miracle.

Henri Elberg: Oui.

Jacques Déom: C'est un mot important pour toi ?

Henri Elberg: Oui, parce que j'ai eu des miracles! J'ai, par exemple, j'ai trouvé une montre en or. Je l'ai expliqué dans mon cas. Je l'ai vendue pour la soupe. J'ai vendu une alliance! J'ai trouvé, j'ai reçu dans un... J'ai trouvé des dollars et tout ça! Mais ceux-là j'ai jeté dans le... dans le... dans le water. Comme ça, il y a dans mon pantalon! J'avais changé de pantalon à Grelitz <= Gleiwitz ?>,. Et dans le... Il y avait comme ça comme un ??? un chose. Sur le côté du pantalon, c'était un peu raide et je vois des deux cotés la même chose. Et j'enlève ça et je vois des livres sterling en billets et des dollars, en 100 dollars. Et je quand même... j'avais comme ça un paquet. Qu'est-ce que je vais faire avec ça ? Qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai été aux wa... aux waters, hein! et je les ai mis dans les waters! Pour pas les donner aux SS. Et il y avait des livres sterling avec... Il y avait tout dedans, de l'argent français, je crois, aussi dedans. C'était des grands billets, de l'argent français, c'était le plus grand. Ben, quand c'était après le typhus, quand... chose... il y avait à manger. Oh! On avait tout le manger des SS. Ils sont venus seulement trois mois après. Moi, j'étais guéri après six semaines, pas guéri, mais je me suis levé après six semaines, mais... Pas six semaines, trois semaines, je ne sais pas exactement. Mais, de toute façon, après ça, j'avais à manger. On avait toute la cuisine des SS. Et il y avait des frigos avec des viandes et tout. Y avait... Y avait des pommes de terre à volonté. Y avait de farine. Y avait de toute sorte.

Jacques Déom: Le Paradis, c'est là où on mange bien ?

Henri Elberg: Exactement! Le Paradis, c'est vraiment là où on mange bien! Parce que le manger, c'est très important dans la vie. Parce que avec... Vous, vous... Avec le manger, je me rappelle, hein!, on avait toujours faim au début. On venait de la maison, on avait toujours faim. On avait reçu un morceau de pain si gros que la petite... chose... par jour! Et un litre de soupe. Alors moi, j'ai... coupé des pissaulits <sic> dans la prairie, quand je travaillais... Ou il y avait un champ de betteraves, je prenais des betteraves. Ou je déchargeais des pommes de terre des wagons. De toute sorte! Ou je déchargeais des... Ils avaient trouvé un... des légumes séchés. Y avait toute une fois un wagon de légumes séchés. J'ai volé... j'ai volé! Il fallait voler la nourriture! J'ai volé sur le champ de... chose... de carottes. J'ai volé des Polonais qui cultivaient leurs betteraves de sucre pour... sais pas... pour faire du sucre certainement. Et c'est comme ça... C'est des miracles tout ça, hein. Et alors ces pommes de ter... Choses... que j'avais trouvées à Peterswalda. Il y avait en dessous de moi, il y avait toute une cave de pommes de terre. Et celles-là, je l'avais mis sur le chauffage! J'ai coupé en tranches comme ça! Et c'est devenu des chips! Chaque jour, le matin que je rentrais, j'avais des chips!

Jacques Déom: Tu as pensé à ça quand tu as repris le restaurant dont tu parlais tout à l'heure ?

Henri Elberg: Oui! Oui, oui! J'ai pensé à ça! Ecoutez, du pain... Fff! Vous savez, un moment, j'avais, dans un camp, on était restés encore... C'était à Reichenbach. On est restés environ à une trentaine et ils avaient fait la soupe pour deux cents personnes. J'avais mangé sept... sept litres de soupe. J'avais un ventre comme ça! Et c'était en 43... Un ventre comme ça! Alors il y avait le docteur. Il dit: mais tu vas te tuer, il dit, arrête maintenant! Moi, j'avais peur pour lendemain que j'avais plus. Et cette soupe était là pour deux cents personnes. Il y avait que trente personnes qui restaient dans cette camp. Et c'est comme ça.

Jacques Déom: Dernière question pour moi. Qu'est-ce que... Est-ce que tu as des regrets dans l'existence ? C'est-à-dire des choses que tu regrettes, qui te manquent ?

Henri Elberg: Je regrette que mes... mon ami qui a pas su revenir avec moi, mes amis. Je pense souvent à eux. Je regrette que on parle trop peu de ça. Je regrette que le gouvernement belge a seulement commencé à faire cette année-ci comme reconnaissance de prisonniers politiques, parce que je me bats déjà depuis 1945 pour ça. Et je trouve ça une honte on nous a laissé attendre si longtemps avant être reconnus. Maintenant, j'espère que, grâce au ministre Flahaut que je dois remercier et qui a eu cette initiation <sic> pour faire au même stage les déportés juifs qui sont déportés de la Belgique et qui sont pas reconnus être reconnus. On est reconnus depuis début le mois de mars. Mais les papiers sont encore en marche. J'espère que ça a dû être le plus vite possible.

Jacques Déom: Est-ce que tu souhaites ajouter quelque chose ?

Henri Elberg: Oui, je souhaite que les organisations de prisonniers politiques comprennent maintenant que on était dans le même bain ensemble, allez il fallait nous laisser dans les mêmes droits. Toutes les organisations po..., je les en veux toutes les organisations de prisonniers de gue... politiques. Malgré j'ai présenté Union des Déportés juifs dans le monde entier, dans tous les congrès de Buchenwald à Auschwitz, de Dachau... tous les congrès de Dachau. Malgré tout ça, et malgré tout ça, je n'ai pas été prisonnier politique reconnu. Pour ça, je leur en veux, tous ces organisations patriotiques. Parce que j'avais les mêmes droits que eux. Et pourquoi ils ont rien fait pour nous défendre ? C'est scandaleux! Il fallait attendre cinquante ans qu'il y a un ministre qui nous défend! Autrement, les organisations de prisonniers politiques ont jamais rien fait! Parce que on était déportés comme Juifs, on nous a pas reconnus! Mais on était déportés de la

Belgique, on a été dans les camps de concentration, on n'était pas dans un camp de travail! Je crois que vous devez être d'accord avec mes mots que j'ai dits.

Jacques Déom: Je repose la question, mais de manière tout à fait générale. Nous sommes à la fin de ces enregistrements. Est-ce que tu sou... Est-ce qu'il y a quelque chose que tu souhaites dire que tu n'aurais pas dit, ou le dire autrement, ou... ?

Henri Elberg: Je souhaite dire que je vous remercie d'être venu chez moi se déranger. Et je souhaite avoir cette copie écrit, parce que on sait jamais que je pourrais le éditer.

Jacques Déom: D'accord. Je te remercie, Henri.

Henri Elberg: Je vous apporterai encore des photos après.

Ce volume a été réalisé par
la Fondation de la Mémoire contemporaine
Etablissement d'utilité publique reconnu par arrêté royal du 20 octobre 1994
Avenue Victoria 5
1000 Bruxelles
Tél. : 02/650.35.64
E-mail : info@fmc-seh.be